Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentation de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux
Dessin de couverture de Lucien Lepiez
illustrant la nouvelle « *Le chariot rouge* ».

6e Année — N° 56 Juillet 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La rédaction ne reçoit les auteurs que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs. (Recom.,* 1.030 *frs.)*
1 an : — — 1.480 *frs. (Recom.,* 2.020 *frs.)*

Les non-humains

par CHARLES HENNEBERG

Avec ce récit, Charles Henneberg fait sa rentrée dans notre revue. On se souvient de son roman « La naissance des dieux », *de ses nouvelles* « La sentinelle » *et* « L'évasion » (« *Fiction* » *n*os 28 *et* 39). *Après un certain temps de silence, nous avons le plaisir de vous annoncer que Henneberg figurera dorénavant plus souvent à nos sommaires. Pour inaugurer cette collaboration accrue, il nous a donné un récit des plus brillants. On sait que le grand Maurice Renard avait consacré tout un cycle de nouvelles à la Renaissance italienne (l'une d'elles, l'extraordinaire* « Gloire du Comacchio », *parut dans notre numéro* 20). *C'est un éloge à faire à Henneberg de dire que sa nouvelle, située à la même époque, vaut celles de Renard. Elle comporte en outre un prolongement que n'eût pas prévu Renard, et bien propre à séduire les amateurs de science-fiction.*



Ce ne sont pas là divagations de vieux *condottiere.*

Il y a plus de choses en cet univers terraqué — et sous les étoiles — que n'en disent les clercs et je n'ai pas toujours été le soldat coriace qui vous raconte ses histoires devant une chope d'hydromel.

Je vous parle de la Florence d'antan. Non de cette fourmilière bernée par la Seigneurie et un Gonfalonier vergogneux, mais de la Cité léonine au Lys Rouge qui fut la fille et l'amante des braves. De la ville qui étonnait l'Italie et attirait les étrangers, tel un aimant.

1490... Année qui paraît si loin, qui est si près, dès que je ferme les yeux ! J'étais jeune alors, un peu fou, comme nous le sommes tous à vingt ans, et content de ma personne que les belles trouvaient parfois à leur convenance. J'appartiens, vous le savez, à la noble famille des Pazzi que l'exil et d'illustres infortunes épargnaient encore ; un de mes oncles était cardinal, les galères de l'autre trafiquaient jusqu'aux rives d'Alger ; ma mère, veuve, habitait avec moi un charmant palais rose à Fiesole. Oui, il a été détruit, depuis. Comme beaucoup de choses. Mais cela n'a rien à voir avec mon histoire.

Vous avez entendu parler de ces inégalables années où un souffle divin passait sur l'Italie. Venant des neiges d'Olympe, d'une mer violette, d'une Byzance d'or en proie aux barbares, il réveillait, dans nos cœurs et dans l'humus de nos collines, les anciens dieux endormis, les grâces et les arts ; une timide naïade, écartant les algues de ses cheveux, ouvrait les yeux dans chaque source ; on voyait à l'aube, sur l'herbe foulée, la trace dansante de l'ægipan... Les artistes se mettaient à peindre et à sculpter, les femmes étaient belles et orgueilleuses, et la science, abandonnant ses alambics

d'alchimiste, jetait un coup d'œil vers les cieux. Depuis, nous avons eu fra Girolamo Savonarole et l'Inquisition. Passons.

Pour moi — ô merveille — ces années coïncidaient avec ma jeunesse. Je ne dépensais guère de temps aux comptoirs de mon oncle, marchand, à vendre du velours grec et de l'encens des Axumites ; je composais des sonnets, comme Cornazano, de la musique — comme Lorenzo de Médecis — et j'avais parmi mes amis le seigneur Pérugin. Ce peintre illustre avait fait jadis le portrait de mes parents et ma sainte mère le tenait en grande estime.

C'est même dans son atelier que j'ai rencontré Nardo — Nardo, vous savez, le plus jeune de ses élèves, d'après lequel le maître peignait ses anges musiciens ? Vous pouvez le voir encore çà et là dans les fresques, jouant de la harpe ou du rébec — son teint de perle, ses boucles blondes et ses étranges yeux vacants... « Il semble toujours qu'une moitié de son âme est absente, » disait en riant le magister. Nardo, enfin — voilà que son nom m'échappe (c'est la vieillesse ou cette blessure d'Agnadel). Peu importe, cela me reviendra. Il était le bâtard d'une servante d'auberge, mais légitimé par son père un hobereau.

Il a fait du chemin, depuis...

Je venais souvent à l'atelier de messire le Pérugin. Celui-ci possédait un heureux caractère et un génie inimitable. C'est lui et non un autre qui a doté l'Italie de ces crépuscules brumeux, entre l'ombre et le jour, où filtre un rayon de surnaturelle aurore ; à lui aussi que nous devons ces premiers visages d'adolescents et de vierges pensives, les traits veloutés et les paupières mi-closes sur un secret ravissant. Les peintres, plus tard, ont deviné et défini bien des choses, aucun n'a reproduit cette attente silencieuse du miracle : elle correspondait à notre époque.

Le seigneur Pérugin était alors au faîte de sa fortune et s'entourait d'une jeunesse brillante. Passablement glorieux, il a même lancé la mode, pour les artistes, d'un grand manteau de pourpre ou de velours noir qui lui allait fort bien, et du béret florentin penché sur l'oreille.

Pour recevoir ses amis et leurs joyeuses compagnes — les « honestæ meretrix » de Florence — le maître avait loué et remis à neuf une grande baraque sur l'Arno ; elle avait fait jadis partie des entrepôts de graineterie, désertés lors de la Grande Peste, elle jouxtait l'Impasse de Vieux Juifs, mais Pérugin s'y plaisait. Ce vaste bâtiment gardait à l'extérieur son aspect négligé, mais l'intérieur — appentis consolidés et murs couverts d'ébauches délirantes — présentait l'aspect d'un vaisseau de cathédrale. On s'y amusait fort, l'on buvait ferme et l'on chantait en latin des hymnes bacchiques, tandis que les petits bourgeois du voisinage tremblaient dans leurs lits aux côtés de leurs chastes épouses ou éteignaient, en hâte, leur chandelle, en se signant. Au moins qu'ils n'allassent pousser les verrous à la porte de leurs filles.

Leurs filles... Nous y venons.

Un soir que je me trouvais chez messire le Pérugin et que celui-ci s'était mis en tête de me peindre, en saint Sébastien percé de flèches — comme Mantegna fit d'un sien ami — un étrange personnage vint solliciter le maître. Long, maigre, vêtu de noir, à son teint basané et à ses traits crochus

nous l'eussions pris pour le Juif Errant lui-même, n'eût-il porté l'épée, en gentilhomme.

Le visiteur se présenta : un seigneur Déodat Lazarelli, ce qui était, nous apprit-il de bonne grâce, la corruption du nom arabe d'Al-Hazreh... Vous dites qu'il y eut un savant de ce nom ? Je l'ignore. Le Déodat en question nous expliqua que ses ancêtres avaient régné aux confins de Cathay et c'étaient là des barbares, se nourrissant d'herbes et de lait de jument et offrant, en gage d'amitié, leurs épouses aux étrangers de passage. Notre Déodat, lui, s'était converti à la foi chrétienne et, quittant ce plateau où ses perfections l'avaient rendu impossible, il avait réalisé sa fortune et s'était retiré à Florence, « ville devenue, » disait-il, « le centre de l'univers. » Et il demandait au maître de Pérouse de peindre le portrait de sa fille qui s'appelait Noémi ou Nahéma.

Le magister avait d'autres commandes en train et la perspective de peindre une moricaude lui agréait peu ; il déclina l'offre, en recommandant à Al-Hazreh des collègues d'un moindre renom — mais le bonhomme savait se faire entendre, il ne perdit pas le temps en discussions et vida sur la table le contenu d'une longue bourse de maroquin rouge. L'œil du peintre étincela, non que le Pérugin fût ladre le moins du monde, mais il voyait déjà toutes les belles choses qu'il ferait naître de ce monceau d'or. D'une voix neutre, il avisa l'Arabe que sa fille pourrait venir poser, dès le lendemain.

— « Non, » fit l'autre sèchement, changeant de ton, comme s'il avait acheté le droit à l'insolence. « Ma fille ne peut quitter ma demeure ni paraître en public. C'est vous qui viendrez chez moi. Ne croyez pas que j'abuse de votre temps : j'habite derrière votre logis, juste sur l'Impasse de Vieux Juifs, l'ancienne maison du grainetier que j'ai acquise. »

— « Mais, » dis-je, « personne ne saurait vivre dans cette ruine ! Il y a cent ans — et plus — que l'endroit est abandonné ! »

(Je croyais connaître Florence — ville imprévisible, inépuisable !)

— « J'y habite, » rétorqua l'homme avec hauteur. (Avec mon torse nu et barbouillé de « sang de dragon », il me prenait sans doute pour un modèle à gages.) « Du reste, j'enverrai un esclave pour vous y conduire, magister. »

Sans un regard pour moi, il salua le maître et se retira.

— « Que penses-tu de cet olibrius, Guido ? » me demanda le Pérugin.

— « Qu'il est discourtois et que la main me démange... Mais c'est un étranger, nous devons compter avec les usages des barbares. Que comptes-tu faire ? »

— « Je n'en sais rien, » répondit l'artiste. « Bah ! l'or est toujours bon à prendre ! Si la fille n'est pas trop laide, je bâclerai ça en trois séances et je donnerai les fonds à fignoler à Nardo. Il s'en acquitte fort bien. N'est-ce pas, mon poussin, mon cygne ? »

Caché derrière les tentures, Nardo esquissa son charmant sourire ensommeillé. Je quittai l'atelier persuadé que je ne reverrai jamais ni n'entendrai parler du déplaisant Al-Hazreh.

***

Mais le destin se joue des hommes et, le même soir — par désœuvrement et pour essayer mon nouvel alezan jais — je vins à longer l'Impasse de Vieux Juifs. J'y surpris une agitation singulière : on enduisait de mortier une façade, l'on polissait les ferrures des volets ; des nègres géants apportaient des ballots de tissus orphrazés, des meubles d'ébène incrustés de nacre, des vases de jade et d'onyx, et ces étonnants écrans d'émaux cloisonnés qui commençaient à nous parvenir de l'Orient. D'autres étendaient sur les marches un Myrzapour bleu à laine haute, d'autres encore épongeaient avec des aromates les dalles de l'entrée, en y faisant brûler l'encens et le benjoin.

Emménagement de prince, s'il en fût ! Je restai là, charmé et surpris : en quelques jours et sans bruit, des serviteurs diligents avaient transformé cette ruine en un palais de fées... Mais de nouveaux porteurs surgirent, cariatides courbées, amenant sur leur dos des coffres à forme sinistre de cercueils, en bois pâle de citronnier, enrichi de ses seules veines. Chose bizarre, tandis qu'ils les déposaient sur les tapis, un concert me parvint de voix fines et discordantes — on eût dit d'une troupe de moineaux affamés ; je me retournai, croyant qu'un groupe d'enfants m'avait suivi, mais l'Impasse était déserte, les maisons à pignons, sombres, et les portes, closes.

Cependant une rose jaune, au parfum poivré, tomba sur l'encolure de mon alezan.

Dès lors, je n'eus de cesse que je n'aie pénétré dans la demeure du barbaresque. La jeunesse est ainsi faite : Al-Hazreh se fût-il montré moins secret et jaloux, que je ne fusse pas venu sous ses fenêtres. Et la rose eût-elle été blanche et d'un parfum moins capricant... Il est naturel de se faire des chimères : je m'imaginais déjà la belle sous les atours d'une Impératrice de Cathay, avec des yeux obliques et une peau de satin jaune.

En quoi je me trompais.

Le lendemain matin, rencontrant Nardo accompagné d'un énorme Noir qui portait pinceaux et toiles, je leur emboîtai le pas. Nardo me dédia son sourire d'ange. Le matin était doux, le ciel d'un mauve exquis, des carillons d'argent tombaient des campaniles et une buée flottait sur le fleuve hyalin.

J'appréhendais la rencontre du patibulaire Al-Hazreh, mais il avait eu la bonne grâce de s'absenter et nous montâmes, à travers des enchantements de mille et une nuits. Les salles se succédaient, avec leurs linteaux en lapis-lazuli et leurs volets d'ivoire ; sur chaque seuil veillait un Noir, une source battait dans chaque vasque en forme de lotus.

Une pièce immense, qui avait fait partie des entrepôts, avait été transformée en atelier avec un goût raffiné : le jour pénétrant par une verrière en cristal s'adoucissait aux tentures d'un bleu de turquoise ; il donnait aux objets un aspect aquatique et singulier. Une grille d'ébène en forme de lis et de cygnes délimitait l'espace des chœurs. Il n'y avait guère de meubles, sauf quelques fauteuils et crédences à guirlandes de nacre, tantôt mauve, tantôt rosé, suivant les reflets. Au milieu de la salle, un bassin taillé en opaline bleue berçait des massifs d'iris. Je remarquai aussi les

coffres en citronnier, déposés de part et d'autre d'une petite estrade. Un orchestre caché derrière les grilles préludait à une *canzone* douce.

Sur l'estrade, une jeune fille était assise. Je ne saurais la décrire, sauf par comparaison avec les choses rares et précieuses qu'elle évoquait : clair de lune, frisson de saules, perles et nuages flottant sur l'eau. Angélique, androgyne et mystérieuse, sans passé, sans pays, venue peut-être d'un univers étranger... Je crois qu'elle était vêtue de brume et d'azur. Je crois... Dès le premier regard, un envoûtement inexplicable s'empara de moi, j'ai agi et je me suis déplacé en automate ; je laissai Nardo faire les gestes nécessaires, déplier le chevalet et préparer les couleurs, restant toujours derrière lui, de façon à voir mon inconnue. Nardo, par contre, s'était animé et choisissait ses fusains. J'avoue que je ne suivis pas les progrès de son travail ; j'étais plongé dans un abîme de sensations vertigineuses et je voyais, je me rappelais des êtres, des objets, des séquences entières de temps — étranges, magnifiques ou redoutables — qui tous avaient une relation avec l'adorable créature assise là.

Deux séries d'images se superposaient : d'abord un gouffre noir, peuplé de lueurs nébuleuses, les astres, comme les perles d'un collier répandu sur du velours — et des méandres, des spires de feu, des explosions émeraude et pourpres (telles, je le sais maintenant, que n'en produit aucun artificier). Une clarté éblouissante crevait la verrière — et c'était la face d'un globe géant. Alors je voyais, comme un voyageur contemple du sommet des Apennins le val d'Arno, venir vers moi une autre terre, avec ses reliefs aigus, ses pics engivrés et ses cratères nocturnes parmi les grands plateaux lumineux ; des océans phosphorescents battaient leurs rives et une clarté morne glaçait les ruines de superbes cités. Et ces paysages étaient en même temps un chant et une musique, montant, par paliers d'argent, vers les vastes cieux.

— « Sauriez-vous peindre ceci ? » demanda l'inconnue, s'adressant également à Nardo et à moi. J'eusse voulu lui expliquer quelle était son erreur, mais la voix mourut sur mes lèvres. Nardo dessinait déjà, avec l'aisance et la rapidité qui lui étaient propres, lançant sur la toile des traits arachnéens emmêlés. Un coup d'œil accordé à son ébauche me fit pâlir : sans échanger un seul mot avec moi, il venait de retracer mes visions.

Nous étions si absorbés que nous n'entendîmes pas le maître Pérugin entrer dans l'atelier, puis se retirer sur la pointe des pieds.

*
* *

Je sollicitai du magister la permission d'assister à la seconde séance de pose, et Pérugino, qui venait de planter une nouvelle flèche dans le biceps du saint Sébastien, leva sur moi des yeux étonnés.

— « Le désires-tu vraiment ? » demanda-t-il.

— « Par Bacchus ! Sinon, t'en parlerais-je ? »

— « Bon, » concéda-t-il, étalant un reflet sanglant sur les pectoraux de mon double, « mais ne jure pas : cela ne va pas avec l'air du visage d'un martyr. Je t'accorde que l'agencement du logis du sire Al-Hazreh est

ingénieux et sa prétention de me faire peindre sa poupée de cire, amusante. »

— « Sa... quoi ? »

— « Son automate, » dit l'artiste. « Sa démone, reine des Stryges. Son homoncule géant... » Et prenant de haut mon indignation : « Tu ne l'as donc pas regardée de près ? Il est vrai qu'avec toutes ces lumières tamisées, tu es excusable. »

Suffoqué, je pus formuler seulement :

— « Mais cette jeune fille nous a parlé ! »

— « Vraiment ? Après tout la chose est possible. On fabrique des machines si étonnantes ! En France, on a construit, paraît-il, des anges en bois doré, d'un si parfait mécanisme qu'ils marchaient, agitaient leurs ailes et prononçaient même un compliment, à l'occasion du couronnement de la jeune reine Ysabeau de Bavière. Et Paracelse prétend que non seulement les mandragores, mais certains oignons de lis blancs, cultivés en bocaux et ensevelis dans du fumier, à la pleine lune, avec des incantations appropriées, donnent naissance à des êtres vivants, hauts d'une coudée. Ces goujons, quoique fort dévoués à leurs maîtres, sont d'humeur maligne et méchante. Certains alchimistes racontent qu'ils se sustentent d'air, comme les poissons de Cathay, mais il est admis communément qu'on les nourrit avec une gelée de sang. Entre parenthèses, j'aimerais bien savoir comment Al-Hazreh s'en procure, car il s'agit là du sang humain... Enfin, automate, homoncule ou mandragore, que ta signorina Nahéma appartienne à une espèce ou à une autre, ce n'est certes pas une créature chrétienne et je ne la peindrai pas ! Je ne tiens pas à abaisser l'Art même, en ma personne ! »

— « Mais, » protestai-je encore, « ce que vous dites là est impossible, insensé ! Nardo, qui l'a peinte, vous certifiera... »

Le maître m'interrompit, excédé :

— « Nardo ! Beau témoin ! Un puceau qui n'a jamais osé lever les yeux sur les femmes vivantes ! Un automate est justement la sorte de jouet qui affole les enfants. Eh bien, Nardo la peindra, puisqu'il s'y entend si bien, et il pourra aussi, pour envoyer des douceurs à la servante, sa mère, dorer quelques enseignes de rôtisseries ou cabarets ! »

Ce jugement injuste confirma mes soupçons : à savoir que le maître était jaloux des progrès de Nardo.

***

Je vins à cette seconde séance, avec le ferme propos de m'assurer que la signorina Al-Hazreh ne pouvait être une statue de cire. Je retrouvai le même paradis bleu, le même envoûtement et un Nardo attentif, penché sur sa toile. Nous étions à peine installés qu'une moricaude apporta à la jeune fille un luth d'argent, d'une forme allongée. Des nains nous servirent des sorbets de rose et de citron et versèrent dans des murrhins irisés du vin de dattier lourd rafraîchi de neige. (Je me suis demandé, plus tard, si quelque philtre en avivait le feu.) Nahéma joua et chanta, d'une voix de cristal ; dans ses mélodies, il était question d'un monde mort, jadis ravissant, d'étoiles et de glaciers, où les âmes éperdues errent et se recher-

chent. Et tandis qu'elle préludait, nous voyions — car je peux parler pour Nardo comme pour moi — des théories d'ombres légères envahir la salle, danser le long des tentures, appeler ardemment une joie impossible, se tordre les mains, tandis que leurs longues chevelures s'emmêlaient aux iris de la vasque.

Nous ne vîmes pas davantage Al-Hazreh. Mais nous respirions le relent de sa jalousie. Parfois un rideau battait, sans un souffle de brise, quelque chose, comme une araignée géante, courait dans les recoins sombres, on percevait un écho discordant... Personne, bien sûr, ne s'en souciait.

Le troisième jour...

En somme, je ne vivais que pour ces heures-là. Le reste de ma vie s'estompait dans une somnolence. Je ne paraissais plus aux fêtes et j'évitais l'atelier du Pérugin. Durant de longues heures, je subsistais, mais comme une plante aux racines privées de sol. Subitement, je plongeais dans mon humus natal, ou plutôt dans un espace aquatique où tout était vie et sève. Nardo m'attendait sur le rivage de l'Arno et nous montions, silencieusement, vers l'Impasse.

La troisième séance fut donc consacrée à ce que j'appellerais « la magie naturelle ». Nahéma nous parla des sciences perdues pour l'Occident : elles avaient été dévorées par les grands incendies — Omar avait brûlé l'Alexandrine et, dans la Bibliothèque des Ming, les petits chevaux velus des Mongols avaient piétiné les papyrus précieux. D'autres connaissances reposaient dans les abysses, avec des continents noyés...

Elle nous raconta les êtres qui avaient vécu dans ces eaux profondes, circulant dans des nefs discoïdes ou la tête protégée par des masques à apparence de cristal. Elle nous représenta ensuite d'autres créatures, s'élevant dans les airs comme la fumée au-dessus des chaumes, planant, tels des oiseaux sur leurs ailes étendues ou encore (ceci était trop compliqué pour moi), traversant l'éther sidéral, par le seul fait d'une incroyable vitesse dépassant le son, la lumière et le temps. « Ainsi, » disait-elle, « l'énergie se stabilise ; à preuve : la lueur d'une étoile morte depuis des millénaires nous apporte son image rayonnante et vivante. Le temporel n'existe plus : nous entrons dans l'éternité. »

Elle nous prouva que l'alchimie ancienne n'était qu'un pâle reflet de véritables chimies, pour lesquelles la transmutation des matières est un jeu. « Un jour, » promettait-elle, « les hommes capteront à la fois la foudre, le chaos des étoiles qui éclatent et le rayonnement des astres proches de nous. Alors peut-être tiendront-ils entre leurs mains le Secret. Ils feront surgir de nouveaux matériaux — sans prix, extraordinaires, résistants comme l'airain ou satinés comme la chair d'un enfant. Ils imiteront le corps humain — et qui sait... »

Elle s'interrompit et Nardo lui demanda si des savants y songeaient déjà. Les lèvres de Nahéma s'infléchirent : sourire que démentaient ses yeux assombris.

— « Il y a les empiriques, » dit-elle. « Mais ce n'est pas du tout la même chose. » Voyant que nous ne comprenions pas, elle expliqua :

« Ceux que vous appelez les sorciers. Ils manipulent, en aveugles, de grandes forces naturelles : c'est là le danger. » Tout en parlant, elle considérait attentivement ses propres mains, leurs doigts fuselés, leur délicat modelage... Une flamme blanche courait sous la texture de sa peau.

Nous ne parlâmes pas plus avant ce jour-là.

Ici se place un incident dont j'ai un peu honte et que j'eusse écarté, s'il ne tenait de près à mon récit. Je vous ai déjà dit que, dans l'heureuse consomption où je vivais, je ne comptais plus les jours, ni ne fréquentais mes commensaux habituels ; j'en oubliais même mes amours. Le mot n'est pas trop fort, car rencontrant ce soir-là, au retour de l'Impasse de Vieux Juifs, sous le porche même de Santa Reparata, mona Chiara Salviati, je ne la reconnus pas.

Cette jolie veuve de banquier avait eu pour moi des bontés ; elle était blanche et brune, elle touchait à un âge orageux et se précipita à mon cou, avec pétulance. Je la soulevai et la déposai délicatement sur la margelle d'un puits. Elle y resta pétrifiée, non sans alerter par ses cris quelques bourgeoises à la sortie des vêpres et un marmiton assis au seuil de sa rôtisserie. Je pus ainsi enfiler la première rue venue, tout en me félicitant d'en être quitte à si bon compte, et sans me rappeler l'adage des anciens : « Il n'est pire furie qu'une femme délaissée. »

***

A notre quatrième rencontre, Nahéma nous parla de mythes et de mystères. Elle revenait, avec prédilection, au récit platonicien qui entend que les êtres ont été primitivement créés doubles. « Votre Bible, » ajoutait-elle, en passant, « confirme cette vérité dans sa version Elohiste. » Et elle cita : « *Et Elohim créa l'homme à son image : mâle et femelle Il le créa.* » Cependant, ces êtres parfaits qui étaient à la fois la beauté et la force, l'énergie et l'intuition, furent disjoints, « *ainsi qu'une ménagère coupe un œuf en deux, avec un fil* », et jetés, solitaires, dans le chaos. Ils errent depuis, avec le souvenir ineffaçable du compagnon perdu, avec le désir et l'angoisse que rien n'étanche...

» Parfois, ils se rencontrent, » acheva Nahéma avec mélancolie, « mais ce n'est pas toujours pour leur bonheur, car ils cherchent une union intime et profonde, devenue impossible, et leurs âmes enchaînées aux corps sans mémoire se meurtrissent et se blessent en vain. »

— « N'arrive-t-il jamais, » demanda Nardo de sa voix cristalline, « que la rencontre soit heureuse et l'union parfaite comme la fusion de deux métaux ? Laure n'a-t-elle pas aimé Pétrarque et Paolo sa Franscesca da Rimini ?... »

— « Oui, » répondit Nahéma, « mais la mort est là, qui guette. Il n'est d'immortalité véritable que pour un être complet : c'est-à-dire pour deux âmes jumelles, fondues en un seul corps. C'est d'ailleurs à cette faculté de fusion, de réceptivité, que les élus se reconnaissent : c'est là le signe des amants parfaits. »

— « J'eusse aimé une telle union, » fit l'enfant en baissant ses longues paupières.

Puis il peignit, en silence.

Il est temps que je vous parle, puisque l'occasion s'en présente, de la peinture de Nardo. J'ai dit que je considérais le Pérugin comme un maître injuste ; si peu que je me connaisse en matière d'art, je pouvais préjuger, dès lors, que nous avions en la personne de cet apprenti un futur grand peintre. Un Botticelli ou un Montegna, qui sait ? Son trait était ferme sans rudesse et doux sans mièvrerie, et sa science de perspective exceptionnelle pour son âge. Mais ce portrait de Nahéma fut le premier devant lequel j'eusse éprouvé ce léger froid au cœur, ce frisson sacré que donne la contemplation d'un chef-d'œuvre. La jeune femme apparaissait sur le fond du mystérieux paysage de pics et de voies stellaires qu'elle nous avait suggéré. Son visage — d'une inhumaine sérénité — souriait à une vision intérieure, sans reproche, sans faille et sans espoir. C'était une musique dont Nahéma formait le motif principal — Nahéma... à moins que ce ne fût une lointaine étoile. Oui, l'œuvre était belle. Mais depuis, il me semble que Nardo a fait mieux. On le dit.

Vous ai-je indiqué que pendant ces causeries nouées et dénouées dans la salle aux sortilèges bleus, colloques platoniciens auprès desquels toute conversation de femme, fût-elle la charmante Chiara, n'étaient que babillage insipide et vulgaire, nous osions parfois nous rapprocher de l'estrade ? Nardo s'allongeait aux pieds de la jeune fille qui laissait pendre sa main et me l'abandonnait ; j'en goûtais le parfum, la douceur satinée et la tiédeur, tout en me moquant des lubies du Pérugin. Jamais une autre privauté ne nous fut accordée.

Parfois, les regards de Nahéma pesaient sur nous, il me semblait que ses yeux criaient — exigeaient une réponse. Que pouvais-je lui dire ? Mais oui, bien sûr, je l'aimais ! Mon désir le plus cher était de l'arracher au sinistre rénégat... Une seule fois, je prononçai devant elle, avec haine, le nom d'Al-Hazreh. Ses sourcils, peints au pinceau, se levèrent.

— « Ne l'accablez pas, » fit-elle. « Il a ses soucis. Tel Ugolin, il voit le moment où, ses fils morts de faim, il doit se présenter à son Maître. N'envions pas le sort des apprentis-sorciers. Quoi, vous ne saviez pas que Déodat Lazarelli en fût ? »

Elle passa, sur un front lisse où il semblait que ni l'âge ni les épreuves humaines n'auraient de prise, une main trop belle, et laissa tomber :

« Oui. C'est un sorcier. Pour le malheur des êtres sans âme — et des âmes errantes.

Ce fut la dernière fois que je la vis en présence de Nardo.

*
* *

Le lendemain soir — était-ce bien le lendemain ? Je perdais la notion du temps, vous ai-je dit. C'était en tout cas une veille d'orage. La ville défaillait sous une chape de plomb et, sur le Ponte Vecchio, le soleil se

couchait dans une pourpre tragique. Des vieux quartiers montait une odeur lourde de charogne, de roses et d'encens. Une inquiétude hantait l'Impasse de Vieux Juifs, dont les habitants se terraient ; les serviteurs mêmes d'Al-Hazreh se faisaient invisibles. Sur un pont, à la place exacte où jadis Dante vit et aima instantanément Béatrice, je rencontrai le seigneur Pérugin, au milieu de sa cour de rapins, en velours taché de couleurs, de traîneurs de rapière et de courtisanes. Il y avait une éternité que j'avais déserté son atelier. Sans doute venait-il à peine de quitter une table de festin ; il n'était pas ivre, mais surexcité, et m'entraîna à l'écart de son groupe bruyant.

— « Eh bien, » fit-il, « quelles nouvelles ? Comment vont tes amours avec la poupée de cire ? Guido, Guido, j'ai toujours pensé que tu étais trop beau pour un simple chevalier florentin et que cette aubaine te jouerait un tour ! Est-ce vrai, comme l'on dit, que cette statue soit savante comme la reine de Saba et plus séduisante qu'Hélène de Sparte ? A-t-elle vraiment guéri de la lèpre un empereur et rendu fou le Pape Calixte Borgia ? Prends garde aux ruses de l'enfer, mon fils, » reprit-il, en adoptant un langage de clerc, « ne s'appelle-t-elle pas Nahéma ? Or, c'est un nom de démone, autant que Lilith ! »

— « Messire le Pérugin, » rétorquai-je en me maîtrisant, « il ne sied point à un chevalier d'entendre parler sur ce ton de sa dame, mais vous fûtes toujours pour moi l'égal d'un frère aîné. Je vous supplie donc de mettre terme à ces mauvaises plaisanteries. Sinon, croisons le fer et que Dieu soit juge ! »

Il me regarda, les yeux si élargis que la pupille en noyait la cornée :

— « C'en est donc là ! » s'écria-t-il. « Que je regrette de t'avoir mis sur leur chemin ! Mais Dieu m'est témoin, jusqu'ici, j'ai cru précisément à une plaisanterie... Enfin, Guido dei Pazzi, tu es un homme sensé et non point une commère ou un des Piagnoni, un des « pleureurs » de Saint-Marc... Comment peux-tu divaguer à la vue d'un automate savamment peint ! »

— « Il ne s'agit nullement d'une machine, mais d'une jeune fille adorable... »

— « Tu en es réellement amoureux ? »

— « Oui, » prononçai-je en pesant chaque mot. Je sentais que c'était là la vérité même. « Et je sais pertinemment que ce n'est pas une statue de cire — je la vois presque tous les jours, en compagnie de Nardo. Je respire son parfum, je baise sa main, elle nous parle. Son haleine est celle d'un matin de mai... »

— « Toujours en compagnie de Nardo ? » demanda le Pérugin, l'air mauvais. « Jamais seule à seul ? »

— « Tu connais nos usages. »

— « Pourtant, » dit-il, « c'est l'unique moyen pour toi de t'assurer que les commères du ghetto mentent, que les marchands Génois et Vénitiens mentent, que le Légat même ment ! Tous ces gens sont persuadés que le maître Al-Hazreh, qui est le Juif Errant, Ahasphérus, ou le Diable, promène à travers le monde une effigie modelée en une matière dont il est l'inventeur, ayant utilisé dans ce but des radiations solaires ou autres ! Elle

se meut (je veux dire, la statue) à l'aide d'un mécanisme ingénieux — à moins que cette merveille ne soit dûe, simplement, à la présence d'un démon. Il n'aurait réussi cette créature qu'après diverses expériences, dont ces homoncules qu'il nourrit de sang frais. Plusieurs enfants auraient disparu dans le voisinage et l'on s'attend à ce que les tribunaux de foi soient saisis d'une plainte en règle, ce qui ne saurait tarder. Quant à cette Nahéma, démone ou entité mystérieuse, venue d'un autre monde par une ténébreuse voie, tu n'as qu'à lire les cabbalistes pour en avoir le cœur net : elle règne sur les stryges, conduit l'homme aux parjures, à la passion coupable, aux catastrophes et aux suicides et marque ceux qu'elle égare d'une étoile infernale entre les deux yeux ! »

— « Mensonges que tout cela ! »

— « En tout cas, ses pouvoirs sont grands. Tu n'as qu'à te regarder — tout Florence en parle. »

— « Maître ! »

— « Il est un seul moyen de prouver que tout ceci est sornettes et dits de fou... »

— « Et lequel, s'il vous plaît ? » demandai-je, blanc de rage.

— « Parbleu, » fit le Pérugin en riant, « la donzelle t'agrée, n'est-ce pas ? Profites-en. Tu verras bien. »

*
* *

Les mauvaises paroles sont comme le grain maudit, comme cette ivraie qui lève partout où elle tombe : elles germent dans une âme, même indignée.

Je vous ai déjà dit qu'il faisait lourd. La nuit violette effaçait le Campanile et, dans sa fosse, le Marzocco, le lion héraldique de Florence, rugissait furieusement. Des éclairs muets allumaient la nue. Quittant le Pérugin, je marchai au hasard ; les enfants fuyaient devant moi et les femmes refermaient vite leurs portes ; j'étais cette sorte de lépreux — l'envoûté, le possédé ! L'air sur l'Arno enivrait comme un vin de sauge. Sans savoir comment, je me suis retrouvé dans l'Impasse de Vieux Juifs.

Il n'y avait personne au logis d'Al-Hazreh : ni dans l'entrée ni au long des couloirs. Toutes les portes étaient ouvertes. Les serviteurs avaient fui. Je me tenais immobile sur le seuil quand j'entendis venir à moi un gémissement ou un sanglot — si faible qu'on eût cru le soupir d'une corde de luth, rompue. Puis un piaillement : on eût dit d'une nuée d'oiseaux envahissant les combles. Ce bruit venait de la salle bleue et j'avais reconnu la voix... Je m'y précipitai. Toutes les tentures étaient tirées, il régnait dans l'atelier une nuit étouffante où seul luisait un flambeau posé sur le coin de l'estrade. Cette frêle lueur grandissait démesurément les ombres et je vis, dans ce noir liquide, Nahéma, debout, blanche comme un cierge, et Al-Hazreh, agenouillé. Armé d'un stylet — le couteau de sacrificateur — il lui entaillait le poignet et le sang tombait goutte à goutte, dans une coupe.

Je ne pris pas le temps de sortir mon épée du fourreau et luttai dans

l'obscurité, les mains nues. L'arme recourbée brilla, mais j'étais plus jeune et plus fort...

— « Ne le tue pas ! » cria Nahéma.

Le rénégat s'enfuit. Et nous restâmes seuls — ou presque. Nahéma, d'un mouchoir, me fit un garrot. Sa main, à elle, ne saignait plus. Je vis alors autour de nous des coffres en citronniers ouverts, et, posés par terre, des flacons de cristal, hauts d'une coudée, où flottait une phosphorescence bleue. Ils étaient scellés au moyen d'une vessie que traversait le tuyau d'un alambic. Dans chaque bocal s'agitait une créature vivante, monstrueusement humaine — une horreur.

Il y avait une reine et un roi. Un évêque mitré, un *condottiere*. Un Hospitalier, sur son cheval. Une Gorgone dont chaque cheveu rouge se tordait. Que sais-je encore ? Il y avait même, vêtu d'écarlate et pourvu d'une épée pas plus grosse qu'une épingle, dont il lardait la vessie, un Satan, dû aux cogitations d'un docteur Faustus...

Tout cela piaillait, criaillait, avec une incroyable arrogance ; cela n'avait que quelques pouces, mais une réalité damnable. Et tous tendaient leurs bras, leurs minuscules lèvres en trompe, avides, vers nos blessures, vers le tuyau d'alambic par où allait descendre leurs manne, leur rosée — notre sang...

J'allais renverser les bocaux et piétiner ces monstres minimes, quand la jeune fille saisit mon poignet et avança vers moi un visage exsangue, pathétique de colère :

— « Arrête ! » souffla-t-elle d'une voix rauque que je ne connaissais pas. « Pourquoi tuer ces malheureuses créatures ? Ce n'est pas leur faute si elles existent, si elles tremblent de peur et meurent de faim ! Al-Hazreh est seul responsable. Je me suis offerte moi-même à nourrir mes frères... les non-humains ! »

— « Non, » m'écriai-je égaré, « je ne puis le croire! Tu n'es pas de la race des mandragores ! Ton sang coule, tu es vivante, je t'aime! »

— « M'aimes-tu vraiment ? » questionna-t-elle avec avidité. « Comprends-tu seulement le sens de ce mot : aimer ? Non, écoute-moi, ne me touche pas. Je ne suis certes pas une machine ni une racine magique et l'on ne m'a pas couvée entres les cosses d'un oignon blanc. Imagine-toi que tous tes rêves étaient vrais. Mieux : représente-toi cet abîme sidéral dont votre terre n'est qu'un atome. Regarde : dans ce ciel noir, parmi les perles de la Ceinture d'Orion, il y en a une qui est un soleil mort autour duquel tournent inlassablement des globes glacés. L'un d'eux est ma patrie, qui fut jadis la beauté même. Si tu m'aimes, Terrien, sache que je suis en réalité humaine — plus humaine que vous, car j'appartiens à la même race, mais plus ancienne, née sur une planète qui n'est plus qu'un cadavre, dans le néant.

» Mais la mort n'est pas venue tout à coup, bien sûr. Notre espèce était puissante, évoluée, elle a lutté longtemps pour entretenir un semblant de vie parmi ces cratères de glace et ces pics engivrés dont vous avez rêvé. Quand tout fut perdu, quelques survivants tentèrent l'aventure suprême :

ils savaient qu'il existait, de par le Cosmos, d'autres mondes peuplés de créatures qui leur ressemblaient et des corps où ils pourraient revivre...

» Ils tentèrent de joindre ces lointaines patries. Moi...

» Ce n'est que par hasard que j'ai échoué sur cette Terre : elle est neuve, crue, elle n'est pas prête à ces expériences. Mais Al-Hazreh m'a prise dans les rêts de ses incantations insensées... Il m'a attirée ici... Non, je ne dois pas accuser Al-Hazreh: il devait y avait une prédestination — il n'y a pas d'effet sans cause, peut être ce globe abrite-t-il... Je m'égare. Al-Hazreh m'a donné ce corps pour prison. Non, il n'est pas de cire (je lis ta pensée), mais j'y suis enchaînée et je souffre... Tu dis que tu m'aimes, n'est-ce pas ? Bien que je sois une créature sidérale... Tu m'aimes — et tu veux bien me recevoir ?... »

— « Je t'aime. Peu m'importe d'où tu viens. »

Je l'ai dit et je l'ai prise dans mes bras, avec la fougue indifférente de la première jeunesse. Les passementeries de mon pourpoint s'incrustaient dans la chair délicate de sa gorge, je désirais la serrer, la meurtrir, m'abîmer en elle et demeurer son maître. Et de toutes mes forces je me cabrais contre une flamme légère, une douceur enveloppante qui prenait possession de mes nerfs. Il me semblait qu'un flot d'énergie incroyable me soulevait et me pénétrait, refoulant le sang de mon cœur — et c'était une telle épouvante et un tel délice ! Nous luttâmes ainsi, silencieusement, bouche à bouche, jusqu'à ce qu'elle parut fondre dans mes bras et alors — seules les sensations physiques subsistant — avec une vertigineuse, une lancinante netteté, je compris que cette peau florale que je caressais, que ces lèvres de miel, ces ondes vives de cheveux où j'étais pris comme dans une nasse, *n'étaient pas une chevelure, des lèvres, une chair humaines...* Une horreur insurmontable m'envahit. Je repoussai cet adversaire sidéral qui allait me vaincre. Ou peut-être s'arracha-t-elle d'elle même à mon étreinte ? Elle me jeta au visage :

— « Non. Tu n'es pas celui que je cherche. Va-t'en. »

***

Toute cette nuit, j'ai erré dans les rues. J'essayai de donner une logique à mon cauchemar. Bon, Al-Hazreh était un sorcier. Il avait entrepris — c'était une folie courante — de créer la vie. D'abord en suivant les enseignements du Grand Albert et de Paracelse (je n'étais pas un ignorant !) — de là les homoncules, monstres fascinants et imparfaits. Il était parvenu finalement (par quel procédé ? — « Par les irradiations, » avait dit le Pérugin) à reconstituer une matière vivante et à lui donner une forme adorable. Toutefois, il s'était rendu compte qu'il manquerait toujours à sa statue cette divine étincelle : l'âme ou l'esprit... Alors il avait cherché encore. Etait-ce Platon, étaient-ce les Ophites qui lui avaient appris la survivance dans le Cosmos des âmes errantes, à la recherche des corps nouveaux à habiter ? « *Animula vagula, blandula...* » avait dit avant de mourir le César Hadrien. La patiente folie d'Al-Hazreh s'était élancée à la recherche de ces pérégrins et il avait rencontré Nahéma — exilée, perdue,

irresponsable... Je frissonnai. Le Pérugin avait raison : son corps admirable n'était qu'une matière inerte, servant de prison. Pourtant elle avait frémi et pleuré dans mes bras. Elle attendait un miracle. Je n'en étais pas digne.

A l'aube, j'échouai, brisé, à l'atelier du maître qui pansa mes blessures et me veilla, comme un fils égaré.

*
* *

Je me rends compte maintenant que depuis ma première visite à l'Impasse de Vieux Juifs, mon âme avait été réellement absente, attirée dans ces limbes où habitait Nahéma. Hors de l'espace et du temps, de ce siècle et de cette ville appelée Florence. Je ne savais rien des troubles qui sapaient le trône des Médicis, ni des premiers sermons du jeune Savonarole, ni des pas initiaux et timides sur notre sol, libre encore, de cette effrayante machine venue d'Espagne : l'Inquisition. Mon mode de vie avait tellement changé que mes proches s'inquiétèrent. La plus ardente à intervenir fut, bien sûr, mona Chiara Salviati. Cette dame avait des relations étendues, mais elle recourut simplement à son confesseur, un moine novice, animé de zèle, qui n'était autre que notre vénérable et bien aimé fra Giorgio da Casale.

Oui, j'ai bien dit : le Marteau des Sorciers. Celui qui en brûla, récemment, quatre cents en un jour. Enfin, le Grand Inquisiteur de Toscane.

Ma convalescence fut longue. Ma mère m'avait ramené à Fiesole et elle veillait jalousement à mon chevet. Je passais des heures, prostré sur une terrasse couverte de glycines. Mes jolies cousines jouaient du rébec ou de la viole. L'été s'achevait. Les vignes étaient lourdes de raisins que picoraient les grives ivres. Dans le brouillard matinal, l'Arno scintillait comme une lame d'épée. Il se produisait en moi un phénomène connu des exorcistes : soustrait à la présence de mon cher démon, je l'oubliais, tout en gardant son emprise dans ma chair.

Il vint cependant un jour, où un ami de Florence prononça devant moi, par inadvertance, le nom d'Al-Hazreh.

— « Le magicien de l'Impasse de Juifs, » expliqua-t-il. « Comment, tu n'es pas au courant ? Il fut, il est vrai, appréhendé le lendemain du jour où le maître Pérugin te recueillit, avec cette mauvaise blessure. L'Inquisition avait été saisie d'une plainte et se déplaça. Mais le plus fort de l'affaire est que les vigilants n'arrivaient pas à réduire le sorcier, car il faisait des miracles : le feu brûlant à même la pierre, les serpents sur les marches de l'escalier... enfin, toute la lyre. Alors, ils enclouèrent portes et volets du logis et placèrent, en bas, des sentinelles. On chanta des exorcismes, un bûcher d'Agnus Castus arrosé d'aromates se consuma, toute Florence en fut trois jours empoisonnée. Pendant ce temps, l'on entendait dans la vieille demeure des cris et des bruits effroyables... Oh ! non, il était seul, ses serviteurs avaient fui. Cela piaillait comme une immense volière... Mais non, il n'avait pas d'oiseaux. A la fin tout se tut. Quatre jours après, les vigilants firent les sommations et enfoncèrent les portes. »

— « Et alors ? »

— « Alors, il était mort. Il semble qu'il se fût entaillé les poignets avec des tessons de cristal. Il y avait des tas de bocaux brisés autour du cadavre, recroquevillé et tout noir. »

— « Et c'était tout ? »

— « Ah oui ! Il y avait encore une gelée rouge qui tremblotait. »

— « Ce n'était donc pas le Juif Errant, » dit ma mère qui s'était approchée, pendant la conversation. Elle se signa. « Pourquoi racontez-vous de telles horreurs ? Guido est encore si faible ! »

Ainsi, pensai-je, Al-Hazreh était mort en essayant de détruire ses créatures ? Ou l'avaient-elles tué pour boire son sang ? Un souvenir fulgura dans ma mémoire vide. Je me redressai et criai :

— « Ce Juif... n'avait-il pas une fille ou une pupille ? Qu'est-elle devenue ? Parlez, au nom de Dieu ! »

Mon camarade me regarda, surpris d'une telle véhémence :

— « Je n'en sais rien, » dit-il.

Personne n'en avait entendu parler...

Guéri, je quittai ma maison, Florence et la Toscane, pour m'engager, comme failli *condottiere,* sous des drapeaux divers. J'ai servi sous Alviane, « marié à la République de Venise ». Sous da Fermo. Sous le grand Vitellozzo Vitelli, le Stratège. J'ai servi — de 1502 à 1507 — la Tiare et les Clefs, sous Monseigneur de Valentinois, — et Dieu me pardonne — j'aurais servi sous le Diable même !

L'histoire serait finie, si, le premier jour où je revins à l'atelier de Pérugin, je n'avais appris qu'il avait congédié Nardo.

— « Ce garçon devenait impossible ! » ronchonna le maître. « Il avait changé du jour au lendemain, il découvrait de nouvelles lois de perspective ! Il inventait des couleurs et peignait avec ! Et des vaisseaux sous-marins — et des machines volantes... L'air, suivant lui, avait un poids et devait soutenir les corps... Pure folie ! Combien de grammes, messer, dans ce zéphyr matinal ? Je l'ai mis à la porte sur une dernière insolence : ce portrait, fait pour Al-Hazreh, il prétendait le signer ! »

— « Ce portrait existe donc ? » demandai-je avec ferveur.

— « Bien sûr que non ! Je l'ai détruit : un barbouillage innommable. Les couleurs se décomposaient avant de sécher ! »

Je voulus revoir Nardo : ce ne fut pas facile. J'appris que le duc de Milan, Ludovico Sforza, l'avait pris sous sa protection, eu égard à sa naissance et, probablement, à ses talents. Il devait partir pour la Lombardie, peut-être était-il déjà en route.

Attiré par la puissance irrésistible, j'errai dans l'Impasse de Vieux Juifs. Elle venait d'être ravagée par un terrible incendie, des chiens rôdaient parmi les débris calcinés et les poutres ; toute une partie des entrepôts, celle où s'enclavait la maison du grainetier, avait brûlé.

En une seule nuit, et personne n'en connaissait la date. Ni les causes du désastre. Aucun feu ne couvait sous les cendres...

Puis il m'advint ceci :

La nuit tombait sur Florence : douce, froide et bleue, comme elles

sont au prime automne. Chaque gorgée d'air recélait une fraîcheur de menthe. Je distinguai au coin d'une rue une silhouette familière : le manteau noir et le béret de peintre. J'appelai et l'homme se retourna. C'était Nardo. Il avait grandi, sa taille s'élançait avec une grâce exquise et son visage semblait rayonner. Magnifiquement vêtu, il me confirma la faveur de Son Altesse. Tandis qu'il parlait, j'écoutais la musique de sa voix, je suivais les gestes de ses mains et ses cils ailés. C'était Nardo — et ce n'était pas lui.

— « Viens voir ce que je peins maintenant, » proposa-t-il avec une sorte d'allégresse. « Je peux faire tant de choses, vois-tu ! Viens. »

A l'auberge où il était logé aux frais ducaux, il me montra de ravissantes ébauches d'êtres aériens, des anges et des démons également beaux, des paysages lunaires, ça et là le profil d'un monstre inconnu — ou une aile géante. Ce n'étaient que des études, des tâtonnements, mais l'on ne pouvait douter : sous ses doigts effilés naissait un monde. Il avait visité les abysses et les étoiles... Ce qu'il rapportait à la Terre appartenait à une autre échelle de valeurs, à un domaine et un art ignorés des humains. L'exécution était la perfection même. Je remarquai aussi que, surnageant dans tous les traits, hantant le rêve et le travail de l'artiste, apparaissait le même visage androgyne et angélique aux yeux sans fond.

— « Nahéma ! » m'écriai-je enfin.

Nardo me considéra avec calme :

— « Oui, » dit-il. « Nous ne nous quittons plus. Tiens, voici la maquette de son luth d'argent que j'ai reconstitué. J'ai noté l'air de ses chants. Voici les machines qu'elle trace par ma main — je ne sais pas encore à quoi elles servent, mais bientôt je saurai. Bientôt, quand la fusion sera complète, Guido. Car moi aussi je l'aimais, vois-tu. J'étais prêt à lui donner mon être et ma vie. Lorsque son heure a sonné. J'ai demandé à la recevoir. Elle m'a reconnu. Depuis, elle est présente partout, elle vit par moi — *en moi.* »

Ses traits étaient empreints d'une sérénité non-humaine.

Encore une chope d'hydromel, patron, pour le vieux *condottiere !*

Ah ! le nom de Nardo me revient : il avait pris celui de son village : Vinci. Il s'appelait Leonardo da Vinci.



Le chariot rouge

(*The red wagon*)

par JANE ROBERTS

Nous avons publié dans notre numéro 52 la première nouvelle de Jane Roberts : « Le temple ». *Et nous en terminions la présentation par ces mots :* « Avis aux amateurs : surveillez dans « Fiction » les prochaines histoires de Jane Roberts. » *Nous pensons en effet que cette nouvelle venue révèle un talent personnel, imaginatif et insolite, qui doit éveiller l'intérêt des lecteurs difficiles.* Lisez « Le chariot rouge ». *La fraîcheur avec laquelle l'auteur y manie de vieux thèmes, tels que la possession et la réincarnation, est un vrai stimulant pour l'esprit.*



PHILLIP était dans le corps de Peter, qui se trouvait blotti avec son ours en peluche tout au fond du lit. Il marmonnait dans les ténèbres, cherchant à faire dire par la langue d'enfant de Peter des mots que celui-ci ne pourrait prononcer que dans plusieurs années.

Mais Peter frissonna et ouvrit les yeux. Il lança un regard apeuré autour de la pièce, ne laissant dépasser que sa tête hors des chaudes couvertures. Puis il se détendit. Rien n'avait changé. Il distinguait la forme de la chaise près de son lit, le contour de la commode blanche laquée, la caisse de jouets dans son coin.

Pourtant quelque chose l'avait éveillé. Mal à l'aise, il s'agitait, se demandant s'il avait assez peur pour se sauver dans la chambre de ses parents. Réfléchissant toujours, il s'assit prudemment.

— « Bon sang, rendors-toi, » dit Phillip.

Peter s'immobilisa. Il n'avait que cinq ans, mais il savait bien qu'il n'était pas normal d'entendre des voix sans qu'il y ait des gens. C'était cependant un ordre d'adulte et les enfants devaient obéir aux grandes personnes. Il y réfléchit une seconde, puis se rallongea en fermant les yeux.

Mais on ne lui avait jamais dit d'obéir à une voix d'adulte quand il n'y avait personne. Il attendit, puis rouvrit les yeux avec circonspection, un à la fois. Une voix ne peut pas vous donner de fessée, raisonnait-il, ce qui ne l'empêchait pas de faire preuve de prudence, en cas.

— « Vas-tu dormir ? » gronda Phillip.

Il ne voulait pas effrayer l'enfant, mais la nuit était le seul moment qui lui restât. Peter se tassa. La voix lui avait paru terriblement proche. Il promena autour de lui des yeux affolés... il n'y avait personne. En tremblant, il resta allongé dans l'ombre. Etait-ce le loup-garou ? Son

cœur fit un bond à cette pensée. Non, il avait été sage toute la journée d'hier... du moins le pensait-il. Et pourtant...

— « Est-ce que vous êtes le loup-garou ? » murmura-t-il.

— « Non, je ne suis pas le loup-garou » marmonna Phillip, ennuyé de la tournure que prenaient les choses.

— « Alors qui vous êtes ? »

Phillip soupira. Une séance de questions et de réponses avec un gosse à une heure pareille de la nuit !

— « Je suis simplement... je suis Phillip, » dit-il. « Maintenant, dors. »

Les muscles de Peter se décontractèrent légèrement. C'était donc Quelqu'un, songea-t-il, soulagé. Mais la voix paraissait si proche. Il s'assit soudain. Maman dit que je parle en dormant, pensa-t-il, je me demande...

— « Phillip comment ? »

Peter posa rapidement la question, puis s'appliqua les deux mains vigoureusement sur la bouche.

— « *Muuuummmm !* » fit la bouche.

Phillip jura intérieurement ; il n'avait remarqué le geste que trop tard. Mais Peter gloussa de rire. Dire qu'il avait eu peur alors que c'était *lui-même* qui avait parlé ! Il se toucha les lèvres, intrigué. C'était comme d'avoir un petit camarade à l'intérieur de soi.

Il examina de nouveau la chambre, avec une confiance nouvelle. Oui. Tout était pareil. Sauf le lit, se dit-il, en se sentant de nouveau mal à l'aise. Il n'y avait pas très longtemps qu'on avait ôté le berceau. Un berceau ! Il avait eu assez d'enfants pour savoir à quoi cela servait ! — Tiens ! Il venait encore d'avoir une pensée folle. Si sa maman le savait, elle lui donnerait une fessée.

Peter se suça la lèvre. C'était *si* vrai songea-t-il. Il avait eu deux enfants de Jeannie. Le sourcil froncé, il hocha la tête. C'était idiot. Les filles n'étaient bonnes à rien, tout le monde le savait. Mais alors que voulait-il dire ? Phillip, pris lui-même de panique, effaça cette pensée du cerveau de l'enfant. Les yeux de Peter finirent par se fermer. Il n'y a que les bébés qui jouent avec les filles, songea-t-il, en s'assoupissant. Tout le monde le sait.

Phillip soupira. L'enfant dormait enfin. Il attendit un moment pour s'en assurer, puis stimula le nerf optique pour contempler, à travers les yeux de Peter, la paisible chambre d'enfant. Mon Dieu, il avait gagné cette fois. Il gagnerait, à n'importe quel prix.

C'était un gentil garçonnet qu'il était devenu, pensa Phillip. Mais là n'était pas la question. Ce n'est pas que j'objecte à être un enfant, se répéta-t-il pour la centième fois, c'est simplement que je tiens à garder conscience de moi-même. Soudain la pensée de Peter l'emplit de dégoût. C'était si ridicule de laisser une mentalité d'enfant se surimposer à son propre esprit si expérimenté.

Et combien ironique... Il était capable de réfléchir avec tout son esprit, mais il ne pouvait s'exprimer que par la voix balbultiante et suraiguë d'un enfant de cinq ans. Et c'était effrayant ! Plus d'une fois Phillip s'était surpris à réfléchir en n'utilisant que le vocabulaire restreint

du petit garçon. Il savait que c'était le premier signal de danger, le premier indice d'une perte d'identité.

Il regarda d'un air de défi la chambre silencieuse, le coffre à jouets et l'ours en peluche. Cette fois, leur dit-il, cette fois, ce sera différent. Je connais les pièges à présent et je me tiendrai sur mes gardes. Cette fois, mes souvenirs ne s'amenuiseront pas régulièrement et je ne laisserai pas la personnalité de l'enfant s'infiltrer insidieusement. *Vous m'entendez ? Cette fois, vous n'avez pas une chance !* murmura-t-il.

*
* *

Mais c'était le matin. Peter s'éveilla et courut à la fenêtre. Il faisait soleil. Il allait pouvoir sortir son vieux chariot. Il laisserait même Loren jouer avec, si Maman ne s'en apercevait pas. Elle disait que Loren était une menteuse.

— « Loren est une menteuse, Loren est une menteuse, » chantonna-t-il joyeusement tout en s'efforçant d'enfiler ses chaussettes.

— « Dois-tu toujours te conduire comme un idiot ? »

Les mots étaient sortis de la bouche de Peter avant que Phillip ait pu les retenir. Il fallait se maîtriser, songea-t-il. Ce gamin allait devenir un malade nerveux.

Peter lâcha ses chaussettes. Là ! Il avait encore entendu. Idiot. Idiot.

Il se sauva dans la chambre de ses parents, en oubliant chaussettes et chaussures.

— « Maman, » demanda-t-il, « qu'est-ce que c'est qu'un idiot ? »

— « Un idiot, c'est un enfant bête, et tu es un enfant bête puisque tu m'éveilles à six heures du matin. Va te coucher. »

Peter resta planté jusqu'au moment où l'index mince de sa mère lui montra la porte. C'est une vraie beauté, songea Phillip.

— « Tu es une vraie beauté, » dit Peter sous le coup de l'inspiration soudaine.

Sa mère écarquilla les yeux et éclata de rire :

— « Où as-tu entendu cela ? Tu es bien comme ton père. »

Mais Peter sourit parce qu'il savait que sa mère était contente. Il l'embrassa avant de ressortir sur la pointe des pieds et de refermer doucement la porte derrière lui. Phillip sourit lui aussi intérieurement ; mais en se rappelant ses propres difficultés, il redevint immédiatement sérieux, se rendant compte qu'il lui fallait trouver le moyen de ne pas communiquer ses propres pensées à Peter. Il soupira, effrayé de sa propre irritabilité. Deux fois au cours de cette semaine, il avait eu tellement horreur des bêtises qu'il avait dû subir qu'il avait totalement anéanti la volonté de Peter, jetant brutalement de côté tous les jouets et envoyant voler l'ours en peluche à travers la pièce. Cette crise l'avait d'autant plus inquiété qu'il se rendait compte du danger que présentaient de tels enfantillages.

Le fil de sa pensée s'étant rompu pour l'instant, il s'intéressa à Peter qui sortait du coffre à jouets un assortiment de trains. Il remarqua avec

une satisfaction perverse que la main de l'enfant tremblait légèrement en posant le dernier wagon sur les petits rails. Il fit paraître sur le visage enfantin une grimace d'adulte.

Si Peter était trop jeune pour comprendre, il était également trop jeune pour expliquer la situation à ses parents, songea Phillip, en évoquant la dernière tentative de l'enfant pour le leur dire.

— « Maman, » avait dit Peter, « je suis un *grand* garçon, pour de bon. »

Et sa mère avait souri en lui repoussant les cheveux en arrière : « Bien sûr, mon chéri. » Et Peter avait été infiniment soulagé parce qu'il avait cru qu'elle avait compris.

Mais cela ne m'avance pas. Phillip serra les poings. *Si seulement j'avais quelqu'un à qui parler, un endroit où écrire mes propres idées...* Il s'interrompit, étonné de la simplicité du plan qui se présentait spontanément à lui. Et tard dans la nuit, tandis que Peter dormait, Phillip écrivit le début du journal qui, espérait-il, lui permettrait de garder son bon sens.

*
* *

8 *avril.* J'ai enfin pris la décision de tenir un journal. Bien que cette idée me fût déjà venue auparavant, les obstacles m'avaient semblé la rendre impraticable. Tout bien considéré, je sens cependant que les avantages inappréciables d'une telle action justifient amplement toute découverte possible, surtout que j'ai pris des mesures qui rendent cette éventualité assez improbable. Et déjà je me sens beaucoup mieux. C'est si bon de me servir de nouveau de mon vocabulaire, de parler — même si ce n'est que sur le papier — selon ma manière accoutumée.

Je ne doute pas qu'un jour ce manuscrit soit considéré comme le seul témoignage du premier être humain à avoir prouvé la véracité de la théorie controversée de la réincarnation. Nous serons fameux, Peter et moi !

Il faut disposer de preuves matérielles pour confondre les sceptiques matérialistes ainsi que les adeptes crédules de dogmes étroits et superstitieux, et pour leur démontrer ce qu'un homme comme moi peut arriver à faire.

En effet, je ne sais que trop comment on oublie la connaissance des existences passées, tandis qu'on subit une nouvelle croissance et que la personnalité ancienne se fond au sein de la nouvelle.

Dans ce... comment dirais-je ? Ce temps ? Cet espace ? Cette vie ?... Dans ce qui existe entre les existences, j'ai eu conscience d'avoir pour un instant surmonté cette loi de l'oubli. J'ai réussi par une volonté farouche à conserver ma connaissance et ma mémoire au début de chaque incarnation nouvelle... cependant, même moi, je me suis senti si irrésistiblement absorbé par ma nouvelle personnalité qu'à l'âge de cinq ans je finissais par oublier tout le reste.

Cette fois, néanmoins, je triompherai ; et le monde saura bien à qui il doit cette vérification d'une vérité jusqu'à présent méprisée.

Dès que je me suis aperçu de ma réincarnation en Peter, j'ai dressé un plan d'action destiné à me conserver la connaissance de moi-même. Ce plan consiste à lutter contre ma propre inertie, à imposer ma volonté à Peter et à refuser de me laisser envahir par ses objets d'intérêt. En d'autres termes, je maintiendrai une séparation entre nous deux. J'ai pour ce plan un enthousiasme débordant.

La technique de la rédaction de mon journal est assez simple. (Il faut que je me rappelle de tout y mettre, de façon qu'on ne puisse dans l'avenir soupçonner aucune fraude.) J'attends que Peter soit endormi, puis, actionnant les muscles de son corps tout comme on pourrait agir sur le mécanisme mental d'un robot, je me rends précautionneusement à l'autre bout de la chambre, j'allume la lampe de chevet et je me mets au travail. Le coffre à jouets me sert de table, puisque la taille de Peter me rend tout autre meuble inaccessible. Cela peut sembler surprenant que l'enfant ne s'éveille pas, mais j'ai découvert que pendant son sommeil je le contrôle totalement.

J'ai décidé, avec beaucoup d'astuce, d'écrire au jus de citron. Ainsi, l'écriture disparaît immédiatement et si ses parents entraient dans la chambre, ils croiraient simplement que l'enfant a eu une crise de somnambulisme. Est-ce tellement étonnant que je jubile en pensant à mon petit plan ?

9 *avril.* On n'a pas idée des problèmes qui confrontent quelqu'un dans ma position ! Il me faut quelqu'un à qui parler, sous peine de perdre la raison. Mon journal constitue une aide, mais sans le secours de communications verbales, je crains d'en venir à douter de ma propre existence. Mes mots s'effacent aussi vite que je les écris, au point que je m'imagine rêver. Et il faut que je me préoccupe de Peter. *Il ne doit pas se rendre compte que je suis une personne !* J'exerce chaque jour ma mémoire pour nourrir ma propre personnalité, mais je n'ai tout simplement *personne à qui parler.*

11 *avril.* Sans me vanter, je dois dire que certains jours ma capacité d'invention me semble sans limite. J'ai trouvé aujourd'hui un plan merveilleux... je suis devenu le compagnon imaginaire de Peter. Je lui parle à présent continuellement et ses parents s'imaginent simplement que l'enfant est pris d'une de ces fantaisies enfantines et amusantes dont on entend souvent parler. En vérité, il n'est pas rare que les enfants imaginent de tels compagnons de jeux. Pour mémoire : est-ce que d'autres dans mon cas auraient également découvert la vraie nature des choses et accompli ce même plan ? Dans cette éventualité, quel a été leur sort final ?

13 *avril.* J'ai passé tout l'après-midi à jouer avec des trains. Comme les trains ne m'ont jamais intéressé — sauf pour une vague curiosité envers leurs roues — je ne courais aucun danger ; ce n'était cependant pas une bonne idée. Peter peut être parfois le plus insupportable des petits monstres. Il a insisté pour rendre visite à quelques-uns de ses camarades aujourd'hui,

aventure que j'ai désapprouvée fortement. Je ne peux pas en ce moment risquer qu'il soit soumis à des influences extérieures. Il en est résulté une discussion, jusqu'au moment où il a finalement accepté de rester à la maison en échange de ma promesse de jouer au train. On imagine ma fureur.

19 *avril.* Il m'est devenu difficile de trouver le temps d'écrire, tant Peter m'occupe à présent. Son père nous a emmenés au bord du lac aujourd'hui et mon esprit était agité du souvenir nostalgique d'incidents analogues en des vies passées. Mais la lutte que je mène est si fatigante ! Et il y avait dans la voix du père quelque chose qui a fait naître en moi une profonde panique ! Un petit incident m'a causé une frayeur considérable :

J'avais dû dire plus tôt dans la journée quelque chose qui avait surpris Peter, car il était préoccupé. Pendant que nous étions au bord du lac, il a levé les yeux vers son père pour lui demander s'il s'appelait vraiment Peter. Son père, amusé de son expression sérieuse, a éclaté de rire en lui affirmant qu'il en était bien ainsi. J'ai senti mon cœur s'arrêter. Voilà que pour la première fois Peter a la notion que lui et moi *ne faisons qu'un,* et son père, en plaisantant, lui fait sentir qu'il est ridicule de se prendre pour quelqu'un d'autre... et qu'en réalité, il *est* Peter et rien que Peter.

Mais le pire est que j'ai failli en être convaincu moi-même, pendant un bref instant ! C'est alors que je me suis souvenu d'avoir entendu le même ton raisonnable chez d'autres parents sans nombre qui m'avaient de la sorte fait oublier. Il faut se garder contre cette action insidieuse. Il ne faut pas la supporter ! *Je n'oublierai rien.*

20 *avril.* Papa a promis... je veux dire le père de Peter lui a promis un nouveau chariot pour son anniversaire et Peter commence déjà à m'importuner en me demandant de traîner le chariot quand il arrivera ! Peut-on imaginer situation plus ridicule ? Un homme de ma science occupé à tirer un chariot d'enfant autour du pâté de maisons ! Les résultats d'une telle folie pourraient être désastreux si j'y cédais... ce que je ne ferai pas, je l'assure. Le fait est que je suis décidé à prendre les plus grandes précautions quand le chariot arrivera, car la plus faible attraction dans ma nature envers de telles choses risque d'être dangereuse... et quand j'étais enfant, j'étais toujours fasciné par les jouets à roulettes. De toute façon, il me semble qu'une série de livres enfantins constituerait un cadeau beaucoup plus approprié pour ce garçonnet.

22 *avril.* Peter est impatient d'aller voir ses camarades et, avec le beau temps qui s'établit, j'ai peur de devoir céder. La perspective de passer des heures avec un groupe de gamins ne me plaît pas, mais je crains encore davantage l'anniversaire qui arrive et le cadeau du chariot. Cependant, Peter aura six ans, ce qui ajoute encore au fardeau de mes pensées, puisque je n'ai encore jamais réussi dans le passé à maintenir mon contrôle pendant aussi longtemps. Je considère que c'est un succès... et je me découvre rempli de doutes.

29 *avril.* Sait-on que j'avais complètement oublié mon journal ? Mes jours ont été tellement occupés que je suis trop fatigué le soir pour faire autre chose que dormir. Ce soir, toutefois, après m'être agité et avoir sombré dans un sommeil malaisé, je me suis éveillé soudain baigné de sueurs froides. Peter rêvait... ou plutôt *j'étais devenu Peter* et c'était mon esprit qui rêvait *le rêve de Peter.* On imagine ma terreur ! Dans mon rêve, je jouais joyeusement devant la maison avec le chariot neuf de Peter. Je me suis arraché à cette image pour me précipiter sur mon journal. Après avoir écrit, je me suis senti un peu plus calme.

10 *mai.* Aujourd'hui, maman nous a emmenés au cirque et l'atmosphère de fête, les carrousels, la populace endimanchée m'ont excité l'esprit démesurément. En fait, je me suis senti très intéressé par cette activité inaccoutumée. J'imagine que cela me rappelait des amusements analogues en d'autres vies, bien que pour le moment je n'en retrouve pas de cas précis. Ma lutte exige une telle part de mon énergie que je m'aperçois que beaucoup de détails m'échappent entièrement.

22 *mai.* Hier nous avons fait rien. Je veux dire... hier, nous n'avons rien fait. *Pourquoi, oh ! pourquoi suis-je si fatigué ?* Pourquoi est-il si difficile de bâtir une simple phrase ? Je pense que j'ai besoin de repos.

28 *mai.* Jé oublié mon journale conplétmen. Mès cé pasque cé le printens et on a des chose à faire tous le tens. On est bocoup qui jouont et jeme couche tare pasque il fé pas nuit si vitte. Et jé di aux otres le chario que je vai avoir.

29 *mai.* Dieu me protège ! Je viens de lire ce que j'ai écrit hier et la terreur que j'ai éprouvée en comprenant ce que cela voulait dire a été presque insupportable. Je n'aurais peut-être jamais compris ce qui se passait, si ce soir mon humeur n'avait été sombre au point que j'ai été pris d'un désir irrésistible de chercher un soulagement en relisant quelques mots écrits par moi-même. Ma main tremblait quand j'ai levé le papier vers la lumière, et puis j'ai vu ces mots tragiques surgir sous mes yeux. Peut-être que la crise est passée. Je vais faire encore plus attention désormais. Et je relirai chaque page.

3 *juin.* Peter m'agace à me demander continuellement si c'est vrai qu'il aura un chariot neuf. Finalement, de colère, je lui ai dit que j'espérais qu'il n'en aurait jamais, et que si cela arrivait, je ne voulais pas le voir. Il a immédiatement fondu en larmes. Peut-être ai-je été trop sévère, mais ce jouet ridicule a pris pour moi une signification maléfique et c'est avec terreur que j'y pense. Il n'y a rien d'autre dans la pensée de Peter et je n'en détourne mon propre esprit que par un effort considérable de volonté.

7 *juin.* Il a fait une chaleur insupportable aujourd'hui. Nous avons joué dehors sans tricot. Je veux dire que c'est Peter qui a joué.

10 *juin.* Curieux que j'aie été en colère parce qu'on doit donner un chariot à Peter. En fait, je les ai toujours aimés moi-même et je suis impatient qu'il reçoive le sien.

13 *juin.* Je suis si fatigué. Quelquefois j'éprouve des doutes, mais je relis ce que j'ai écrit et je n'y trouve rien d'anormal. Qu'ai-je oublié ?

14 *juin.* Bientôt mon anniversaire. Je devrais être heureux. J'aurai six ans. Erreur. C'est Peter. J'ai peur. Peut-être parce qu'il y aura tant de grandes personnes. Ils chassent les enfants qui ont des chariots.

16 *juin.* La fête est pour aprédemain. Non, je ne veux pas y aller. Maman dit que si. Jé tellement envi d'y aller.

17 *juin.* Je dois rêver pasque jécrit et je sé pas ancore. Mè je sé fère des lètre. Ecrir mon nom, mé cé dur. Je voulai pas sortire du lit mè quelque chose ma forcé. Je me suis recouché, mais sa ma fait levé ancore. J'entens quelqu'un pleuré mè je vois personne. Ma main é fatigué.

JuIn 18———*J*é U *u*n C*ha*RiO rOu*je*. Il *é* Ro*U*je. pe*T*eR.

(*Traduit par Bruno Martin.*)

Départ en beauté

(Didn't he ramble)

par CHAD OLIVER

Il y a un fanatisme du jazz comme il y a un fanatisme de la science-fiction. C'est ainsi qu'en France, Boris Vian et Michel Pilotin (Stephen Spriel) sont à la fois des spécialistes du jazz et de la science-fiction. C'est aussi le cas pour Chad Oliver. Ce scientifique distingué, docteur ès-sciences avec une thèse d'anthropologie, auteur du beau roman « Ombres sur le soleil » *(Denoël), ainsi que de plusieurs nouvelles dont les lecteurs de* « Fiction » *se souviendront* (1), *est un enragé du jazz. Cette nouvelle à l'esprit bradburyen est un hommage à ses deux amours.*



Le vieillard était assis dans une pièce insonorisée. Elégamment habillé, en tenue de soirée, il tapotait des doigts contre son verre à cocktail embué.

Il s'appelait Theodore Pearsall et il était l'un des hommes les plus riches au monde. L'argent ne l'intéressait cependant pas ; ce n'était qu'un moyen vers une fin.

Il tendit la main et ajusta d'une fraction de millimètre vers la gauche un des vingt-deux boutons disposés sur le bras de son fauteuil.

— « Joue-moi cela ! » s'écria-t-il. « Joue-le, Dippermouth ! »

Dippermouth s'exécuta.

Un ruban magnétique brillant, sur lequel était enregistrée de la musique vieille de près de deux cents ans, se mit en place derrière la plaque de sécurité en plastique transparent, et la musique jaillit du diffuseur à super-haute-fidélité qui occupait tout un mur.

C'était du Louis Armstrong, bien sûr. Un des bons vieux morceaux du « Satchmo » des premiers temps : « *Potato Head Blues* », enregistré par le Hot Septette en 1927, avec Louis à la trompette.

Pearsall ferma les yeux en souriant. Tout son visage se décontracta. Sa chaussure martela le tapis épais. Il y avait la clarinette de Johnny Dodd, et ces merveilleuses notes traînantes du trombone de Kid Ory...

— « C'était le bon temps, » murmura Pearsall, l'air heureux.

Il était complètement perdu dans sa songerie à présent.

Le diffuseur recréait le passé sans heurt, et les hommes de la légende jouaient de nouveau : le saxo soprano inventif de Sydney Bechet, King

(1) Histoires de Chad Oliver dans « *Fiction* » : « *Le conseiller technique* » (n° 15), « *Les habitants de la ville-jouet* » (n° 23), « *L'objet* » (n° 29), « *Le vent du Nord* » (n° 36).

Oliver, alternant à la batterie avec Little Louis, et Bix, l'impossible Bix, tirant des notes si claires de sa trompette qu'elles vous brisaient le cœur...

Puis ce fut Jelly Roll Morton, chantant son génie et son désespoir :

I could sit right here and think a thousand miles away...

La porte épaisse s'ouvrit et claqua brutalement.

Pearsall se retourna, pensant voir un robot, mais ce n'en était pas un... du moins pas tout à fait.

C'était sa femme, Laura.

Elle avait son expression excédée.

— « Au cas où tu l'aurais oublié, Theodore, nous avons du monde en haut ce soir. Le moins que tu pourrais faire, ce serait de venir *te mêler* à nos invités. »

Pearsall examina la question en silence.

— « Tu ne peux pas arrêter cet appareil pendant que je te parle ? Es-tu ivre, Theodore ? »

— « Pas encore. »

Il renvoya Jelly Roll dans le silence des siècles.

Il regarda sa femme, sans plaisir. Laura était naturellement vêtue de façon splendide, de la soie et des frous-frous, et elle avait su garder sa ligne. Il se demanda s'il l'avait jamais aimée.

— « Tu viens ? »

— « Apparemment, oui. »

Elle sourit.

— « Nous jouons aux charades, » dit-elle d'un ton triomphant, en se hâtant de passer la porte.

Theodore Pearsall frissonna, vida son verre et se leva.

— « Plus qu'un soir, » se dit-il en savourant ces mots.

Il examina la petite pièce sympathique en souriant.

Puis il monta, tout à fait comme un homme qui devrait affronter le peloton d'exécution dans la froide grisaille de l'aube.

***

Il accrocha ses pouces dans ses bretelles, davantage pour embêter Laura que pour autre chose, et examina les lieux.

Rien ne vaut le foyer, songea-t-il aigrement.

C'était extrêmement confortable, il devait l'avouer. Le mobilier du vaste living-room n'avait rien d'utilitaire, ainsi que le commandait la tendance à la mode : lourdes tentures bordeaux devant les fenêtres à vitraux, lustres étincelants, profusion de fauteuils antiques élégamment rongés des vers, deux divans durs comme fer, couverts de raide brocart, quelques tables fragiles, des bibelots, et du bois découpé.

Il claqua des doigts.

— « Monsieur ? » demanda le robot brillant qui se précipita à ses côtés.

— « Voulez-vous être assez bon pour me donner un verre de gin ? »

Les robots ne sont pas capables de prendre une expression désapprobatrice, mais celui-ci s'y essaya :

— « Monsieur ? »

— « Mettez-y une olive pour que cela ressemble à un dry. Vite. »

Le robot glissa vers le bar, avec un air prononcé de hauteur.

Il y avait des rires polis, et il était possible que certains fussent sincères. La pièce était bondée de gens d'une propreté antiseptique. Tous les hommes avaient le visage rouge et les cheveux d'un gris distingué. Toutes les femmes étaient délicatement pâles, vêtues de robes merveilleuses, jolies comme des papillons, et avec des cervelles de papillons également.

Un homme corpulent imitait avec un sérieux désespéré, pour le jeu des charades, une fusée dans l'espace lointain.

Le robot arriva, portant un verre couvert de gouttelettes sur un plateau.

Pearsall prit le verre, se jeta l'olive dans la bouche et se fortifia d'une rasade de gin pur. Il affecta un sourire dont la fausseté se voyait et s'avança.

Il songea que c'était exactement le genre de réunion dont se régalaient régulièrement les enregistrements à scandale. THEODORE PEARSALL EST-IL UN HÉDONISTE ? QU'EST-CE QUE CETTE POUPÉE DANS LE HALL DE PEARSALL ?

Les enregistrements oubliaient de dire que tout cela était d'un ennui mortel. Une main parfumée le toucha.

— « Vous voilà, mon cher ! » C'était Jenny, la femme du Vice-Président d'une de ses sociétés. Elle avait été belle autrefois et s'habillait encore comme une sirène. Malheureusement, elle était d'une vivacité incurable : « Nous allons être partenaires ! »

— « Très bien, » dit Pearsall en se laissant entraîner vers la foule.

Une très ancienne chanson lui passa dans la tête :

Lord, I'd rather drink muddy water,
Sleep in a hollow log (1)...

Gros succès, ça. Jack Teagarden. Né au Texas, élevé au Tennessee... *Plus qu'un soir.*

Il tapota d'un air distrait la tête de Jenny et prit consciencieusement sa place dans l'interminable jeu des charades.

*
* *

Beaucoup plus tard, après le départ des invités et le retrait de Laura dans sa chambre, Pearsall redescendit en hâte dans son sous-sol insonore et ferma la porte à clef.

Il avait l'esprit tout à fait clair malgré le gin, et il était excité comme un gosse sur le point de pêcher sa première truite.

Il tira sur une ligne téléphonique dissimulée. C'était un circuit direct : pas besoin de toucher le cadran.

(1) Seigneur, je préférerais boire de l'eau boueuse,
Dormir dans une souche creuse...

— « Williams ? »

— « Ah ! Mr. Pearsall ! Nous pensions que vous nous aviez oubliés. »

— « Sûrement pas. Tout est prêt ? »

— « On vous attend, Monsieur. Et c'est du beau travail, même si c'est moi qui le dis. »

— « Eh bien, faites vite, Williams. Mes affaires sont en ordre ici, et j'ai laissé de l'argent à mes hommes d'affaires pour qu'ils s'occupent de Laura. Je suis prêt à partir. »

— « Immédiatement ? »

— « Immédiatement. Ce soir. Dès que possible. »

— « Comme vous voudrez, Monsieur. Ah ! Il y a une petite question... »

— « Oui ? »

— « Les filles, comme vous l'avez spécifié, seront réelles et se relaieront. Excellent... euh... pour la couleur locale. Cependant, Mr. Pearsall, la Patrouille a posé des questions à notre bureau. Ils paraissent avoir le sentiment que du moment que les filles seront là — si près... enfin ils se demandent s'il ne serait pas permis aux hommes de Patrouille, quand ils ne sont pas de service, de... comment dirais-je... d'utiliser les commodités inhabituelles que cela présente... »

Pearsall claqua des doigts :

— « Merveilleux ! Naturellement, l'argent servira à couvrir une partie des dépenses ? »

— « Vous êtes homme d'affaires jusqu'au bout, Mr. Persall ! C'est exactement ce que nous pensions. »

— « Et Laura ne saura jamais où je suis ? »

— « Vous pouvez compter sur toute notre discrétion. En cinquante ans d'existence, il n'y a jamais eu de réclamation contre notre firme. »

— « Alors, ce soir, Williams. Faites vite. Utilisez la porte de derrière. »

— « Comme vous voudrez, Monsieur. Notre représentant aura le contrat ; je vous prie de le lire soigneusement pendant le voyage. Si je peux vous rendre encore service, je m'en ferai un plaisir. »

— « Je vous remercie, Williams. »

Il coupa. Jamais il ne s'était senti aussi vivant, aussi ardent. Il se mit à arpenter la pièce, avec un sourire radieux.

Il écouta encore de la musique : « *Muskrat Ramble !* » « *Save It Pretty Mama !* » « *Way Down Yonder In New Orleans !* »

On vint le chercher à quatre heures du matin, bien avant que Laura fût éveillée.

En ce qui concernait le monde qu'il avait connu, il disparut sans laisser de traces.

***

La fusée s'éleva dans la lumière matinale du soleil, sur une échelle de flamme. Elle fonça à travers des montagnes de nuages, puis le bleu accoutumé du ciel changea et devint plus foncé. Elle était dans l'espace.

Pearsall avait déjà voyagé dans l'espace et cela ne l'enchantait nullement. Bien sûr, la froide lumière des étoiles était bien jolie sur leur fond

de velours noir, et le soleil étincelait comme un brasier jaune. Mais c'était la vie qui attirait Pearsall, tout ce qu'il avait raté dans la vie, les odeurs, les sons, les joies, les peines de cœur, tout ce dont il avait entendu parler, mais qu'il n'avait jamais éprouvé.

Et l'espace était un océan de mort sans fin.

Ce n'était pas pour lui.

Pas encore.

Ses yeux bleus fatigués parcouraient le contrat :

« ... *et sur les bases du temps à vivre par le Contractant, calculé par les médecins de la Compagnie et vérifié par les médecins personnels du Contractant, la Compagnie s'engage à organiser, approvisionner et entretenir ledit Projet conformément aux spécifications du Contractant jusqu'à l'époque où ledit Projet ne sera plus d'aucune utilité au Contractant, sur quoi ledit Projet et les propriétés y afférentes reviendront à la Compagnie, qui en fera l'usage...* »

Il lut le reste et signa.

Bien entendu, il savait que les docteurs avaient à présent la possibilité de calculer en toute certitude l'heure même de la mort d'un patient. Bien sûr, un homme pouvait être tué par accident avant son heure, mais il n'y avait pas eu depuis l'année 2100 un seul cas d'homme qui eût vécu *au-delà* de l'heure calculée pour sa mort... et les techniques de diagnostic et de pronostic s'étaient encore améliorées depuis lors. Naturellement, c'était là un renseignement qu'il était interdit au médecin de divulguer.

Il valait mieux ne pas savoir.

Il s'enfonça dans son fauteuil, les yeux clos. Les moteurs étaient arrêtés et la nef tombait en silence vers Mars et au-delà. Il ne pouvait pas dormir, il n'en avait pas envie. Il ne regrettait rien de ce qu'il laissait. Il n'avait pas d'enfant et il avait fait avec Laura un mariage de convenances, rien de plus. Il avait hérité la majeure partie de son argent, qui ne lui avait donné aucun bonheur. La Terre elle-même était une planète fossile ; il se passait des choses intéressantes sur d'autres mondes, mais on ne l'avait pas jugé qualifié pour s'y rendre.

Non, il était bien débarrassé — de tout.

C'était ce qui l'attendait qui comptait.

Un monde à lui, un monde à son goût, avec le genre de gens qu'il aimait. Son cœur battait dans sa poitrine. Son regard était devenu brillant.

Il ne faut pas, songea-t-il. *Il ne faut pas que je m'énerve trop.*

Il prit deux comprimés de somnifère et s'endormit.

La fusée était déjà dans le secteur de la Ceinture des astéroïdes appartenant à la Compagnie, entre Mars et Jupiter, et commençait à décélérer quand il s'éveilla.

Il rejeta ses cheveux blancs en arrière et regarda par le hublot. Des milliers de mondes minuscules, accrochés dans l'espace, se déplaçaient selon des orbites étroitement délimitées.

Chacun de ces mondes était un rêve d'homme réalisé, et chacun d'eux différait des autres. Il avait entendu parler de quelques-uns des plus anciens : sur l'un, il y avait un grand événement sportif toutes les quatre

heures, un autre était un paradis de chasseurs, avec des torrents rapides et des animaux impavides, un troisième était un rêve érotique transposé dans la réalité...

La fusée adopta une vélocité exactement conforme à celle d'un objet vaguement entrevu. Il y eut un choc.

— « Nous sommes arrivés, Monsieur, » fit une voix.

Theodore Pearsall se leva, les poings crispés, le souffle rapide.

— « Nous sommes arrivés, » répéta-t-il.

Il se dirigea vers la porte.

***

Puis il se trouva au sein de son nouveau monde. La fusée était repartie.

Il respira d'abord : une odeur humide et lourde de rivière. Il l'inspira profondément, la goûtant, la savourant. L'odeur flottait sur la ville comme un brouillard doux et invisible.

C'était le Fleuve.

Le vieux Mississipi.

Puis il entendit. Ses yeux s'embuèrent. De la musique : claire comme un son de cloche, liquide comme la rivière même, qui s'élevait dans l'air comme une chose vivante et bondissante. Un frisson lui parcourut le dos et il se mit à courir.

Il vit à peine les vieilles maisons de bois avec leurs tourelles et leurs cheminées, il ne remarqua aucune des personnes souriantes auxquelles il se cognait, il n'écouta pas l'invite murmurée de derrière les volets d'un premier étage.

Il était sur le point de franchir deux portes blanches battantes, à un endroit appelé « *Chez Tom Anderson* ». Il était assez proche de la musique pour la toucher, mais il s'immobilisa. Il écouta.

Il y avait une autre musique.

Qui s'approchait dans la rue.

Elle tournait au coin. C'était un chariot traîné par deux chevaux. Une pancarte annonçait un bal. Et un orchestre jouait « *Milneburg Joys* ». Pas de piano évidemment, mais une batterie, une guitare et une contrebasse. Un jeune à la trompette. Un homme plus âgé à la clarinette, près de lui. Et, assis à l'arrière du chariot, balançant les pieds, avec son trombone étincelant au soleil...

Kid Ory.

Il était plus jeune que sur la plupart des photos de lui qu'on connaissait, même si le Kid n'avait jamais réellement vieilli. Il paraissait avoir vingt-cinq ans, c'était un Créole élégant, et la puissance de son instrument étayait l'orchestre comme un solide poteau. Sous les yeux de Pearsall, Ory quitta son instrument et lui cria quelque chose en français.

Pearsall rougit ; il ne saisit pas les mots. Mais il sourit et fit un geste. Le Kid acquiesça, et s'engagea dans les détours complexes de « *Ory's Creole Trombone* ».

Le chariot passa, et sa musique traîna un moment dans l'air chaud et humide, comme une peinture fraîche qui se fût soudain fondue au soleil.

Pearsall entra chez Tom Anderson et s'approcha du bar.

— « Missié Theodore Pearsall ! » dit le barman, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

— « Appelez-moi Ted, » dit Pearsall pour la première fois de sa vie. Cela lui parut bon.

— « Oui, Missié. Et que prendrez-vous ? »

— « Un Scotch à l'eau, s'il vous plaît. »

L'homme le lui servit. Pearsall voulut saisir de l'argent.

— « Vous n'avez rien à payer, Missié Ted, c'est la tournée de la maison. »

Pearsall se tourna, plus content qu'il ne l'avait été depuis des années. Il fallait reconnaître que la Compagnie travaillait bien.

Le chef d'orchestre, un noir que Pearsall ne reconnut pas d'abord, lui fit un signe de tête, tapa du pied et entonna un air sur sa trompette, dans les notes basses. « *Tishomingo Blues* »... bon sang, c'était Bunk, Bunk Johnson et ses gars. C'était du jazz New Orleans, coulant, en demi-teintes, et tout le groupe y participait, ce n'était pas une équipe de solistes.

Pearsall regardait et écoutait en buvant son Scotch. Il songeait : « Ils sont tous là, à m'attendre, Louis et Sidney et Buddy et Jelly Roll. » Et Bix, il fallait que Bix y soit, même s'il n'y avait jamais été dans sa vie. Car lorsque les rêves se réalisent, ils valent mieux que la vie réelle n'a jamais valu, c'est pourquoi ce sont des rêves...

Il resta deux heures à savourer son bonheur, puis il se rendit à son appartement, toujours dans le Quartier Français. C'était simple mais confortable, avec un grand lit de cuivre et des fenêtres ouvertes sur la rue. Les rideaux ondulaient à la brise du fleuve et il entendait une clarinette se lamenter au loin.

Dodds ? Ou Fazola ?

Peu importait.

Il y avait un journal sur la table de chevet, un *vrai* journal, pas un enregistrement sur ruban. Il en regarda la date.

17 juin 1917.

S'il comprit la signification de cette date, il n'en laissa rien voir.

Mais il ne relut jamais un journal et perdit volontairement toute notion du temps.

*
* *

Une trompette, qui ciselait la mélodie.

Un trombone glissant et martelant, qui l'appuyait.

Une clarinette lyrique, qui faisait des arabesques chantantes.

Trois accompagnements, pour fournir les fondations : batterie, contrebasse, guitare. (Sûrement ils utilisaient le banjo à cette époque... mais les rêves sont meilleurs.)

De la musique vivante, de la musique du cœur, de la musique à chasser le cafard. De la musique vivante, par des hommes qui avaient vécu autrefois. De la musique vivante qui ne pouvait pas mourir, mais qui ne reviendrait jamais.

Le Ciel, l'Utopie, le Paradis. Cela portait de nombreux noms, différents pour chaque homme. Pour Theodore Pearsall, qui avait grandi dans le monde facile des certitudes et de l'automation, c'était *cela :* tout ce qu'il avait désiré, tous les gens qu'il aimait, tout le bonheur, les rires et le chagrin. Il avait entendu cette musique une fois dans un musée, et elle l'avait appelé.

Il avait répondu.

Cela avait demandé de l'argent, du temps, et un génie inventif. Un petit planétoïde entre Mars et Jupiter avec une bulle protectrice pour conserver l'air. Une gravité artificielle, pour pouvoir marcher. Et une Storyville reconstruite : pas en entier, mais suffisamment.

La musique était réelle, on ne pouvait pas la truquer. Elle avait été jouée par de vrais hommes, il y avait longtemps, et captée sur des disques. Puis on l'avait réenregistrée, repiquée sur ruban magnétique. On ne voyait pas les rubans dans les trompettes.

Et Louis, et Kid, et Jelly Roll, tous les grands ?

C'étaient des robots, naturellement... ou plutôt des androïdes, pour leur donner leur nom approprié. Ils étaient remarquables. On ne voyait pas de différence tant qu'on ne cherchait pas avec attention. Et qui aurait fait attention avec toute cette musique, tout cet alcool, tout ce rire ?

Seules, quelques-unes des filles étaient réelles.

Il n'y avait pas de robots *parfaits à ce point.*

Les hommes construisent des monuments divers. Pearsall savait que certains auraient été choqués de ce qu'il avait fait de son argent. La plupart n'auraient pas compris. Mais lui, il avait trouvé ce qu'il désirait : la paix, l'amour, la musique et de bons moments qu'il se rappellerait tous les jours de sa vie.

C'était un vieillard.

Il savait ce qui était important et ce qui ne l'était pas. L'homme le sait toujours, quand il se penche sur son passé.

D'autres pouvaient partir à la conquête des étoiles et, sans aucun doute, cela en valait la peine.

Il sortit de sa chambre, une jolie fille à chaque bras, un cigare noir à la bouche. Il se dirigea vers les lumières et la musique.

Quelque part sur le Fleuve, un bateau à vapeur siffla.

Pearsall hâta le pas.

*
* *

Vint le 4 juillet, une journée très importante.

Tout le monde savait ce qui s'était passé le 4 juillet. En remontant à l'année 1900.

C'était le jour de la naissance de Louis Armstrong.

Ted Pearsall alla le voir. Louis était encore un jeune homme de moins de vingt ans, mais il était déjà en mesure de se lever, son mouchoir à la main, pour jouer de la trompette avec une puissance sans égale.

Pearsall dîna d'un sandwich de pain français au jambon. Il voulut

emmener Satchmo chez Antoine pour lui offrir un vrai repas, mais le jeune homme préféra s'en tenir à ses haricots rouges et à son riz.

La soirée s'écoula dans la musique.

I wish I could shimmy like my sister Kate...
I thought I heard Buddy Bolden say...

Oh ! oui, tout était là.

Basin Street. Canal Street. Burgundy Street.

Et tous les vieux endroits connus : Le *Mahogany Hall* de Lulu White, chez Countess Willie, la *Maison de Cinq Dollars* de Josie Arlington. On les retrouvait tous dans le Livre Bleu de Tom Anderson, qui se vendait vingt-cinq cents et donnait la liste des plus fameuses parmi les maisons de mauvaise réputation... il y en avait deux cents.

If you get a good man and don't want him taken from you,
Don't ever tell your gal friend what your man can do...

Et tout était aux frais de la maison — ou pluôt des maisons.

Il adorait tout cela, les balcons de fer forgé, les chaudes soirées après le coucher du soleil, le palmier dans le terrain vague.

Il prenait même plaisir à voir l'élégant uniforme des Patrouilleurs quand ils étaient dans le voisinage et descendaient en ville. D'accord, ils étaient stricts comme des blocs de ciment et ils avaient la tête dure. Mais c'était bon de savoir que même les cadets de l'espace avaient des faiblesses humaines.

Tous le prenaient pour fou.

Pearsall pensait à eux à peu près de la même façon.

Août, septembre, octobre.

I gotta momma, she live right back o' the jail.
I gotta sweet momma...

Mr. Jelly Lord, jouant en solo au piano comme tout un orchestre, et tapant « *King Porter* » dans un bar. Des cuivres dans les rues, défilant au son de « *In Gloryland* ».

Pearsall restait éveillé le plus longtemps possible, dormait quand il pouvait, ivre de musique.

Et puis, ce fut novembre.

Novembre 1917.

***

Il était assis chez Tom Anderson quand cela arriva.

Il avait senti le changement toute la journée, sans savoir ce que c'était. Il y avait dans l'air de la tension, une attente. Les filles se penchaient aux fenêtres, cherchant quelque chose. Un chien hurlait au bord du fleuve. Une trompette sanglotait un blues, quelque part, au loin.

Il s'assit à sa table. Il sentit la moiteur de ses paumes.

Faites que ce ne soit pas le jour. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas le jour.

Mais c'était le jour.

Un officier de la Patrouille entra chez Tom et inspecta les lieux. C'était un haut gradé. Il cloua quelque chose de blanc au mur.

Un avertissement.

Pearsall n'avait pas besoin de le lire. Il savait ce que cela disait.

C'était en novembre 1917 que Storyville avait été interdite, tuée par la Marine. Ç'avait été la fin, l'époque à laquelle les maisons avaient dû vendre leur mobilier aux enchères, où Countess Willie avait vendu son fameux piano blanc pour la somme de un dollar vingt-cinq, l'époque où les musiciens avaient dû faire leurs malles pour s'en aller, vers Chicago, vers Los Angeles, en haut du fleuve, n'importe où.

Do you know what it means to miss New Orleans... (1)

Et cela arrivait de nouveau. La Patrouille remplaçait la Marine à présent, et elle fermait le vieux verrou sur le Pays des Rêves.

Pearsall n'avait pas peur, mais il savait ce qui allait venir.

« *... la Compagnie s'engage à organiser, approvisionner et entretenir ledit Projet... jusqu'à l'époque où ledit Projet ne sera plus d'aucune utilité au Contractant...* »

Ils avaient su qu'il était près de la sa mort. Les médecins savaient tout.

Eh bien, au diable.

C'était gentil et artistique, leur façon de procéder.

Il n'avait aucun regret.

*
* *

Des gens s'alignaient des deux côtés de la route du cimetière.

Il y avait des pleurs et des lamentations, mais les gens écoutaient aussi. Et c'était normal, car il n'avait jamais encore existé un orchestre pareil.

Louis y était, et Bix, et Bunk. Le trombone d'Ory et celui de Teagarden. Bechet et Dodds et Fazola avec leurs clarinettes. Minor Hall, avec son tambour voilé d'un foulard.

Ils jouaient le triste « *Flee As A Bird* », et ne cessèrent pas de le jouer jusqu'au cimetière, où les porteurs firent descendre le corps dans la terre. Le prêtre dit les paroles.

Minor Hall dévoila son tambour.

Il se mit à frapper la marche, la marche joyeuse, et l'orchestre lui emboîta le pas.

C'était ainsi que cela se passait à la Nouvelle-Orléans : tristesse qu'un homme fût mort, puis joie de savoir qu'il marchait parmi les saints.

Que jouaient-ils ?

Ils jouaient « *Didn't He Ramble* ».

Louis commença, suivi de Bix, puis de Bunk.

Oh, didn't he ramble!
He rambled round the town
Till the Butcher cut him down... (2)

---

(1) Savez-vous ce que c'est de regretter la Nouvelle-Orléans...

(2) Oh ! comme il s'est baladé !
Il s'est baladé dans toute la ville
Jusqu'à ce que le Boucher l'abatte...

Ils le jouèrent de tout leur cœur, pour la dernière fois, en revenant au pas vers Storyville, vers le pays des rêves, qui se vidait déjà.

Et tandis qu'ils marchaient, que les clarinettes prenaient leur envol, la Compagnie aurait pu — ou peut-être pas — être surprise d'entendre Louis dire en se tournant vers Bix :

— « Le Vieux Papa a pris le départ en beauté. »

Bix acquiesça de la tête :

— « C'était bon de pouvoir jouer de nouveau, » dit-il, et il leva sa trompette dans la direction du Fleuve.

(Traduit par Bruno Martin.)



Un dieu en boîte

(*Little tin god*)

par JAY WILLIAMS

Jay Williams a déjà deux fois fait son apparition dans notre revue : avec « La plaie de Mars » (*n*° 42) *et* « Guerre froide » (*n*° 50). *Dans la présente nouvelle, il nous montre à quel point il est dangereux d'avoir une chair succulente, même quand on est une créature intelligente...*



OUI, cette boîte brillante perchée sur l'étagère est le seul souvenir qui me reste de ce qui aurait pu être une industrie prospère. Laquelle fit long feu le soir où je battis Gerard au jeu. Je n'en ai pas de regret, d'ailleurs ; non, pas précisément.

Nous étions associés, à parts inégales : Gerard avait fourni les deux tiers de l'argent et moi le tiers restant. En outre je connaissais un certain nombre de dialectes vénusiens, et j'avais participé à des expéditions en tant que zoologiste.

Gerard, lui, était spécialiste de la mise en conserves.

Je ne sais pas si vous vous en souvenez, mais il y a eu, ces dernières années, une vogue pour ce qu'on appelait des écureuils de la brousse. Elle n'a pas duré longtemps, mais tant qu'elle a duré, tout le monde mangeait de l'écureuil de brousse. C'était ce qu'il y avait de plus — comment disent les gosses ? — *fendant ;* c'était une friandise merveilleuse, tendre et fondante, avec un fumet indescriptible, meilleur que du perdreau, plus fin que du foie gras de Strasbourg, apaisant l'appétit sans donner une sensation de lourdeur. Tous les gourmets des deux planètes en réclamaient à grands cris, de même qu'une multitude de non-gourmets. Bref, c'était de ça que nous nous occupions, c'était notre industrie.

On ne pouvait pas conserver ces bestioles au frais. A cause de la graisse ; elle devenait rance quand elle dégelait. La seule façon de les conserver était de les mettre en boîte sur-le-champ. Le nouveau procédé Doe-Mueller rendait la tâche aisée, naturellement, et la source d'énergie pour cuire, stériliser et sceller les boîtes était un Farnsby d'un mètre cinquante sur deux mètres cinquante. Nous avions décidé que ce que nous avions de mieux à faire était de nous installer en pleine jungle ; chasser, cuire, et envoyer un stock de boîtes une fois par mois.

Les nouvelles boîtes macalloy n° 10 ne pesaient pratiquement rien, et l'un dans l'autre cela nous revenait moins cher que si nous avions dû louer un dépôt à Center City ou installer des réfrigérateurs.

Puis, ce soir-là, au bout d'environ six mois de travail grandement rentable, j'ai gagné la veste de Gerard aux enchères-troc.

Au cas où vous ne le sauriez pas, cela se joue de la même façon que les enchères ordinaires, mais comme enjeu, au lieu de jetons, on met dans le pot des effets personnels.

Je n'aimais guère jouer avec Gerard. C'était un gagnant arrogant et un perdant désagréable, mais il n'avait envie de faire que ça ou presque. Trois ou quatre soirs par semaine, il me tannait : « Allons, qu'est-ce que tu dirais d'une ou deux parties? » Et quand Gerard vous harcelait, vous aviez l'impression d'être aux prises avec un éléphant.

C'était un grand gars massif, rouge de visage, roux de poils, criblé de taches de rousseur, avec un sourire dont la largeur était un tantinet professionnelle, de ce type jovial qui vous tape toujours dans le dos et vous abreuve de propos hâbleurs.

Il avait débuté dans la vie en faisant de la réclame pour la Bible, à ce que j'ai appris, et après une saison particulièrement fructueuse, il s'était lancé dans la T.-V. commerciale. Puis il s'était attaqué aux fruits en conserve et avait passé de là aux céréales et légumes déshydratés, était entré en bisbille avec le gouvernement à propos de marchandises falsifiées, à la suite de quoi il avait pris son bourdon et était venu sur Vénus.

— « Il y a toujours dans les endroits nouveaux des choses dont les gens peuvent avoir envie si seulement vous savez leur faire voir qu'ils en ont envie, » déclarait-il. « On n'aperçoit jamais ce qui crève les yeux. C'est comme il y a des siècles, quand il y a eu la ruée vers l'Ouest ; tout un chacun ne pensait qu'à l'or, mais la véritable richesse se trouvait là dans la savane... c'est devenu un pays d'élevage. Aujourd'hui on considère Vénus comme une mine de terre rare, mais on y trouve quantité d'autres choses qui donnent beaucoup moins de mal à récolter. »

Il avait raison, certes, comme bon nombre d'aventuriers, ou du moins il aurait eu raison si sa combinaison avait marché.

Quoi qu'il en soit, nous passions tous les soirs à boire du gin et à jouer aux cartes en écoutant chanter les lézards trichophores, parmi les milliers de bruits différents de la nuit. D'habitude, il gagnait. Mais la soirée dont je vous parle, j'eus un coup de veine. Je pris le troisième pot, qui était devenu conséquent, et j'eus ainsi une demi-douzaine de mouchoirs, une paire de chaussettes, une cartouche de Jag-gum et un analyseur d'eau modèle réduit.

Au pot suivant, les enchères ont monté sans arrêt. Je me sentais en veine. Je tirai deux cœurs et un as de carreau, et je mis dans le pot ma chemise de soie que je savais convoitée par Gerard. Elle était en vraie soie synthétique, pas de cette imitation qui s'use en un rien de temps. Il avait la sueur au front, et il ne cessait de me regarder comme s'il pouvait voir à travers mes cartes. Finalement il a jeté dans le pot sa veste Troutman.

Je ne sais pas s'il était réellement allé à Troutman College, mais il aimait cette veste, ça oui. C'était ce qu'on appelle du lait-suédé, soit parce que l'étoffe était un dérivé de la caséine, soit parce qu'elle était douce comme du lait : elle était jaune bouton d'or avec le petit T rouge au-dessus de la poche, et elle était légère, chaude, confortable.

Il me dit :

— « Qu'est-ce que tu as qui vaille ça ? »

Je répondis que je l'ignorais. Il ajouta :

— « Mettras-tu la photo de Betsy ? »

Je ne savais pas s'il plaisantait ou non. Il déclara : « Je te parle sérieusement, » et je me rendis compte que c'était vrai. C'est ainsi que j'appris qu'il la voulait, lui aussi.

J'étais furieux. Je lui dis :

— « Il faut être un salaud pour demander une chose pareille. »

Et il a répliqué :

— « Tu as peur de perdre ? »

— « Non. Je la mets dans le pot. »

— « Bien, bravo. C'est un bon exercice pour toi. »

— « Qu'est-ce que tu entends par là ? »

Et il m'a répondu :

— « Ça te prépare pour quand je te prendrai Betsy. »

Il déposa ses cartes. Il avait trois cœurs pour une séquence de trèfle. Je jetai mes deux cœurs, il tendit la main vers le pot, et c'est à ce moment-là que j'abattis mon as de carreau.

Il tenta de rire, mais c'était un rire jaune. Il a ôté sa veste et l'a jetée au milieu des cartes. Il a déclaré :

— « Je la récupérerai demain. »

— « Il n'y aura pas de demain, » ai-je répliqué.

— « Ah ? »

— « Oui. J'en ai assez de ce jeu. »

— « Ah ! tu fais Charlemagne, hein ? »

— « Si ça t'amuse d'appeler ça comme ça. »

— « Nous verrons. »

— « A ta guise. » Je me levai et enfilai la veste.

— « Elle est trop grande pour toi, » dit ironiquement Gerard.

Je sortis en claquant la porte.

*
* *

Je bouillais de rage rentrée. Gagner une partie contre Gerard n'était pas un plaisir, si vous voyez ce que je veux dire. Il s'arrangeait pour avoir l'air de vous laisser gagner tout en sachant parfaitement qu'il récupérerait vite son bien. Il ne me laisserait pas m'en tirer comme ça, j'en étais sûr. J'avais eu beau être affirmatif, nous jouerions de nouveau, la semaine prochaine, peut-être, ou celle d'après, et tôt ou tard je perdrais.

Il n'y avait pas que ça. Il était dominateur et cruel, et je ne pouvais plus le supporter. Je crois qu'il éprouvait une certaine jouissance à massacrer les écureuils pour les mettre en boîte. Et il s'arrangeait pour obtenir ce qu'il désirait. S'il s'était fourré cette idée-là en tête, et ne s'amusait pas seulement à me tourmenter parce qu'il voulait se distraire, il me prendrait Betsy.

J'aspirai profondément l'air parfumé. Puis je me rendis compte que les

chants des lézards s'étaient tus. En fait, la nuit était silencieuse. Bizarre. Mais c'était encore moins étrange que ce qui suivit.

Une petite voix gazouillante s'écria dans le dialecte Paa-raka :

— « La lumière, la lumière ! Grande est la lumière. »

Mon sang ne fit qu'un tour.

Il y eut un chœur de gazouillis et de pépiements, comme des rires ou comme un plein grenier de souris. La même voix reprit :

— « Nous vous saluons. »

Mes dents commencèrent à claquer. Il y avait quelque chose de terrifiant dans cette voix frêle jaillie des ténèbres silencieuses. Je fouillai à ma ceinture et d'une main humide je détachai ma lampe et l'allumai.

Au début, je ne vis rien, ébloui par la clarté. Puis j'aperçus d'innombrables petits globes scintillants qui semblaient suspendus aux arbres et aux buissons comme des lanternes de fées. Quand je fus accoutumé à la lumière, je me rendis compte que c'étaient les yeux et la tête d'écureuils de brousse.

Vous savez, ce ne sont pas des écureuils, en réalité. Ils en ont la taille et la queue courte et touffue, mais la ressemblance s'arrête là. Quiconque aurait vu un écureuil de brousse refuserait à tout jamais d'en manger ; évidemment, quand ils avaient fini de passer par nos mains, ils n'étaient plus que de la viande en boîte. Ils avaient de grands yeux comme les lémurs et, en dessous, un amas de peau plissée qui était à la fois nez et bouche. Ils avaient une peau généralement peu pourvue en poils, de couleur variable, si bien que décrire l'espèce était assez difficile : certains étaient blanc crémeux, d'autres bleus, d'autres rouge et bleu ou tachetés, mais tous avaient pratiquement la même apparence.

Ils avaient des ailes membraneuses et passaient la plupart de leur vie dans les arbres ; néanmoins ils étaient faciles à attraper. Le jour les aveuglait, je crois, si bien qu'ils volaient droit dans nos filets. Ils avaient de longues dents démesurées et auraient pu infliger des morsures cruelles, mais ils se montraient toujours très dociles et doux quand nous les prenions en main.

Je compris peu à peu que c'était l'un d'eux qui me parlait. Pendant un instant je me crus devenu fou.

La voix, qui provenait d'un de ceux qui étaient blancs, reprit lentement :

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous êtes malade ? »

Je répondis dans un balbultiement stupide de bébé :

— « Je vais bien. Je suis surpris. Voilà tout. »

— « Surpris ? Pourquoi ? » dit l'écureuil.

— « Eh bien, » répliquai-je avec un petit rire, « c'est bizarre d'entendre parler des animaux. »

— « Des animaux ? Je ne comprends pas, » dit l'écureuil. « Nous sommes des Sjetjiks. »

— « Un bon point pour vous, » ai-je répondu. A ce moment-là, je crois que j'ai dû perdre connaissance une minute. Quand j'ai repris conscience, j'étais assis par terre et tout autour de moi, dans la lumière de la lampe, il y avait des écureuils — ou... plutôt des Sjetjiks — par

centaines de milliers, et des multitudes d'autres yeux brillaient dans la pénombre au-delà.

Le chef — ou tout au moins le blanc — avait dû parler pendant mon étourdissement. Il poursuivait un discours : « ... Bien loin, très loin, pour apprendre votre langue afin de parler avec vous. Et maintenant je dis *Bienvenue* et *Bon air.* »

Le dialecte Paa-raka n'est pas fait pour exprimer des idées compliquées. Par « bon air » je pense qu'il entendait quelque chose comme « bonne nuit » ou « bonne route », c'est-à-dire « bon vol ». Je secouai la tête.

— « Bon air à vous aussi, » lui dis-je. Puis je me ressaisis. C'était une simple question d'adaptation, comme de savoir qu'un spécimen est mammifère et de découvrir qu'il est en même temps ovipare. Parce qu'ils ressemblaient à de petits animaux, nous avions toujours pensé qu'ils n'étaient pas autre chose. Mais du fait qu'ils pouvaient parler, ou qu'un d'entre eux parlait, il ne fallait pas déduire automatiquement qu'ils étaient des êtres dotés de raison, pas plus qu'un gorille n'est un homme parce qu'ils sait se servir d'outils simples.

Le blanc étendit ses ailes et vint atterrir près de moi.

— « Maintenant que je parle votre langue, » dit-il, « nous pouvons accomplir les rites. »

Je ne voyais pas ce que cela pouvait signifier. Je répondis lentement, en essayant de mettre de l'ordre dans mes idés :

— « Ce n'est pas mon langage, bien que je sache le parler. »

— « Ah ! comme moi, bien que les Sjetjiks se parlent sans ces mots. Mais nous ne réussissions pas à nous faire comprendre. C'est pourquoi j'ai dû apprendre le Paa-raka. »

Je songeai alors que c'était un véritable tour de force pour cette créature d'avoir appris une langue étrangère dans les six mois de notre séjour ici.

— « Dites-moi qui vous êtes, » lui demandai-je.

Bien que sa voix gazouillante ne témoignât d'aucune émotion humaine, il y avait une sorte d'étonnement dans son accent quand il répondit :

— « Qui nous sommes ? Nous sommes les Sjetjiks. Ou dans cette langue les Vivants. »

Il n'y a pas de mot pour « hommes » ou « gens » dans la langue Paa-raka.

— « Et qui suis-je ? »

— « Vous êtes Dieu, » répliqua-t-il calmement.

Tout ce que je trouvai à répondre fut : « Oh ! » Puis quand j'eus repris mes esprits, je demandai :

— « Comment savez-vous qui je suis ? »

Il répliqua promptement :

— « Parce que vous portez de l'or. » Et de l'un de ses membres antérieurs, qui ressemblaient étrangement à une poignée d'hameçons, il effleura précautionneusement la jaquette de Gerard que j'avais sur le dos.

Je réfléchis.

— « Vous faites les différenciations par la couleur ? »

— « Et par quoi d'autre ? » Il tourna la tête et commença à gazouiller à l'adresse des autres. Trois ou quatre d'entre eux s'avancèrent en pleine lumière. Il les désigna du geste :

— « Tous les Vivants se reconnaissent à leur couleur, » dit-il. « Le rouge est le collecteur de chansons, le bleu est le ramasseur des fruits, le rouge-et-bleu le bâtisseur d'abri. Moi, » ajouta-t-il avec ce qui pouvait fort bien être de l'orgueil, « je suis le narrateur de tout ce qui se passe. »

Un historien, pensai-je ; ou un journaliste ? Je sentais ma tête qui tournait.

— « Et l'or, » poursuivit-il, « est la couleur sacrée, la couleur de Dieu. Nous vous avons donc reconnu tout de suite. Ne saviez-vous pas cela ? »

— « Non, » répondis-je, décontenancé. « Chez nous, ce n'est pas comme ça. »

Un silence suivit. Puis je m'avisai d'une chose.

— « C'est Gerard dont vous voulez parler. C'est sa veste. »

— « Veste ? » dit l'écureuil blanc. « Gerard ? »

— « L'autre qui est avec moi. »

— « Ah ! le blanc. »

Je compris alors qu'il ne nous distinguait pas l'un de l'autre, car c'était moi qui, d'habitude, portais une veste de chasse blanche. Et, en fait, n'était-ce pas compréhensible ? Car à part sa couleur, je ne voyais en lui aucun signe distinctif qui l'ait différencié de toutes les centaines d'autres êtres de son espèce.

— « Il est sans doute celui qui parle pour Dieu, » ajouta le blanc avec satisfaction. « Maintenant, O Lumière, O puissant Ciel Doré, dites-nous s'il nous est possible de célébrer les cérémonies de royauté avec vous comme nous l'avons toujours fait chez les nôtres ? »



Je retournai à la cabane centrale où Gerard commençait une partie de solitaire en buvant encore du gin, qui n'avait aucun effet appréciable sur sa personne. Je m'adossai à la porte ; tout paraissait si normal et si familier que pendant un instant je me demandai si je n'avais pas imaginé cette histoire.

— « Eh bien, qu'est-ce que tu as ? » dit Gerard. « Tu veux quand même me donner une chance de me rattraper ? »

— « Ecoute, Gerard, c'est grave. Je viens de parler à un écureuil de brousse. »

Il se renfonça dans son fauteuil, comme je m'étais douté qu'il le ferait, et appuya son menton sur ses mains tavelées. Avant qu'il ait eu le temps de dire un mot, je poursuivis hâtivement :

— « C'est vrai. Ecoute-moi, pour l'amour du Ciel. Je ne suis pas fou, je ne suis pas ivre et je ne raconte pas de blague. *Ils savent parler.* »

Il me dévisagea un bon moment, puis il dit :

— « Soit. Ils parlent. »

— « Oui, ils parlent. L'un d'entre eux, une sorte de spécialiste, est allé au plus proche village Paa-raka et a appris la langue pour pouvoir nous parler. »

— « C'est plus que ce que j'ai jamais pu faire avec ces triples consonnes, » déclara Gerard d'un ton jovial. Puis il m'examina de nouveau. « Tu prends ça drôlement au sérieux, hein ? »

— « Ils croient que nous sommes des dieux, » m'écriai-je.

— « Comment, ils parlent réellement ? Ils ne font pas que répéter des mots comme des perroquets ? »

— « Oui. Ce sont des créatures intelligentes, douées de raison. »

Il se mordilla la lèvre un instant.

— « S'ils sont tellement intelligents, pourquoi nous laissent-ils les attraper pour les mettre en boîte ? »

— « Justement. Ils pensent que nous sommes des dieux et que nous les expédions vers un monde meilleur. Ils voient la lumière derrière les nuages, pendant la journée, et ils croient qu'il y a là-bas un pays brillant où règne perpétuellement le jour. C'est pourquoi nous avons pu les attraper si facilement ; et voilà pourquoi nous n'avons jamais été mordus, ni l'un ni l'autre. »

— « Je vois. » Il médita un moment. Puis il déclara : « Eh bien, qu'est-ce que cela change ? »

— « Change quoi ?... Voyons, ce sont des *gens*. Tu ne comprends pas ? »

Je criais presque.

— « Du calme, ne t'énerve pas comme ça. A mon avis, cela nous rend simplement la tâche plus facile. Non ? Ils parlent, soit. Gagnerions-nous plus d'argent à les produire devant une potée de savants quelque part ? Ou t'imagines-tu qu'il y a un bel avenir pour les montreurs d'animaux parlants ? La sagesse commande de nous en tenir à notre activité actuelle. Nos six premiers mois nous ont remboursé l'argent investi et nous ont déjà laissé un bénéfice. La demande augmente sans arrêt ; nous n'allons pas tarder à connaître un boom. De l'écureuil de brousse pour Noël au lieu de la dinde ou de l'oie traditionnelle. Hein ? Et s'ils veulent sauter dans nos Doe-Muellers et nous épargner la peine de les piéger, en quoi est-ce si grave ? »

Je le regardai fixement.

— « Gerard, » lui ai-je répondu en m'efforçant de contrôler ma voix, « ce sont des créatures qui raisonnent. »

— « Ont-elles des âmes ? »

— « Elles croient en Dieu. »

— « En moi, tu veux dire, » s'écria-t-il. « Ne me fais pas rire, Oren. C'est écrit dans la Bible en toutes lettres : *Dieu a créé l'homme à son image*. Il ne l'a pas créé à l'image d'un écureuil de brousse. Use de ta cervelle. Qu'est-ce que les rend humains ? Est-ce qu'ils ont l'air humains ?

Est-ce qu'ils se marient et vont à l'église ? Est-ce qu'ils débitent des plaisanteries ou boivent du gin ? »

— « Mais ils sont intelligents. »

Il repoussa la table et se leva. Il souriait, mais ce n'était pas d'une expression agréable à voir.

— « Tu es un grand sentimental, Oren. Un bougre de sentimental. Comment sais-tu qu'ils sont intelligents ? »

— « Ecoute, » plaidai-je avec ardeur, « il y a des millions de gens sur la Terre et sur Vénus aussi qui ne se marient pas de la même façon que nous, qui ne vont pas au sermon, ni ne boivent du gin, ni même ne nous ressemblent ou échangent des plaisanteries. Dieu sait quelles plaisanteries font les Sjetjiks, ou même s'ils rient. Mais ils sont aussi humains que nous au fond de leur cœur.

» Ils ont eu assez d'intelligence pour apprendre rapidement un nouveau langage. Ils ont eu assez de sens poétique pour établir une relation entre la couleur jaune et le soleil au-delà des nuages de Vénus. Ils ont eu assez d'intelligence pour créer des mythes dans lesquels leur dieu-roi est doré comme la lumière... voilà pourquoi ils pensent que nous sommes des dieux, à cause de ta veste jaune. Et ils attendent maintenant dehors, comme tous les autres fidèles, pour nous rendre hommage. »

— « Ils sont là, hein ? » Son visage rougeaud se durcit. « Et qu'est-ce que tu veux faire ? »

— « Il faut que nous leur disions que nous sommes simplement des hommes. Il faut plier bagages et les laisser en paix. Pourrais-tu encore... en manger, en mettre un dans les Doe-Muellers, sachant que c'est un être doué de raison ? »

— « Bien sûr, » dit-il. Il s'était rapproché de moi et soudain son revolver apparut dans sa main, le canon à moins de trois centimètres de mon estomac. Son regard était froid et impersonnel. Je me rendis compte que cet homme m'aurait fourré dans la machine à hacher s'il avait pensé y gagner un dollar... oui, et il m'aurait mangé aussi.

— « Tu es un imbécile sentimental, Oren, » dit-il. « Voilà pourquoi tu n'iras jamais bien loin. Tu ne mérites pas une fille comme Betsy. Tu ne mérites même pas ton tiers de bénéfices. Mais je suis un brave type. Je ne te tuerai pas. Je vais te dire ce que je vais faire. Donne-moi cette veste. »

Je l'ôtai.

« Maintenant, tourne-toi. »

Quand j'eus obéi, il enfila la veste et m'appuya le revolver au creux des reins.

— « Bon. Allons dehors. »

— « Pour quoi faire ? » demandai-je.

— « Je comprends le Paa-raka, mais je suis incapable de le parler. Tu vas m'accompagner pour leur expliquer ce que dit le dieu. » Il gloussa de rire. « Il dit qu'il est très satisfait d'eux et qu'ils n'ont qu'à continuer leurs dévotions... et demain... A propos, il y en a beaucoup ? »

— « Des milliers, » répliquai-je d'un ton morne.

— « Parfait. Que les cinq cents premiers se présentent à mon autel. Autrement dit les Doe-Muellers. On ne peut guère en mettre plus dedans, j'ai l'impression. En route. »

Nous sortîmes donc.

*
* *

A l'heure actuelle, les Sjetjiks sont considérés comme une des tribus aborigènes de Vénus, d'apparence moins humaine que les Paa-raka, naturellement, mais nullement aussi extraordinaires que les Hlouma récemment découverts dans les îles du Nord. Ils se forment vite — tout aussi vite qu'ils ont appris à manœuvrer nos Doe-Muellers — mais ils observent toujours leurs anciens rites, y compris celui de mettre en pièces leur dieu-roi tous les six mois et de l'envoyer vers son Bienheureux Pays de Lumière au-delà des nuages.

Et voilà pourquoi je garde cette boîte de conserves. Je ne suis pas sûr qu'elle contienne Gerard, mais — comme il le disait — je suis un grand sentimental.

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)



La carte

par BERNARD MANIER

De Bernard Manier, vous avez lu dans notre numéro 22 « La beauté du diable ». *Le nouveau conte que voici mériterait de figurer, dans les annales du fantastique, sous la rubrique* « *Géométrie dans l'impossible* », *rendue fameuse naguère par Jacques Sternberg.*



C'ÉTAIT un brillant ingénieur.

A l'unanimité, il avait été nommé administrateur de l'Exposition Mondiale.

— « J'ai bien connu le père, » avait dit le président. « Le fils est un aimable compagnon. Il nous aidera. »

Jean avait la prudence, rare à trente ans, de ne pas manifester son ambition, ce qui, en matière administrative, est chose souhaitable si l'on veut faire carrière.

Il fut introduit un jeudi dans la salle des réunions. Le président se leva, lui serra la main et le présenta à ses nouveaux collègues. Il prononça ensuite quelques mots de bienvenue auxquels Jean répondit par un laïus bien pensé et proprement dit.

*
* *

La table était rectangulaire et fort grande, recouverte d'un tapis vert comme il se doit. Quatorze chaises l'entouraient. Face à la porte d'entrée, une immense baie vitrée donnait sur la ville dont on pouvait admirer un superbe panorama. A droite, une sculpture représentant la déesse de l'Exposition ; à gauche, une immense carte de Paris. Une photographie aérienne à grande échelle laissant apparaître mille et un détails de la cité.

Jean était assis, dos à la carte, en bout de table.

Ce ne fut qu'après une heure de délibérations qu'il ressentit un malaise. Une impression de présence derrière lui. Il s'agita un peu sur sa chaise. Plus tard, son voisin de coin s'étant éclipsé, il occupa la place demeurée vacante. Machinalement, il jeta quelques coups d'œil furtifs vers la carte, repérant les endroits qu'il connaissait. La Seine, d'abord, la place de la Concorde, l'Etoile, le Bois...

Sur la Seine, il distingua deux péniches en aval d'un pont qu'il ne put situer et, à quelque distance, un bateau mouche.

— « Qu'en pense notre nouveau collègue ? » demanda le président au sujet de l'emplacement des kiosques à orphéons.

Il n'en pensait pas grand-chose et ils se quittèrent bientôt, contents les uns des autres, ayant fixé leur prochaine réunion à huitaine.

*
* *

A la réunion suivante, Jean fut placé à l'autre bout de la table. Les discussions allèrent bon train et il ne fit attention au panorama qu'au moment du départ. Une fois sorti, il ressentit une impression bizarre.

« C'est curieux... Il ne m'a pas semblé voir les péniches. »

*
* *

Lors de la troisième réunion, il s'arrangea pour être assis comme la première fois. Il lui fallut attendre un bon moment avant de pouvoir regarder la gigantesque photographie.

« Ah ! bien entendu, j'avais rêvé... mais non, pourtant... » Et un frisson lui parcourut l'échine. Au lieu de deux, il y avait trois péniches. Quant au bateau mouche, il avait bel et bien disparu.

Il s'efforça de prêter attention aux débats mais ne put s'empêcher, à maintes reprises, de détourner la tête. Au point même que le président lui en fit aimablement la remarque.

— « Vous cherchez un appartement ? »

*
* *

Il rentra chez lui, anxieux et légèrement oppressé. Chemin faisant, il ne cessa de penser à cette mystérieuse carte et faillit même se faire renverser par une voiture.

Sa mère l'attendait et pressentit un ennui.

— « Alors, petit, ça ne va pas ? »

— « Non, non, maman, ce n'est rien, merci. »

Il mangea de bon appétit et s'assit ensuite dans le confortable fauteuil qu'avait, de son vivant, occupé son père. Les lueurs du feu ouvert jouaient dans la fumée de sa pipe et il fixait les flammes ondoyantes et souples, dangereuses et chaudes comme des bras de femme. Vers neuf heures, il se leva.

— « A tout à l'heure, maman, je ne rentrerai pas tard. »

— « Couvre-toi bien, » fut le seul commentaire.

Le temps avait fraîchi et Jean marchait d'un bon pas. Il était sorti avec la seule intention de faire un tour et de s'aérer un peu. Sa promenade le mena non loin du grand bâtiment aux surfaces planes et modernes qui abritait les services de l'Exposition.

Il essaya de repérer la baie.

« Je deviens idiot... Et pourtant, il n'y avait que deux péniches la première fois. »

Il revint sur ses pas.

*
* *

Huit jours plus tard, il y eut une nouvelle réunion.

Tout le monde était là. Sauf les péniches dont Jean ne put que constater l'absolue disparition.

* * *

Le soir le retrouva, sous la pluie et le vent, face au grand palais. Il hésitait puis, d'un coup, se décida et sonna longuement à la porte principale. Une lumière brilla et un battant s'entrouvrit.

— « Qu'est-ce que c'est ? » fit une voix rogue.

Il se fit connaître et demanda de pouvoir récupérer une mallette qu'il avait oubliée et dont il avait grand besoin.

Le concierge, après quelques difficultés, le laissa passer.

— « Faudra prendre l'escalier, y a plus que les veilleuses et l'ascenseur est arrêté à cette heure. »

Jean en éprouva quelque contrariété car il aimait cet ascenseur perfectionné, aux portes automatiques, à la mémoire infaillible.

La cage d'escalier était faiblement éclairée. Il avait emprunté une torche au concierge. Il s'arrêta un moment en arrivant au quatrième étage, puis enfila le long couloir où donnaient mille portes.

« Salle B. C'est bien ici. »

Il entra.

Un violent appel d'air lui coupa le souffle et fit claquer la porte derrière lui. Il dirigea sa lumière vers la fenêtre.

« Ils ne feraient pas mal de fermer. »

Les volets étaient clos.

Le courant d'air était si fort qu'il dut s'appuyer au chambranle pour ne pas tomber.

« Ce doit être le conditionnement. Il est plutôt déréglé... »

Il fit le tour de la pièce et se dirigea vers la carte.



Le panorama aérien de Paris lui apparut immense, bien plus grand que pendant la journée. Soudain, il lui sembla voir, autour de l'auréole lumineuse projetée par sa torche, les mille lumières de la ville qui se reflétaient sur le mur. Il était à deux mètres du panneau lorsqu'un épouvantable vertige s'empara de lui. Il essaya en vain de se raccrocher à une table et ne parvint qu'à renverser une chaise qui tomba lourdement sur le sol.

Il poussa un hurlement, ferma les yeux et se sentit aspiré par le vide immense.

Un tourbillon l'emporta.

Puis ce fut l'obscurité.

* * *

Un chiffonnier trouva le corps de Jean le lendemain matin à l'aube, quelque part aux environs de la Porte de Saint-Cloud, écartelé au milieu de la chaussée défoncée.

Il fut immédiatement transféré à la morgue et l'autopsie, ordonnée par le Parquet, révéla qu'il avait les os rompus.

— « Comme s'il avait fait une chute... et quelle chute ! » dit le médecin légiste. « Je n'ai jamais vu qu'un cas semblable. C'était un aviateur dont le parachute s'était mis en torche, à deux mille mètres. »

Le concierge révéla qu'il avait reçu la visite de Jean, la veille au soir, et que, étonné de ne pas le voir redescendre, il était monté à son tour, une heure plus tard.

— « J'ai trouvé la torche qui brûlait encore faiblement. Probable qu'il était sorti avant que je monte. L'avait l'air un peu drôle... » Et il ricana.

A vol d'oiseau, la Porte de Saint-Cloud était d'ailleurs exactement à trois kilomètres du bâtiment de l'Exposition. Malgré tous ses efforts, la police n'élucida jamais l'affaire.

La mère de Jean mourut peu après.



Chose curieuse, le soir même de sa déposition, le concierge rentrant chez lui interpella son fils.

— « Tiens, fiston, v'là de quoi t'amusér. »

Et il jeta négligemment trois petits objets sur la table.

— « Chic, des bateaux, » dit le gosse. « M'man, j' peux avoir une bassine ? »

Et il fit flotter de curieuses petites péniches, admirablement réduites.

— « Y en a encore un, » dit le père en se tâtant.

Un bateau mouche vint rejoindre les péniches.

Alors, le concierge ouvrit le poêle rouge et ronflant et y enfourna une grande pelletée de charbon.

Car il s'était toujours refusé à faire fonctionner le conditionnement d'air dans sa loge, prétendant que seul un feu visible chauffait vraiment bien.

Comme les bons concierges sont rares, on lui avait passé cette fantaisie.

C'était un individu bizarre.



Conférence préliminaire

(*Call me Adam*)

par WINSTON MARKS

Il y a tout un stock d'idées pseudo-scientifiques qui font dès à présent partie de l'arsenal périmé qu'utilisaient les premières histoires de S. F. Epoque héroïque, histoires illisibles. Mais de loin en loin, il arrive qu'un auteur utilise à dessein l'un de ces thèmes respectables pour en tirer une histoire pleine d'humour.

C'est ainsi que Winston Marks, un jeune auteur qui fait partie de toute cette pléiade qui s'est révélée au cours des dernières années, nous offre aujourd'hui cette histoire tout aussi absurde que délicieuse, en se servant de la vieille idée du protozoaire géant.



NOUS allons consacrer cette première leçon à une mise au point préliminaire. Le Conseil de l'Université tient en effet à ce que, à chaque rentrée, je répète l'histoire de mes origines afin de satisfaire à l'avance toute curiosité morbide que vous pourriez éprouver à mon égard, et de prévenir par conséquent toute indiscipline pendant le cours de l'année.

Comme vous le savez, j'avais pour frère une amibe, c'est-à-dire un animal unicellulaire, du genre des protozoaires, de la classe des rhizopodes. L'espèce exacte, nous l'ignorons. L'immonde Dr. Bondi avait une façon assez personnelle de mettre de l'ordre dans ses notes de travail, je dois dire.

Quoi qu'il en soit, je proviens de la pièce d'eau qui se trouvait alors dans la grande cour de l'Université ; l'endroit exact de ma naissance est une boîte de Petri, la boîte n° 16, dans la salle 22 de l'aile de zoologie de cette même Université.

Eh oui, je reste toujours un être unicellulaire, une amibe gigantesque, et les caractéristiques, les limitations de mon frère minuscule sont aussi les miennes. Les tripatouillages — j'ose le mot, je l'ose — les tripatouillages immoraux du Dr. Bondi sont responsables de ma taille et de mon psychisme qu'on peut qualifier d'humain. Mon aspect physique, par contre, c'est moi qui l'ai voulu.

Quand j'en arrive à ce point de mon discours, il y a toujours quelque nouveau qui se demande s'il doit prendre tout ce que je dis vraiment au sérieux. Je sais, je sais. Alors, regardez bien : ma main droite, là, avec cinq doigts, le pouce en opposition, tout y est, n'est-ce pas ? Maintenant regardez bien.

Là, vous voyez ? C'est un nouvel appendice. Et cette protubérance, c'est précisément ce qu'on appelle un pseudopode, un trait caractéristique

des amibes. Si vous le voulez bien, je vais lui rendre sa forme conventionnelle.

J'ai un métabolisme extrêmement actif, ce qui représente une dépense d'énergie considérable. De plus, ce que vous appeleriez ma peau doit rester constamment humide. Or, je perds une quantité impressionnante de cette humidité par évaporation superficielle. De sorte que je dois, ou bien boire très souvent, ou bien rester immergé dans une solution aqueuse. Cette dernière solution étant difficilement conciliable avec les exigences d'un cours public, je vous préviens tout de suite que vous allez assister à une ingestion d'eau quasi permanente.

Je ferai partir mon exposé d'aujourd'hui de ma scission d'avec mon frère. Par la suite, je vous entretiendrai de certains aspects de ma « mémoire raciale », mais je me contenterai maintenant de traiter ce qui se rapporte à ma propre personne, à ma métamorphose et à la triste succession d'événements qui m'ont conduit à paraître devant vous sous cet aspect anthropomorphique.

La fission accomplie, donc, j'eus faim. La température du bain nutritif où je me trouvais était parfaite ; le bain lui-même, riche en éléments minéraux. C'était une jouissance que d'absorber des aliments. J'étirai mes pseudopodes autant que je pus afin d'augmenter ma surface.

Eussé-je bénéficié de cet état divin quelques heures de plus, que je me serais sûrement divisé à nouveau. Mais tout d'un coup, on m'arracha brutalement à cette délectation pour me déposer dans une eau stérile et glacée.

Et j'étais plongé dans l'obscurité, dans une obscurité qui me départit immédiatement de tout désir de fission. Comme je pus le déduire par la suite, le Dr. Bondi venait de placer une nouvelle boîte de Petri dans un réfrigérateur.

Comme la température baissait de plus en plus, je me mis à diriger sur ma pellicule extérieure toutes les substances minérales que j'avais absorbées. Mais avant que j'ai eu le temps de m'enkyster complètement, la lumière revenait et je me retrouvais dans un bain chaud et nutritif.

Cette fois-ci, la solution avait une teneur en sel anormale. Je me suis souvent demandé depuis si le Dr. Bondi savait ce qu'il faisait, ou bien si, plutôt, il ne procédait pas par tâtonnements. Nous n'en saurons jamais rien ; mais le fait est que si son but était de me faire grandir sans me permettre de me reproduire, il a largement réussi.

Mon régime nutritif étant toujours suffisant, mais jamais — comment dirais-je ? — assuré, toujours incertain, mon besoin de reproduction ne put jamais se satisfaire. Je dois vous dire que, pour qu'un protozoaire se livre à la fission, il y a un certain nombre de conditions optima qui doivent être remplies. Faute de ces conditions... Le Dr. Bondi refoula en moi mon instinct de reproduction avec son régime de douche écossaise.

Ses notes nous apprennent que j'atteignis une taille perceptible à l'œil nu au bout de quelques jours. Ensuite, une fois que ma taille eut rejoint celle d'une pièce de monnaie, il se mit à appliquer un faisceau lumineux extrêmement brillant en un point déterminé de ma surface.

Dans des conditions normales, les amibes aiment la lumière, mais au

début, ce point brillant était franchement insupportable et j'essayais naturellement de l'éviter. Ce qui était contraire aux intentions du Dr. Bondi. Il me fit acquérir un réflexe conditionné, augmentant la teneur nutritive de mon bain si je me dirigeais vers la lumière, la réduisant si je m'en éloignais.

Je n'avais pas encore la taille d'une pomme de terre, qu'on pouvait déjà voir à la surface de mon corps une espèce d'induration, de nodosité. C'était là qu'il m'attaquait toujours avec son faisceau lumineux. Je m'en servais, de cette nodosité photosensible, pour me diriger le plus vite possible vers ce point lumineux et pour obtenir par conséquent une nourriture plus riche.

C'est parvenu à ce stage que je commençai à me rendre vraiment compte que quelque chose ou *quelqu'un* modifiait mon milieu que j'avais toujours cru naturel. Pour un protozoaire, vous direz que c'est un raisonnement un peu subtil, mais il faut reconnaître qu'on me poussait vraiment à bout. Mon besoin de me reproduire, besoin qui aurait dû être satisfait depuis bien trop longtemps déjà, ce besoin frustré donc, créait à l'intérieur de mon cytoplasme des tensions intimes d'une violence inquiétante.

Le progrès suivant consista en ceci : lorsqu'on faisait tomber un morceau de viande près de moi, au lieu de me transporter tout entier à l'endroit où il se trouvait et de l'inclure à moi-même par l'intermédiaire d'une vacuole, je projetais un mince filament protoplasmique grâce à quoi j'attirais jusqu'à moi ce même morceau de viande. Et quand la lumière se mettait à briller, j'émettais immédiatement un appendice effilé que je faisais gigoter frénétiquement pour avoir droit à ma récompense.

Bondi me poussa à avoir des réactions de plus en plus rapides en proportionnant l'importance de la récompense à la rapidité de ma réaction. Et quand j'eus atteint la taille d'un melon d'eau, il se mit à m'imposer de nouvelles épreuves.

Moi, de mon côté, je m'organisai intérieurement afin de pouvoir passer toujours plus vite et toujours mieux à l'action. J'épaissis mon cytoplasme jusqu'à lui faire atteindre une consistance gélatineuse, et je transportai mon noyau à proximité immédiate de cette induration dont je vous ai parlé afin d'avoir des réactions encore plus rapides. De plus, je me construisis tout un réseau délicat de fibrilles dont les extrémités allaient jusqu'à mon tégument, tégument que je renforçais chaque jour pour lui permettre de résister à la pression accrue que lui imposait mon volume sans cesse grandissant. Ces fibrilles me servaient à la fois d'architecture interne et de système nerveux grossièrement différencié.

Bondi m'encouragea — si l'on peut dire ! — dans cette voie en inventant tout un système de punitions encore plus barbares. Quand j'étais trop lent à réagir à une excitation, il me piquait avec une aiguille, ou faisait tomber sur moi quelques gouttes d'acide. J'appris ainsi à reculer aussi bien qu'à avancer.

Ce comportement bestial, bestial il n'y a pas d'autre mot, me rendit encore plus conscient de l'existence de votre « respectable » professeur, le Dr. Bondi. Nous avions véritablement des *relations*.

Un système tous les jours plus complexe régissait la distribution des punitions et des récompenses. La morale primitive — « manger ou être mangé » — qui régnait dans la pièce d'eau originelle et familiale était absolument dépassée par les conditions nouvelles auxquelles j'étais soumis dans cet antichambre de l'enfer. Pour avoir droit à ma viande de cheval, il fallait maintenant que j'arrive à distinguer l'une de l'autre plusieurs intensités lumineuses différentes. Tout échec était sanctionné.

Puis il se mit à réduire la profondeur de mon bain pour m'obliger à m'enkyster partiellement, aux endroits où j'étais découvert. Il me força à avoir une « bouche » en me mettant dans un bain stérile et en me présentant la nourriture toujours au même point, juste en-dessous de mon induration. Laquelle induration s'était transformée en un œil parfaitement différencié, quoi qu'il n'ait en réalité jamais été rien d'autre qu'un pseudo-organe temporaire.

A l'origine, les vibrations acoustiques ne voulaient rien dire pour moi, mais Bondi finit par trouver que certaines fréquences et certaines intensités étaient suffisamment douloureuses pour qu'il pût s'en servir comme des excitants.

Toujours grâce à un système de punitions et de récompenses, il me contraignit à me créer une sensibilité au son ; en peu de temps, j'étais capable de réagir aux mots qu'il prononçait.

Je devais peser déjà dans les quarante kilos à cette époque. Et c'est à partir de ce moment que mon système nerveux toujours soumis aux plus rudes épreuves se mit à se développer à pas de géant. A la place de la frayeur que j'éprouvais en permanence à l'idée des punitions qu'il pouvait m'infliger, je me trouvais en proie à une insatiable curiosité, curiosité permanente, suscitée par les innombrables excitations auxquelles étaient soumis mes soi-disant organes.

Bondi a fait état de l'intense émotion qu'il ressentit le jour où je me rendis compte que je pouvais y voir beaucoup mieux avec deux yeux qu'avec un seul. Ce jour-là, il m'offrit un saumon tout entier.

C'est de cette époque aussi que date cette sublimation qui effaça en moi tout désir de reproduction, et le remplaça par une immense curiosité intellectuelle. Je dois reconnaître que jusque-là, si Bondi m'avait seulement laissé tranquille quelques heures dans un bain correct, je me serais immédiatement mis à me scinder.

La signification précise des émotions humaines m'a toujours échappé, et m'échappe toujours, mais je crois qu'on peut dire que la haine a toujours été, dès le premier instant, la base de mes rapports avec le Dr. Bondi. Mon esprit en plein développement s'accrochait littéralement à lui, c'est vrai, mais c'était pour acquérir de nouvelles connaissances ; et c'était avec une sorte de plaisir masochiste que je le faisais, avec rage, à la manière d'un homme qui gratte jusqu'au sang une piqûre d'insecte.

Bien avant d'en être réellement conscient. je possédais déjà un certain vocabulaire de base. Composé pour la plus grande partie, du reste, de ces exclamations grossières que semblait chérir particulièrement le Dr. Bondi.

Et c'était normal que je les aie retenues, puisqu'elles accompagnaient toujours quelque nouvelle brutalité à mon égard.

L'acquisition de la parole fut néanmoins quelque chose de plus complexe, et la chance y eut sa part, je dois le reconnaître.

Mon enveloppe extérieure était soumise à de telles pressions que je devais sans cesse la renforcer. A un point tel qu'elle finit par perdre sa perméabilité à l'air. Comme je suis aérobie, je palliai cet inconvénient en tapissant les parois de ma « bouche » d'un réseau très dense de fibrilles, réseau que je pouvais garder toujours humide et perméable à l'oxygène sur toute sa longueur, c'est-à-dire environ cinquante centimètres. Et comme je consommais une quantité effarante d'oxygène en raison de mon état constamment hypertendu, j'animai le protoplasme voisin de mon conduit ingestif d'un mouvement de pulsation. En un mot, j'utilisai l'orifice qui se trouvait sous mes yeux aussi bien comme poumons que comme œsophage.

Ce tissu interne étant particulièrement sensible, je pris l'habitude d'avoir ma « bouche » fermée. Je ne l'ouvrais que pour avaler. En temps normal, je ne gardais qu'une fente entrouverte, juste assez large pour laisser entrer l'air.

Un jour que Bondi était en colère contre moi à cause de je ne sais quelle vétille ridicule, il m'enfonça dans la chair deux électrodes — c'était la dernière de ses inventions. Sous le choc, tout mon être se contracta dans un effort pour se dérober. Et l'air brusquement comprimé dans mon faux poumon s'échappa de ma bouche en émettant un son qui ressemblait à celui que vous, humains, faites quand vous voulez exprimer votre mépris.

Avant Bondi lui-même, je me rendis compte de l'importance de l'événement. Je profitai de tous mes moments de solitude pour me livrer à des exercices. Au début, j'eus peur pour moi-même, car les vibrations que j'émettais se transmettaient dangereusement à mon noyau. Mais j'eus tôt fait de vaincre cet obstacle en modifiant la densité du cytoplasme autour de la cage de résonance, c'est-à-dire ma « bouche ».

J'y travaillai de nombreuses nuits en m'arrangeant pour que Bondi ne soupçonne rien. Je n'avais que des idées très vagues sur la structure de la langue puisque je n'avais pu entrevoir l'intérieur de la bouche de Bondi qu'en de très rares occasions, lorsqu'il bâillait ou lorsqu'il se passait la langue sur les lèvres.

A force d'efforts, j'arrivai quand même à balbutier quelques syllabes à peu près correctement. A partir de là, le reste n'était plus que gymnastique de la langue, et de l'ouïe.

J'avais pour habitacle le vieux tub en zinc de Bondi. Comme il n'avait pas l'intention de partager avec ses collègues la gloire qu'il comptait retirer de son expérience, autrement dit ma création, il me gardait au secret. Du reste, ce désir forcené de la renommée est l'un des traits qui me sont le plus incompréhensibles dans la race humaine, je ne vous le cache pas. Une fois qu'un homme a suffisamment à manger, une fois qu'il possède une femelle de son espèce, il n'a de cesse qu'il n'acquière par-dessus le marché argent, pouvoir et renom.

C'est ce désir insensé qui rend vos vies impossibles. Il vous manque toujours au moins une chose pour être complètement heureux. Et j'attribue ceci à votre manque de... d'*unité,* cette unité qui est un facteur essentiel chez le protozoaire.

Je vous en prie ! Du calme ! N'oubliez pas que nous sommes des centaines de millions de fois plus nombreux que vous. Ah ! oui, vous pouvez vous vanter de ce que vous appelez vos individualités ! Vous n'êtes que des agglomérats de cellules qui se combattent les unes les autres, et l'édifice tout entier finit par succomber dans ce que vous appelez vieillesse et qui n'est que guerre civile !

Bon. En tout cas, votre cher Dr. Bondi était un parfait exemple de cet état d'hostilité intestine. Un moment, il me flattait, me cajolait, m'encourageait, et l'instant d'après, sa curiosité perverse et sadique le poussait à me faire subir mille tortures, mille attouchements obscènes.

J'éprouvai donc une satisfaction indéniable à l'idée de pouvoir lui dire carrément ce que je pensais de lui.

Un matin, le voilà qui entre dans la salle de bains ; il me pique et me regarde frissonner. Froidement. Pour voir si j'étais encore vivant ! Et il commence à se raser. Il se met du savon sur la figure et j'attends le moment où il attaque son cou tout ridé avec son vieux rasoir droit.

Alors, j'ouvre ma bouche, je prends ma respiration, et je lance d'une voix caverneuse :

— « Coupe-toi donc la gorge, eh, fils de garce ! »

Il se la coupa, la gorge, mais moins que je ne l'avais espéré. Il était tellement stupéfait qu'il en resta un bon moment immobile à me fixer, la bouche ouverte, avec le sang qui dégoulinait tout le long de son maillot.

Il finit par me demander :

— « Pardon ? »

Dégoûté du peu de résultat que j'avais obtenu, je refusai de parler. Mais il brandit son électrode en hurlant :

— « Parle donc, bon Dieu ! »

Je lui sortis un autre juron bien soigné ; il en fut tellement ravi qu'il laissa tomber l'électrode par terre. J'en profitai pour émettre un long tentacule et aller ramasser l'arme que je cachai à l'intérieur de moi-même dans une vacuole à déchets.

Après ce début, de mauvais augure pourtant, nous eûmes d'interminables conversations que je mis à profit pour enrichir mon vocabulaire et acquérir de nouvelles connaissances.

Au bout de quelques semaines, Bondi se mit à vouloir que je modifie ma forme suivant ses désirs. Les premiers essais furent tout simplement horribles. Si je refusais d'y mettre du mien, il me traitait de tous les noms : que j'étais un foutu paresseux, un bon à rien, que je devais gagner ma subsistance en me pliant à son bon plaisir, que c'était la moindre des choses, etc...

Comme vous pouvez l'imaginer, rien n'est plus contraire à la nature d'une amibe que de garder la même forme pendant un certain temps. Mais Bondi insistait brutalement. Et pour m'obliger à lui obéir, non seulement il

me punissait physiquement, mais encore il refusait de répondre à mes questions.

Je vous l'ai dit, je souffrais d'un appétit intellectuel dévorant, appétit qui remplaçait ce que vous pourriez appeler mon instinct sexuel frustré. C'est pourquoi Bondi finit par avoir le dernier mot.

Je pris donc la forme d'une sphère, puis celle d'un cube, puis celle d'une pyramide avant de devoir passer par tous les polyèdres possibles et imaginables. Après, il imagina de me montrer des images d'animaux, et je dus ressembler à tout, depuis une souris géante, jusqu'à un ours polaire miniature complet avec tous ses longs poils blancs.

Pour faciliter ces séances de métamorphoses, il installa à côté du tub un grand miroir afin que je puisse me voir moi-même. Il fut découragé par mon manque de réaction en voyant ma propre image, mais c'est facile à comprendre. Pour se voir elle-même, une amibe n'a qu'à regarder sa voisine. C'est une curiosité vite satisfaite.

Cependant, le miroir devait m'aider dans mes exercices morphologiques. Bientôt, j'en vins à « prendre des poses », en face de mon reflet, pour satisfaire les caprices de mon imbécile de créateur. Il m'était plus pénible d'avoir à me tenir d'aplomb sur les membres pour moi graciles que son imagination m'imposait de façonner. Il faut du temps avant de pouvoir édifier une ossature interne — du temps et une abondance de matières minérales.

J'étais si fatigué après chaque séance que j'avais tendance à rester dans la dernière forme qu'il m'avait fait prendre. Il est plus facile de remodeler une pseudo-ossature que de la réabsorber pour tout recommencer la fois suivante. Et c'est ainsi que j'arrivai à surmonter mon dégoût pour toute forme permanente.

Pour que je reste dans mon tub et que je ne m'échappe pas dans la rue, Bondi n'arrêtait pas de me raconter dans tous les détails ce qui m'arriverait immanquablement si je me sauvais : je serais pris pour un monstre et immédiatement détruit.

Je devenais tellement ennuyeux à force de lui demander tout le temps la permission de sortir de la salle de bains qu'il finit par m'avouer qu'il avait deux excellentes raisons personnelles de me garder enfermé. La première, me dit-il, c'est qu'il avait peur que j'aille courir à la recherche d'une pièce d'eau pour me plonger dedans et me mettre à me scinder jusqu'à ce que j'aî retrouvé ma taille originelle.

A cela je répondis, et c'était assez vrai, je l'avoue, que c'était une chose que je ne ferais jamais. En effet, si je me mettais à me reproduire, ce serait pour donner naissance à une infinité d'êtres qui seraient condamnés à souffrir pour l'éternité des mêmes angoisses que moi.

Tous les problèmes, toutes les questions que je me posais, que je n'avais pas résolus, seraient un horrible héritage. Bondi m'avait en quelque sorte mis dans la bouche le Fruit Défendu — oui, c'était bien lui le Serpent Tentateur du Paradis Terrestre des protozoaires. Et je ne voulais pas être un nouvel Adam. Jamais je ne transmettrais cette curiosité malsaine que

j'avais acquise à mon corps défendant, jamais je ne la transmettrais à mes frères innocents.

Quant à sa seconde raison de m'empêcher de parcourir le monde, elle était beaucoup plus vague. Il se contentait de me dire :

— « Tu n'es pas encore prêt. »

Il essayait de calmer mon impatience en m'apprenant à lire. J'avais déjà bien en main la structure de la langue elle-même ; ce qui me manquait, c'était le vocabulaire. Nous nous rendîmes bientôt compte que j'avais une mémoire absolue. Eternelle et infaillible. Et un jour, il m'apporta un dictionnaire. Ce fut ma récompense pour avoir réussi une assez bonne imitation d'un singe.

Il m'obligea à garder cet aspect, insistant pour que je passe chaque jour un peu plus longtemps sur mes « pieds », afin que mon squelette devînt assez résistant pour pouvoir me supporter sans s'affaisser.

Pour les dents, il n'insista pas ; il se contenta de me donner énormément de matières minérales afin d'améliorer mes « os ».

Si je le menaçais de me laisser aller, de redevenir une grosse flaque pâteuse, ou si, m'asseyant dans le tub, je laissais mon derrière s'étaler un peu trop, il m'arrachait le dictionnaire des mains.

Un beau jour, je découvris que j'étais plus fort que lui. Quand il voulut me prendre le livre de force, je tins bon. Il sortit, ferma la porte à clef, et éteignit la lumière de l'extérieur.

Oui, c'est ainsi que votre brillant Dr. Bondi n'hésitait pas à me traiter, sans le moindre égard pour mes sentiments personnels, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que je pouvais ressentir.

Plus j'avançais dans le dictionnaire, plus je lisais vite. En arrivant à la fin du livre, j'étais capable de lire, d'enregistrer et de me rappeler une page entière d'un seul coup d'œil. Evidemment, je ne comprenais pas le sens de tous les mots puisque je manquais totalement d'expérience, de références dans le réel.

L'Encyclopédie arriva à merveille pour boucher les trous. Le Dr. Bondi vint me trouver un matin avec le volume A et je me mis à trembler de plaisir à l'idée de ce que j'allais avoir entre les mains. Mais au lieu de me le donner, il accrocha au mur un portrait qui représentait une forme humaine, et il me dit :

— « A partir d'aujourd'hui, je veux que tu passes deux heures par jour à réaliser une réplique *exacte* de cette image. Chaque fois que tu travailleras sérieusement, tu auras droit à un volume de cette série. »

Je me mis au travail avec ardeur. Avant que les deux heures fussent écoulées, j'étais bien persuadé que ça y était. Mais le Dr. Bondi, quand je l'appelai, fut d'un tout autre avis. Il me dit en éclatant de rire :

— « Non, non, pas d'approximations à la va vite, cette fois. Rentre-moi tous ces poils ! Tes deux bras ne sont pas de la même longueur ! Toutes les autres proportions sont mauvaises. Tu peux lire à la perfection ce qui est imprimé minuscule, alors regarde ce portrait d'un peu plus près. »

Il claqua la porte. Je recommençai. Quand il revint, le résultat fut loin de lui plaire, mais il me donna quand même le merveilleux livre.

Le squelette, ce n'était pas bien difficile. J'avais pris l'habitude de ressembler à un primate. Il n'y avait qu'à changer les proportions. Mais ce qui était délicat, c'était la forme extérieure. Il fallait s'inspirer d'une image en deux dimensions, et ceci avec des faux yeux qui ignoraient tout de la perspective.

Avec le volume II, j'eus droit à une critique un peu plus constructive. Bondi m'expliqua d'un peu plus près ce qu'il voulait, il m'éclaira sur quelques détails, et cela m'aida beaucoup.

Au fur et à mesure que nous avancions, mon Pygmalion autodidacte devenait de plus en plus exigeant. Sans tenir compte de toute la peine que je me donnais, c'était tout le temps des : « Un peu moins de mollesse par là ! » et des « Remplis-moi ce trou ! » Il n'arrêtait pas de se plaindre de mon manque de sens esthétique. Quand ce n'était pas une cheville trop épaisse, c'était un soi-disant sein qui tombait.

Dans une discussion assez chaude à propos de ces derniers organes, il finit par me déclarer que je ne devais pas suivre le modèle de *trop* près. Il fallait que je l'améliore, et surtout dans ces détails-là !

Tandis que je m'épuisais dans des travaux de détail — les ongles, les dents, les longs cheveux blonds et soyeux, les poils pour mes cils, mes sourcils et le reste — Bondi passait son temps à m'acheter des sous-vêtements féminins et il m'obligeait à les porter.

En récompense, j'avais le droit de circuler dans son appartement. J'avais accès à sa bibliothèque. Il fallait que je me promène toute la journée dans des souliers à hauts talons, mais cela valait la peine. Ses goûts étaient pour le moins variés, puisque j'avalai successivement des livres d'histoire, des pièces de théâtre, des romans policiers, Shakespeare au complet, le tout au hasard.

Et c'est grâce à sa bibliothèque que j'arrivai à assimiler le concept de la beauté féminine pour le mâle humain. En effet, il était célibataire, et son appartement était littéralement truffé de magazines pour hommes. Et l'idée me vint à la fin que le « bon » Docteur voulait que je finisse par acquérir tous les raffinements du canon de la splendeur féminine...

Ç'a toujours été une pétition de principe dans cette Université que le Dr. Bondi m'imposait toutes ces tâches uniquement en vue de me présenter au monde scientifique. Toute cette mise en scène n'aurait soi-disant servi qu'à rendre sa réussite encore plus éclatante.

En tout cas, à moi, il n'a jamais fait part de telles intentions ; et je ne peux rien affirmer non plus qu'infirmer. Sa chute accidentelle de six étages par la fenêtre de sa chambre mit un point d'arrêt brutal à nos... relations. Car c'est ainsi que le Dr. Hellos K. Bondi parvint au terme de sa carrière ; c'est ainsi qu'il en va de vous autres, humains.

J'écoutai son hurlement, je jetai un coup d'œil par la fenêtre à l'amoncellement cramoisi de toutes ses belles cellules hyperspécialisées sur le trottoir, puis j'essayai de retourner à ma lecture. Mais je ne pouvais

m'empêcher d'être inquiet. Je n'étais qu'un parasite, et mon protecteur était mort !

Bien sûr, je n'étais pas un parasite à la façon de mes cousins qui habitent les intestins des hommes et qui leur apportent la dysenterie. J'étais bien plutôt comparable à une épouse, cette astucieuse femelle qui, par un processus mystérieux, pousse son compagnon à lui procurer la nourriture dont elle a besoin et à satisfaire tous ses autres désirs.

Et je dépendais de lui bien plus encore : en effet, ne m'avait-il pas répété mille et mille fois que les autres humains, dès qu'ils me verraient, me prendraient pour un monstre ? Si j'essayais de me procurer moi-même à l'extérieur la viande de cheval et les déchets végétaux dont j'avais besoin, quel sort n'allais-je pas rencontrer ?

Mais tout ceci n'était qu'un mensonge de plus, et la preuve m'en fut vite offerte.

J'entendis des bruits de pas dans le couloir ; et un policier gigantesque fit brusquement irruption dans l'appartement.

Il s'arrêta pile, les yeux ronds comme des soucoupes, comme fasciné par mes longs cheveux blonds, par mon slip de nylon noir, par le numéro d'« Esquire » que j'avais sur les genoux, et comme s'il n'y comprenait absolument rien.

C'était arrivé à une telle vitesse que je n'avais pas eu le temps d'imaginer la moindre attitude à prendre. Je restai donc assis — ou assise, si vous préférez — à le regarder moi aussi.

— « Madame, » dit-il d'une voix étranglée, mais où ne perçait pas la moindre intention désagréable, « vous... vous habitez ici ? »

Bondi tenait à ce que je m'exprime avec une voix flûtée de soprano, mais parler m'était un effort beaucoup moins pénible si je le faisais avec la gorge complètement décontractée. Ce fut donc d'une voix bien plus basse que la sienne que je répondis au policier :

— « Oui, j'habite ici. »

Je ne sais si je dois l'attribuer à mes paroles elles-mêmes, ou à mon timbre de voix, ou tout simplement au fait que je m'exprimais sans faire bouger mes lèvres maquillées, toujours est-il que le pauvre policier eut l'air d'avoir reçu une décharge électrique. Il pivota sur lui-même comme un fou et se mit à parcourir l'appartement à toute vitesse en le fouillant.

Il revint ensuite s'immobiliser devant moi et me dit, essouflé et l'air complètement dépassé :

— « Madame, est-ce que vous réalisez que vous... que... »

Il fut incapable de terminer sa phrase. il alla se pencher à la fenêtre fatale et cria à quelqu'un en bas :

— « Vous êtes sûrs que c'est le 606 ? »

S'il n'avait pas l'air plus heureux après avoir entendu la réponse, du moins avait-il l'allure de quelqu'un qui vient de prendre une résolution.

— « Je crains d'avoir à vous annoncer une mauvaise nouvelle, miss... heu... Mrs. Bondi. Votre... heu... Mr. Bondi, il... il n'est plus ici, il est... en bas, » dit-il en me montrant la fenêtre d'une main tremblante.

— « Oui ? » dis-je, en prenant soin d'élever le timbre de ma voix, cette fois-ci.

— « Ma petite dame, vous n'y êtes pas, » reprit-il, tout énervé. « Il n'est pas *descendu* pour chercher un paquet de cigarettes. Et si vous voulez bien vous mettre quelque chose sur le dos, et venir avec moi au commissariat... »

Mais il oublia de préciser ce que je devais me mettre sur le dos. Comme je ne bougeais pas, il se mit à chercher dans tous les tiroirs. Le pauvre garçon ! Je n'avais pas de robes !

Obligé de se rendre à l'évidence, il abandonna, furieux. Puis il tint une sorte de conférence à voix basse avec deux hommes en civil dans le couloir. Ils remirent en place comme ils le purent la porte qu'ils avaient enfoncée, et le policier en uniforme me dit qu'une personne qu'ils appelaient le « Capitaine » allait venir s'occuper personnellement de moi. En attendant, je n'avais pas le droit de sortir. Il laissait un homme en faction dans le couloir. « Alors, » dit-il, « pas de plaisanteries, hein ? » Et il sortit.

J'aurais déjà dû avoir à manger depuis longtemps. Je me mis à frapper à ce qui restait de la porte.

— « Qu'est-ce que c'est ? » dit mon gardien de l'autre côté de la porte.

— « J'ai besoin de me nourrir, » lui expliquai-je.

— « Plus tard, quand le Capitaine sera là. »

— « Maintenant, » insistai-je. « Je commence à m'atténuer. »

Il se tut un moment, puis il reprit :

— « C'est grave ? »

— « Très. »

— « Hum... Il y a un gosse ici que je peux vous envoyer chercher quelque chose. Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « Comme d'habitude, » répondis-je. « Des feuilles de carottes, des épluchures de pommes de terre et du marc de café. Et de la viande de cheval, naturellement. »

Le silence se fit brusquement de l'autre côté de la porte. Je n'entendais plus aucun bruit.

La sentinelle grommela à la fin :

— « Ces poupées, elles sont toujours en train de vouloir faire les malines ! Oui, eh bien, elle peut toujours continuer à avoir faim. Ça lui apprendra. »

Et je n'arrivai pas à tirer quoi que ce soit d'autre de lui.

Pour me faire conserver toujours la même taille, Bondi m'avait habitué à un régime très strict. Quand le Capitaine arriva, je n'avais qu'une idée en tête, manger. Il entra, l'air sûr de lui, jeta un rapide coup d'œil sur l'appartement, me lança un imperméable ayant appartenu à Bondi et me dit :

— « Allez, mignonne, on descend. »

Au poste, je refusai de répondre à quoi que ce soit tant qu'on ne m'aurait pas donné à manger. Ils en eurent tellement assez qu'ils m'enfermèrent et me firent apporter un plateau. Mais une fois que j'eus fini les

hamburgers et les frites, il était tard et ils remirent l'interrogatoire au lendemain.

J'eus une nuit très agitée. Les amibes en effet ne se laissent jamais sombrer dans cet état comateux qui vous caractérise la nuit, si ce n'est parfois au moment de la reproduction — et c'était bien le dernier de mes soucis à ce moment-là.

Le matin arriva que j'arpentais encore ma cellule. On m'envoya un petit déjeuner insipide, puis on me fit comparaître devant un juge. Il me demanda mon nom. Bondi m'avait appelé une fois Adam, mais ces derniers temps, il ne m'appelait plus que Chérie.

— « Je m'appelle Adam Chérie. »

Le greffier me regarda un moment, l'air stupide, mais au bout d'un moment sa figure s'éclaira :

— « Oh ! Chérie Adams. C'est un nom de théâtre ? »

Et il l'écrivit.

Le juge me demanda ensuite :

— « Profession ? »

Comme je ne répondais pas, il ajouta, énervé :

« Qu'est-ce que vous faites ? D'où venez-vous ? »

— « Je suis, » dis-je avec force, « une amibe géante. »

Le sergent qui me tenait par le coude rougit et dit :

— « Et moi, mon petit frère, c'est un babouin. Maintenant, tachez d'avoir un peu plus de respect que ça, ou on vous boucle pour insultes à magistrat. »

Une conversation très animée s'ensuivit, mais comme ils s'exprimaient tous en jargon juridique ou en argot policier, je n'y compris pas grand'-chose. Mais on m'expliqua plus tard dans ma cellule ce que signifiaient des expressions telles qu'« homicide volontaire » et « chaise électrique ». Le souvenir des électrodes de Bondi encore tout frais à la mémoire, j'augurai bien mal du sort qui m'était réservé.

De sorte que cette nuit-là, après avoir envoyé la gardienne me chercher un seau d'eau, je m'aplatis temporairement, je m'effilai, me glissai à travers les barreaux et me trouvai dans la rue.

J'eus tôt fait de me rendre compte qu'à partir de minuit les rues de vos cités ne sont peuplées que de mâles en quête d'agréables femelles. Et comme il faisait assez chaud, je n'avais pas pris la peine de boutonner mon imperméable.

Je n'entrerai pas dans le détail des aventures pour le moins surprenantes dont je fus la victime. Qu'il me suffise de vous dire qu'après plusieurs expériences pénibles — lesquelles se soldèrent toujours par un profond évanouissement de mon partenaire putatif — je me rendis compte que ma forme actuelle était un obstacle majeur à mon anonymat.

Dans une chambre d'hôtel, j'entrepris donc de prendre l'aspect d'un mâle humain. La seule personne dont je connaissais intimement les traits. était feu le Dr. Bondi. C'est ainsi que, debout devant une armoire à glace, éclairé uniquement par la lueur des enseignes lumineuses de la rue, je résorbai presque tous mes longs cheveux, mes seins protubérants, qui

s'étaient encore allongés du reste à la suite de toutes les épreuves par lesquelles je venais de passer, et j'effaçai les traits harmonieux de ma figure, pour acquérir à la place le nez pointu et le maigre menton de mon ex-tyran.

C'était de l'à-peu-près ; mais avec l'aide de pantalons, d'une chemise d'homme et d'un nœud papillon, tous objets qui me venaient de ma dernière rencontre de fortune, c'était déjà un progrès. Chérie Adams n'existait plus.

En dépit de toutes mes lectures, je n'avais encore que des idées assez fragmentaires sur les us et coutumes de l'homme. Je savais qu'il existait une sorte de système de troc, réalisé à l'aide de billets et de pièces de monnaie, système qui amenait l'homme à se lancer dans des entreprises qu'il appelait « travail ». Et cela afin de se procurer de la nourriture et tout ce dont il avait besoin.

Mes besoins à moi étaient fort simples : avoir la faculté d'être et d'apprendre. Et comme l'Université était l'endroit où, par excellence, on apprenait, je décidai d'être un professeur, tout comme le Dr. Bondi l'avait été. Son salaire devait être correct, et je m'étais déjà rendu compte qu'il avait accès, heureux mortel, aux innombrables livres de la Bibliothèque.

Comme il y avait de l'argent dans les poches de mon pantalon, je pris un taxi auquel je dis de m'emmener à la Direction Générale de l'Université. Nous y arrivâmes alors qu'il faisait encore nuit, et le chauffeur jugea bon de me lancer :

— « Plutôt en avance, hein ? »

Je ne m'étais pas encore rendu compte qu'une institution aussi splendide fermait la nuit, ce qui représentait pour moi une perte de temps insensée. J'attendis plusieurs heures assis sur les marches de l'escalier de marbre. Mais je finis quand même par me trouver dans le bureau du recteur Prellknock.

Il eut l'air un peu surpris en me voyant.

Je me présentai :

— « Dr. Hellos Adams. »

— « C'est curieux, » dit-il, parfaitement poli, mais intrigué, je le voyais, « non seulement vous êtes le portrait en blond de notre regretté Dr. Bondi, mais par-dessus le marché, vous avez le même prénom que lui. »

Je me rendis compte que j'avais oublié de modifier la pigmentation de mes cheveux.

L'air un peu mal à l'aise, il s'étendit encore quelques instants sur cette ressemblance, puis il finit par dire :

— « Et que puis-je pour vous, Dr. Adams ? »

— « Je viens solliciter un poste. J'aimerais être professeur. J'ai une grande soif de connaissance et je rêve de pouvoir me fixer dans un endroit comme celui-ci, où une telle somme de savoir est rassemblée. »

Le Dr. Prellknock resta silencieux, déglutit et me demanda aimablement :

— « Et quelles sont vos qualifications ? »

Je me mis à lui réciter la liste de mes lectures.

— « Je sais l'Encyclopédie, le dictionnaire complet, le... »

— « Vous les *savez ?* »

— « Mot pour mot, oui, » assurai-je.

Sa figure avait quelque chose d'étrange. Il avait de grands cernes noirs sous les yeux, comme s'il avait mal dormi. Pendant qu'il réfléchissait, je me laissai aller à parcourir des yeux son bureau. Mon regard fut attiré par une imposante pile de papiers, de dossiers, qui m'étaient étrangement familiers. Le dossier sur le haut de la pile portait en titre :

PROJET ADAM

(CULTURE D'UNE AMIBE MACROSCOPIQUE)

Volume I

J'en conclus qu'on avait remis au Recteur les notes de travail personnelles du Dr. Bondi, et qu'il avait passé une bonne partie de la nuit à les lire.

Il se frotta les yeux en se secouant la tête et me dit :

— « Je vous prie de m'excuser. J'ai subi plusieurs chocs violents pendant ces dernières vingt-quatre heures — la mort du Dr. Bondi et... heu... plusieurs autres choses. »

Son regard s'égara sur la pile de papiers.

— « Le pauvre garçon, » continua-t-il, « avait pour ainsi dire perdu la raison. Une nature très droite, pourtant. Mais il a eu une affaire assez mystérieuse avec une femme. Et pour se justifier, il a créé de toutes pièces une histoire absolument insensée... Une expérience qu'il aurait soi-disant menée à bien... » Il se reprit. « Mais tout cela n'a rien à voir avec vous. »

— « Au contraire, » lui dis-je. « J'ai pensé que la mort du Dr. Bondi laissait un poste vacant, et c'est ce poste précisément que je sollicite. »

Je ne pouvais pas me rendre compte évidemment que c'était une horrible façon de présenter les choses, que j'étais d'une grossièreté impensable, mais, bien plus que choqué, ce pauvre recteur avait l'air absolument fasciné par moi.

— « Vous... vous l'avez lu dans les journaux, j'imagine ? »

— « Non, monsieur, » répondis-je. « J'ai assisté à... à l'accident. En fait, vous voyez, je... je suis cette expérience dont vous parliez. »

— « Vous ? »

Je lisais l'horreur qui se faisait jour dans ses yeux. Il était incapable de prononcer un mot.

— « Vous comprenez, le Dr. Bondi était mécontent de moi. Il m'apprenait à marcher, et, d'une façon ou d'une autre, je n'y arrivais pas. A la fin, il me dit : « Tu marches comme si tu avais un bâton dans le dos ! » Je lui répondis que c'était vrai. C'était une longue électrode dont il se servait jadis pour me punir et dont je m'étais emparé. Je l'avais dissimulée à l'intérieur de mon protoplasme et le fait est qu'il l'avait oubliée. Pour lui montrer que je disais la vérité, j'en fis surgir l'extrémité entre mes omoplates.

» Le Dr. Bondi était tellement furieux qu'il s'en saisit et me l'arracha de moi-même, brutalité particulièrement douloureuse comme vous pouvez l'imaginer. Il brandit cette électrode, et, comme je croyais qu'il allait m'attaquer, je le frappai. C'était de la légitime défense.

» Et la fenêtre était derrière lui, » concluai-je.

Le Dr. Prellknock était debout, et sa peau était encore plus blanche que la mienne avant que le Dr. Bondi eût commencé à me faire ingérer du rouge carmin pour la pigmenter.

— « Alors... alors, vous êtes... »

Je le reconnus :

— « Je suis l'amibe macroscopique du Dr. Bondi. »

— « Pourquoi ne pas l'avoir dit en premier lieu ? »

— « Vous ne me l'avez pas demandé. »

Je finis par obtenir le poste que j'avais sollicité, mais pas avant qu'une armée de biologistes m'eût touché, palpé, senti, et même ausculté, moi qui n'ai pas de cœur.

Tout cela se passait il y a quatre-vingt-cinq ans ; évidemment, il y a eu beaucoup de changements depuis. Nous avons fait de gros progrès dans ce domaine scientifique.

Comme vous le savez, toutes les maladies provoquées par des micro-organismes ont complètement disparu, et cela en grande partie grâce à mes bons offices. L'homme et le microbe vivent maintenant en complète harmonie, pour leur bénéfice mutuel.

Ce qui nous amène à l'objet de ce cours auquel vous vous êtes inscrits. Demain, je commencerai à vous parler réellement des « Relations socio-symbiotiques entre l'Homme et le Protozoaire. »

Et je crois pouvoir dire que ceux d'entre vous qui ont l'intention de se spécialiser dans la bactériologie et dans la protozoologie pourront retirer un bénéfice indéniable de mes leçons.

Je vous remercie. Vous êtes libres.

(*Traduit par Yves Rivière.*)



Un rien d'étrange

(*A touch of strange*)

par THEODORE STURGEON

Voici une histoire qui n'est autre qu'une histoire d'amour. Mais les lecteurs de « Fiction *» connaissent suffisamment Theodore Sturgeon pour savoir qu'elle ne ressemblera guère à celles qu'on peut lire dans «* Nous Deux *» ou «* Confidences *»... Comme beaucoup d'histoires de Sturgeon, celle-ci est difficile à classer, de même qu'il est malaisé de définir le charme particulier qu'elle dégage. Contentons-nous de noter, incidemment, que son titre nous semble d'avance très approprié, pour le jour où on décidera d'éditer les œuvres complètes de Sturgeon* (1).



Il laissa ses vêtements dans la voiture et descendit jusqu'à la plage.

Au lever de la lune, avait-elle dit.

Il regarda l'horizon à l'est, ce qui ne lui apprit rien. C'était une nuit profonde et les étoiles paraissaient sans lumière, comme une poussière de talc sur une toile de fond noire.

— « Le lever de la lune, » marmonna-t-il.

Facile pour elle. Elle vivait dans un monde où le lever de la lune était une chose qu'on connaissait automatiquement. Mais il avait dû faire des recherches. On ne sait pas — et *elle* ne se rendait jamais compte — combien il est difficile à un profane de trouver l'heure exacte du lever de la lune, quand elle est dans sa phase obscure. Il n'en était d'ailleurs pas encore trop sûr, aussi était-il venu de bonne heure, prêt à attendre.

Il descendit jusqu'au flot murmurant en traînant les pieds, écoutant de ses deux oreilles et tâtonnant de l'orteil. « Ouh! je vais attraper la crève, » songea-t-il. Mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de la faire attendre, *elle*. Elle n'était pas d'une nature à comprendre les faiblesses humaines.

Il lança encore un coup d'œil vers le ciel, puis avança et se mit à l'eau. Elle était froide, mais quand il eut fait une dizaine de brasses, de ce geste puissant qui l'avait attirée au premier abord, il se sentit merveilleusement bien. Il songea : « Bon... quand j'aurai appris à respirer sous l'eau, ce sera enfantin de trouver le lever de la lune sans almanach. »

Il se dirigea silencieusement vers les dents de roc noir qu'on appelait les Dents de la Harpie, avec leurs gencives d'écume et leur frange d'algues soulevées par la marée, où venaient picorer les oiseaux. La mer était d'huile

(1) Histoires de Sturgeon dans « *Fiction* » : « *La merveilleuse aventure du bébé kurkle* » (n° 7), « *La peur est une affaire* » (n° 41), « *Et voici les nouvelles* » (n° 44)

sauf près des Dents, qui mâchonnaient vague après vague, en recrachant les débris dans l'air. Il était arrivé tout près quand il entendit chanter. Le bruit de la mer et l'attention qu'il apportait à contourner les Dents sans se cogner le genou — comme il l'avait fait la première fois — l'avaient empêché de remarquer le chant. Mais celui-ci avait une caractéristique à laquelle il n'était pas habitué. Enchanté, il s'immobilisa, nageant sur place, et écouta pour être certain ; et effectivement, il ne se trompait pas :

Le chant était affreux !

— « Crache tes fanons, » hurla-t-il joyeusement, « espèce de vieille sacoche à guano. »

— « Tu n'as pas l'air tellement brillant toi-même, mon pote, » répliqua une voix criarde, « et tu sais de quel pote aux foies blancs je parle. »

Il se rapprocha en nageant. Oh ! c'était parfait. Il n'était pas facile de trouver quelque chose d'exact pour l'humilier, elle. La plupart du temps, elle était si parfaite qu'il était forcé de tout inventer, comme cette fois où il lui avait dit qu'elle n'avait pas les deux yeux de la même couleur. Mais cette fois, quelle horrible voix elle avait ! « Mince alors, » songea-t-il, « *elles* aussi s'enrhument du cerveau ! » Pourquoi pas, après tout ?

— « Surveille ta grande gueule osseuse, » cria-t-il d'un ton enjoué, « ou je te peigne la queue avec un couteau d'écailler ! » (Il la distinguait à peine, étendue sur l'étroite bordure, face à la mer — comme une tache sombre mouchetée dans les ténèbres.) « C'était vraiment toi qui chantais, ou bien es-tu assise sur une otarie ? »

— « Et toi, tu ne croasses pas mieux qu'une mouette coincée dans un égoût, » répondit-elle d'une voix rauque. « Pourquoi tu ne l'avales pas, ton berlingot, hein ? »

— « Oh ! va te faire prendre la cafetière dans une roue à aubes, » fit-il en riant.

Il s'accrocha à la bordure rocheuse et se hissa hors de l'eau. Immédiatement, il y eut un petit cri suraigu et une grande éclaboussure : elle avait disparu. La forme était passée en l'air sous ses yeux trop vite pour qu'il distinguât exactement ce que c'était, mais il avait vu en toute certitude — avec une vive surprise — ce que *ce n'était pas*.

Perché sur le rebord étroit de roc, il se pencha au maximum pour examiner la mer sombre. Au bout d'un moment, il y eut un faible bruit et il vit un ovale blanchâtre si vague qu'il dut cligner les yeux en détournant légèrement la tête, comme les marins, pour en distinguer les contours. Cette chevelure noire et courte n'était pas la masse d'or flottant pour laquelle il avait une fois acheté un peigne florentin. Ces deux quinquets brouillés n'étaient pas les yeux verts, lumineux, trop étirés et trop largement espacés qui, en riant, l'avaient avidement regardé dormir. Ces amorces d'épaules n'étaient ni larges ni belles, mais étroites. Cette toux faible et sanglotante ne ressemblait à aucun des sons qu'il avait entendus auparavant sur ces mêmes rochers. Et la preuve finale (désormais inutile) fut la main mince qu'il saisit. Elle n'était ni aplatie ni palmée ; sa douceur était celle de la prune, au lieu d'évoquer le contact magique d'un bracelet-montre en filigrane tressé. Bref, c'était une main humaine, et pendant un long moment

de choc, ils se tinrent la main tandis que leurs cerveaux, pris de panique, se préparaient à livrer bataille à la vérité.

Ils finirent par dire en même temps : « Mais vous n'êtes pas... »

Une vague passa et ils reprirent : « Je ne savais pas qu'il y avait quel... »

Ils ouvrirent et refermèrent la bouche et dirent ensemble : « Vous savez, j'attendais... »

— « Ecoutez ! » fit-il brusquement, ayant trouvé quelque chose qu'il pouvait dire sans qu'elle en fît autant pour l'instant. « Cramponnez-vous bien, je vais vous hisser. Prête ? Une, deux... »

— « Non ! » fit-elle, indignée, en reculant vivement. Elle lui échappa et plongea, la bouche ouverte, puis elle remonta, en suffoquant. Il tendit le bras pour l'aider, mais il la manqua, lui effleurant seulement le bras. « Ne me touchez pas ! » s'écria-t-elle en nageant frénétiquement vers le roc où il était assis ; elle s'y accrocha d'une main et resta là à tousser jusqu'au moment où il bougea. « Ne me touchez pas ! » cria-t-elle de nouveau.

— « Bien. Comme vous voudrez, » fit-il d'une voix offensée.

Elle parla à haute voix, mais visiblement pour elle seule :

— « Oh ! seigneur... »

Cela le poussa à tenter de s'expliquer.

— « Je pensais seulement que vous devriez sortir de l'eau, tellement vous toussez. C'est idiot que vous restiez à vous faire ballotter dans la flotte pendant que je suis là, assis sur... » Il s'embarrassa dans ses phrases, sans pouvoir les achever. Ils s'entreregardaient fixement, comme deux taches haletantes sur un rocher glissant d'écume.

— « La façon dont je vous ai parlé, il faut que vous compreniez... »

Ils se turent en s'apercevant qu'ils parlaient de nouveau en chœur. Il comprit soudain et éclata de rire — il était comme soulagé — en disant :

— « Vous voulez dire que vous n'êtes pas le genre de fille à vous exprimer comme vous l'avez fait. Je vous crois... Et moi, je ne suis pas le garçon à le faire non plus. Je vous ai prise pour une... pour quelqu'un d'autre, voilà tout. Sortez de là. Je ne vous toucherai pas. »

— « Eh bien... »

— « J'attends quelqu'un, c'est tout. »

Une vague arriva et elle en profita pour se laisser porter à plat-ventre sur la cornière rocheuse. « Je vais me débrouiller, » dit-elle vivement, ce qu'elle fit. Il resta où il était. Ils restèrent où ils étaient, dans l'anfractuosité du roc, à l'abri du vent, dans des ténèbres si profondes qu'en fermant les yeux, la rougeur de leurs paupières leur faisait l'effet d'un éclair.

Elle dit : « Euh... » puis mâchonna en silence ce qu'elle voulait exprimer, en ravalant la majeure partie. Enfin : « Je ne cherche pas à être indiscrète. »

— « Je n'ai jamais pensé que vous... Indiscrète ? Vous ne m'avez rien demandé. »

— « Non, je veux dire : en restant ici, » fit-elle d'un ton de pruderie. « Je ne veux pas vous embarrasser. Je... j'attends également quelqu'un. »

— « Vous êtes chez vous, » fit-il avec générosité, puis il se sentit aussitôt idiot. Il avait la certitude qu'il avait parlé d'une voix cynique, sarcastique,

incrédule. Son silence prolongé empirait la situation. Cela devint insupportable. Il ne trouvait qu'une chose à dire, mais il éprouvait de la répugnance à exposer ouvertement la seule raison qu'elle pût avoir d'être en cet endroit. Sa bouche posa la question, presque sans qu'il s'en aperçût :

— « Est-ce que... votre ami... euh... va arriver... euh... en bateau ? »

— « Et la vôtre ? » fit-elle timidement ; et soudain, ils se prirent à rire comme des fous. C'était une de ces crises folles où se laissent parfois aller les gens, des rires explosifs, douloureux, sans rien de spécifique qui les motive. Quand la crise fut passée, ils se tinrent tranquilles. Ils n'avaient pas bougé, ils ne s'étaient rien dit, et pourtant, ils étaient à présent ensemble et non plus simplement côte à côte. Leur attachement à quelqu'un — à quelque chose — d'autre avait paradoxalement abattu une barrière entre eux deux.

Ce fut elle qui se lança, qui prononça le Mot-code au moyen duquel ils pouvaient comprendre leur préoccupation respective. Rêveusement, elle murmura :

— « Je n'ai jamais vu de sirène. »

Et il répondit tout aussi rêveusement, mais instantanément : « Splendide. » Et c'était à la fois une question et une réponse. Aussi quand il déclara : « Je n'ai jamais vu de... » répondit-elle immédiatement : « Splendide. » C'était de la réciprocité. Ils s'entreregardèrent de nouveau dans le noir et rirent, calmement, cette fois.

Après un silence amical, elle s'enquit :

— « Comment s'appelle-t-elle ? »

Il sursauta, surpris lui-même :

— « Tiens, mais je n'en sais rien ! Vraiment. Quand je suis loin d'elle, je pense à *Elle,* et quand je suis avec elle, elle est tout simplement... *toi.* Pas vous, » ajouta-t-il avec un rire enfantin.

Elle rit également, puis parut réfléchir.

— « C'est curieux. Je ne connais pas *son* nom, à lui non plus. Je ne sais même pas s'ils portent des noms. »

— « Peut-être n'en ont-ils pas besoin. Elle... euh... ils sont un peu différents. Ils savent des choses que nous ignorons... ou plutôt, ils les sentent. Ils savent quand des gens viennent à la plage, bien avant qu'ils soient en vue. Et ils prévoient le temps, ils savent où se cacher au fond de l'eau derrière un rocher, pour qu'un poisson vienne droit dans leurs mains. »

— « Et ils connaissent l'heure du lever de la lune. »

— « Oui. » Il songeait : « Et s'ils se connaissaient ? Et s'ils étaient là à nous guetter ? Et si c'est *lui* qui arrive le premier, qu'est-ce qu'il va me dire ? Ou si c'est *elle* qui vient d'abord ? »

— « Je ne crois pas qu'ils aient besoin de noms, » disait la fille. « Ils distinguent les personnes entre elles, et ils savent de qui ils parlent, rien que par intuition. Comment vous appelez-vous ? »

— « John Smith. Et c'est tout ce qu'il y a de vrai ! » (1)

Elle se tut un instant, puis gloussa de rire.

---

(1) John Smith est l'équivalent de « Jean Dupont ».

— « Je parie que vous l'affirmez chaque fois qu'on vous demande votre nom. Je parie que vous l'avez répété des milliers de fois. »

— « Eh bien oui, mais personne ne m'avait fait de remarque jusqu'à présent. »

— « Moi, forcément, je m'appelle Jane Dow. D-O-W. Pas Doe. » (1)

— « Jane Dow ! Et je parie que vous êtes forcée de l'épeler chaque fois ? »

— « C'est tout ce qu'il y a de vrai. »

Ils éclatèrent de rire.

— « John Smith, Jane Dow, » répéta-t-il. « Des gens tout ordinaires. »

— « Ordinaires ? Vous et votre sirène ? »

Il aurait aimé voir son visage. Il se demandait si le peuple de la mer l'impressionnait, elle, au même point que lui. Il n'en avait jamais parlé à âme qui vive. Qui l'eût écouté ?

Qui l'eût cru ? Ou qui, après l'avoir écouté et cru, n'eût pas tenté d'intervenir ? Une telle merveille... Et elle, en avait-elle parlé à ses amies et amis, et à tous les autres ? Il en doutait. Il n'aurait pu dire pourquoi, mais il en doutait

— « Ordinaire, oui, » affirma-t-il. Puis il se mit à en parler sérieusement, parce que c'était la première fois, et qu'il s'y sentait obligé : « Cela intervient dans une large mesure. En fait, c'est l'essentiel. Ecoutez : il ne m'est jamais rien arrivé de toute ma vie. Vous savez ce que cela signifie ? Je n'ai jamais sauté une classe, et je ne suis jamais resté en arrière. Je n'ai jamais eu de prix. Je ne me suis jamais rien cassé. Je n'ai jamais été riche, mais jamais je n'ai eu faim. J'ai pris un emploi et j'y suis resté, et je n'avancerai guère dans la compagnie, mais je ne serai jamais renvoyé. Vous saisissez ? »

— « Oh ! oui. »

— « Et alors, » exulta-t-il, « arrive la sirène. Voilà qu'une sirène vient à *moi*. Pas une illusion... pas de question si j'ai bien vu ou non une sirène : c'est une sirène bien vivante qui veut me revoir souvent, et qui me donne des rendez-vous, et qui y vient, bien qu'elle soit toujours en retard. »

— « *Lui* aussi, » dit-elle, en plein accord.

Il s'approcha d'elle et baissa confidentiellement le ton :

— « Moi, j'appelle ça un rien d'étrange. Un rien d'étrange. C'est ce que je me dis quand j'y pense. Ecoutez, un homme reste un homme toute sa vie, il est bon pour sa mère, il ne se fait pas arrêter, quand il boit trop il ne s'attire pas d'ennuis, mais il se contente — je vous demande pardon — d'avoir l'estomac à l'envers. Il fait de bonnes journées de travail pour la paye d'une journée, personne ne le déteste, mais personne ne l'aime non plus. Eh bien, un homme pareil, il n'a pas de *vie ;* à mon avis, il n'est pas *réel*. Mais prenez un de ces types ordinaires comme il y en a des millions, et ajoutez-y un rien d'étrange, vous me suivez ? Une petite chose

---

(1) « Jane Doe » serait le féminin du pseudonyme de l'Américain moyen : John Doe.

qu'il fait, ou qu'il a, ou qui lui arrive, même une seule fois. Alors, pour le restant de ses jours, il devient *réel*. Mais je suis trop bavard. »

— « Non. Je pense que c'est très joli, Mr. Smith... Un rien d'étrange. Un rien... vous savez que vous venez de me faire le récit de ma propre vie. Tout juste. Je suis née, on m'a nourrie, j'ai fréquenté l'école et j'ai pris un emploi là, à Springfield, et... »

— « A Springfield ? Dans le Massachussetts ? C'est mon patelin ! » s'écria-t-il, tellement excité qu'il tomba à l'eau. Il refit aussitôt surface et sauta près d'elle, comme une otarie.

— « Non, à la vérité, » dit-elle doucement, « c'était à Springfield en Illinois. »

— « Oh... » fit-il, décontenancé.

— « Je n'ai jamais été une jolie fille, » reprit-elle, « ni affreuse non plus. Quand il y avait bal dans le gymnase de l'école et que les garçons allaient chacun leur tour inviter une partenaire, je n'ai jamais été la première choisie, ni la dernière non plus, mais j'ai quelquefois eu peur de l'être. J'ai pris du travail le lendemain du jour où j'ai obtenu mon diplôme secondaire. Pas un travail de premier ordre, mais pas désagréable, et j'y suis toujours. Il y a des gens que je préfère aux autres, mais pas trop, vous voyez ?... Un rien d'étrange. J'ai toujours deviné qu'il y avait un nom pour la chose que je n'avais jamais eue, et vous en avez trouvé un excellent. Je vous en remercie, Mr. Smith. »

— « Oh ! ce n'est rien, » dit-il, intimidé. « Et de toute façon, maintenant, vous l'avez, cette chose... Comment avez-vous rencontré votre... lui, je veux dire ? »

— « Oh ! j'ai eu une peur *mortelle,* vraiment. C'était le jour du picnic de notre compagnie et je nageais, et je... pour vous dire la vérité, Mr. Smith, si vous voulez bien me pardonner, une épaulette de mon maillot avait tendance à glisser. Je vous en prie... ne pensez pas que c'était grave... autrement, je ne l'aurais pas porté. Mais cela me mettait mal à l'aise, alors, j'ai contourné les rochers pour faire une réparation et... il était là. »

— « En plein jour ? »

— « En plein soleil. C'était comme... comme... comme rien d'autre. Il était étendu sur ce roc, ici même, hors de l'eau. Comme pour m'attendre. Il n'a pas tenté de s'enfuir, il n'a pas paru surpris, il a continué à sourire. En attente. Il avait une belle voix, grave et douce, et de longs yeux verts et de longs cheveux dorés. »

— « Oui, oui, *elle* aussi. »

— « Il était *si* beau. Et puis, tout le reste... inutile que je vous en parle. Des écailles argentées et brillantes, et de grandes nageoires incurvées. »

— « Oh ! oui, » fit John Smith.

— « J'étais sidérée, certes. Mais pas effrayée. Il n'a pas cherché à s'approcher de moi et j'ai en quelque sorte senti qu'il ne me ferait jamais de mal... et puis il m'a parlé et j'ai promis de revenir, ce que j'ai fait,

souvent, et voilà. » Elle lui toucha l'épaule, puis retira la main, confuse. « Je ne l'ai jamais raconté à personne jusqu'à présent. Pas à âme qui vive, » murmura-t-elle. « Je suis si heureuse de pouvoir en parler. »

— « Oui, » il éprouvait une joie folle, « oui. »

— « Et vous, comment avez-vous... »

Il rit.

— « Dans ce cas, il faut que je parle un peu de moi. La natation, c'est la seule chose où je sois à peu près bon, seulement je ne m'en suis aperçu qu'une fois adulte. Nous n'avions pas de piscine quand j'allais en classe. Je ne me fais pas voir, je ne nage que lorsqu'il n'y a pas trop de monde aux alentours. Et je suis venu ici un jour, c'était un soir d'été quand tout le monde était rentré dîner. J'ai franchi la ligne des récifs, plus loin que les Dents, où nous sommes. Il y a un endroit où il n'y a que soixante centimètres de fond et je me suis cogné le genou.»

Jane Dow émit un petit bruit compatissant.

Smith gloussa :

« Moi, j'utilise rarement un langage grossier. Je ne m'y sens pas à l'aise. Mais on entend tout le temps des grossièretés et j'imagine qu'on les retient sans le vouloir et sans le savoir. Alors, quand je suis tout seul et que je me cogne la tête ou autre chose, j'entends ces grossièretés, vous savez, et je me rends soudain compte que c'est moi qui les dis. Et c'est ce qui est arrivé le jour où je me suis cogné le genou. Je m'étais réellement fait mal. Alors, je me suis plié en deux en me tenant le genou, et en jurant au point de mettre la mer en ébullition à un mètre autour de moi. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un à proximité, autrement je n'aurais rien dit.

» Et tout à coup, je l'ai vue là, en train de se moquer de moi. Elle est sortie comme un dauphin des eaux profondes, derrière le récif, et elle a bondi dans le soleil, dans le soleil rouge du couchant ; et elle est retombée à plat sur le dos, avec un bruit de molaire qui se casse sur un noyau de cerise. L'eau a rejailli tout autour d'elle, et pendant une seconde, elle a paru reposer dans un écrin, dans du satin rose, avant de s'y enfouir.

» J'avais tellement mal et j'étais tellement surpris que je n'en ai pas cru mes yeux, et je me rappelle avoir pensé que c'était une... une de ces filles dont on parle, qui mènent leur vie et se baignent en costume de naissance. Alors, je lui ai tourné le dos pour lui faire voir ce que je pensais de ces ébats, mais j'ai regardé par-dessus mon épaule pour voir si elle comprenait ce que je voulais dire, et j'ai cru que j'avais tout imaginé, parce qu'il n'y avait plus rien que quelques bulles, qui ont disparu avant que je puisse les distinguer clairement.

» Mon genou m'a alors rappelé à l'ordre, et j'ai vu que je m'étais non seulement cogné, mais coupé, et que le sang coulait le long de ma jambe, et c'est seulement en l'entendant rire plus fort que je ne jurais que je me suis rendu compte de ce que je disais. Elle nageait en cercle autour de moi, mais vous savez, il y a une façon de rire *de* et une façon de rire *avec*, et dans ce qu'elle faisait, il n'y avait rien de méchant.

» Alors j'ai complètement oublié mon genou et je me suis mis à

nager, et je crois que ça lui a plu ; elle a cessé de rire et s'est mise à chanter, et c'était... »

Smith se tut un moment, et Jane Dow ne trouva rien à dire. On eût dit qu'ils écoutaient ce chant, ou qu'ils l'espéraient.

« Elle est capable de chanter pour tout ce qui bouge, si c'est vivant, et même si c'est autre chose, pourvu que ce soit grand, comme un vent de tempête ou des vagues démontées. Elle a chanté pour mes bras qui frappaient l'eau et pour mes mains qui y plongeaient, et pour moi, et parce que j'étais intimidé et émerveillé... et pour l'eau qui me baignait et pour mon sang qui coulait, c'était tout cela qu'elle chantait, et sans que j'aie eu le temps de m'en apercevoir, la situation s'était retournée, et je nageais au rythme de ce qu'elle chantait. Je crois que je n'avais jamais nagé comme cela, et que cela ne m'arrivera jamais plus. Je ne sais pas. Parce qu'il y a une façon de se mouvoir où les moindres gestes sont juste ce qu'il faut, et on avance deux fois plus vite qu'auparavant ; il n'y a plus rien en vous qui lutte contre autre chose... » Sa voix se perdit.

Jane Dow soupira.

Il reprit :

« Elle a filé vers les rochers comme une torpille et au moment où elle aurait dû se fracasser le crâne, elle a fait jaillir une fontaine d'eau écumeuse et s'est hissée dessus, jusqu'aux rochers... exactement où elle voulait, et sans haleter le moins du monde. Elle a plongé la main dans une anfractuosité et en a retiré un grand vieux peigne qu'elle s'est passé dans les cheveux, sans cesser de chantonner et de me sourire comme... eh bien, comme vous dites qu'il a fait, en vous attendant, sans manifester le moindre désir de fuir. J'ai nagé jusqu'aux rochers et je me suis assis près d'elle, comme elle le voulait. »

Au bout d'un moment, Jane Dow prit la parole, timidement, mais de toute évidence convaincue que pendant son silence, Smith avait passé suffisamment de temps sur ces rochers dont il se souvenait si bien.

— « Que... voulait-elle, Mr. Smith ? »

Smith éclata de rire.

« Oh ! » fit-elle, « je vous demande pardon. Je n'aurais pas dû vous le demander. »

— « Je vous en prie. Ce n'est rien. Ce dont je riais, c'est qu'elle m'eût choisi... moi, entre tous les gens de la terre... » Il s'interrompit de nouveau en hochant la tête. « Non, » songea-t-il, « je ne vais pas lui parler de cela. Elle pense déjà bien assez de mal de moi. Assis pendant la moitié de la nuit sur un rocher avec une sirène, à lui apprendre des grossièretés... »

Il dit :

« Ils ont le moyen de vous faire faire ce qu'ils veulent. »

Smith s'aperçut qu'il était possible, malgré les murmures de la mer sous vos pieds, de sentir que la personne à côté de vous cessait de respirer ; d'être intrigué, puis inquiet, puis soulagé quand le souffle reprenait, tout cela sans rien entendre et sans rien voir. « *Qu'est-ce que j'ai*

dit ? » se demanda-t-il, perplexe. Mais il ne s'en souvenait pas au juste, sauf qu'il avait la certitude d'avoir commencé à décrire la scène avec la sirène sur les rochers, puis avait décidé de se taire et dit autre chose. Ah ! oui... il s'agissait de faire ce qui plaisait à la sirène.

— « Au fond, » dit-il, « il n'est pas difficile de leur faire plaisir. Une fois qu'on comprend ce qu'ils désirent. »

— « Oh ! oui, » fit-elle d'une voix assurée. « Je m'en suis aperçue. »

— « Vraiment ? »

Un petit silence, le temps d'un hochement de tête.

Il se demandait ce qui plaisait à un triton. Il ne savait rien d'eux — rien. Sa sirène aimait chanter et qu'on l'écoute, qu'on la regarde, elle aimait se peigner et se faire insulter. « Et de quoi qu'il s'agisse, cela vaut la peine, » ajouta-t-il, « parce que lorsqu'ils sont heureux, ils ont un bonheur grand comme le ciel. »

— « De quoi qu'il s'agisse, » acquiesça-t-elle d'un ton désagréable.

Une pensée étrange et corrosive s'insinua dans la conscience de Smith. Il la repoussa avant même de l'avoir reconnue. Elle était étrange et corrosive en raison de la connaissance qu'il avait de sa sirène, et du sentiment qu'il éprouvait pour elle. Il existe une conception populaire de la joie qu'on est susceptible d'éprouver en compagnie d'une sirène, et il l'avait partagée — s'il lui arrivait de penser aux sirènes — avec les gens vulgaires... jusqu'au jour où il en avait rencontré une. On écoute les sirènes, on les regarde, on leur fait de petits cadeaux, on les insulte, et on apprend parfois des habiletés inconnues, ou oubliées de la plupart d'entre nous, comme de respirer sous l'eau — ou plus exactement d'emmagasiner plus d'oxygène qu'on ne s'en croyait capable, et d'en trouver encore à extraire des petites quantités d'eau pénétrant dans les poumons, en la vaporisant par des contractions étudiées du diaphragme, ce qui permettait d'isoler une partie de l'oxygène dissous. Telle était du moins la théorie que Smith avait élaborée après avoir pratiqué quelques-uns des exercices rituels de la sirène. Et puis il y avait encore la pêche pour manger, et la pêche pour pêcher, et le jeu consistant à hypnotiser les anguilles, et d'autres plaisirs innocents.

Mais tout à fait innocents.

Car la sirène est ovipare comme une carpe, bien que plus mammifère que n'importe quel poisson. Ses œufs sont minuscules, selon des précédents bien connus chez les mammifères, et à la saison voulue, ils se rassemblent en grappes brillantes (chaque œuf ressemble à une perle miniature enfermée dans de la pierre de lune) au fond d'une cavité intime. La cérémonie de l'amour a lieu quand les œufs sont bien développés et se sont plaqués au bord de la paroi interne de leur nid secret : c'est la recherche et la séduction d'un triton qui veuille bien — de la seule façon qu'il connaisse — venir féconder les œufs.

Cette séquence embryologique, pour inhabituelle qu'elle paraisse, est loin de figurer comme un cas isolé dans un monde complexe où l'on trouve des merveilles comme les céphalopodes marins et les appétits disparates

que montrent simultanément certains arachnidés. Et comme, en ces matières, c'est l'instinct de procréation qui domine, la conduite à suivre avec ces jolies créatures que sont les sirènes est sans histoire.

— « Ils sont si gentils, » disait Jane Dow, « et en même temps si grossiers. »

— « Oh? »fit Smith, que la pensée corrosive recommença à tourmenter. Il la chassa loin de lui, mais elle revint à la charge... Autrefois, dans le Sud, on calmait les bébés en leur enduisant généreusement les mains de mélasse et en leur donnant une plume de poulet. La pensée de Smith se conduisait comme une de ces plumes et, quoi qu'il fît, il ne pouvait s'en débarrasser.

Voyons, ce triton, songeait-il farouchement...

— « J'imagine, » reprit Jane Dow, « que je ne suis guère en mesure de critiquer. »

Smith était trop préoccupé de sa plume imaginaire pour répondre.

« Vu ma façon de vous parler quand je vous ai pris pour... quand vous êtes arrivé ici. Mais, de ma vie, je n'ai... »

— « Pas d'importance. Vous m'avez entendu également, non ? »

« Oh ! » songea-t-il, soudain déçu de lui-même, « il en va d'elle et de son ami comme de moi et de la mienne. Smith, tu as mauvais esprit. C'est une chic fille, cette Jane Dow. »

Il ne lui vint pas à l'idée de se demander ce qu'elle pensait. Pas un seul instant il n'imagina qu'elle pût en savoir moins que lui sur les sirènes, bien qu'il désirât en apprendre davantage sur les tritons.

— « Ils vous *forcent* à le faire, » dit-elle. « On est obligé. Je l'avoue ; je veille la nuit pour trouver de nouvelles insultes à lui adresser. Il en est si heureux. Et il aime en faire autant. Il dit... de ces choses ! Il m'appelle son appât de crocodile. Il dit que je suis son petit seau d'œufs écrasés. N'est-ce pas affreux ? Il dit que je suis du genre laitance à l'eau. Qu'est-ce que c'est que la laitance, Mr. Smith ? »

— « Je ne peux pas vous le dire, » fit Smith d'une voix rauque, n'en sachant rien, mais se promettant bien de consulter le dictionnaire. Il était bouleversé. Elle paraissait si gentille, cette fille... Il se surprit à s'irriter. Incontestablement, ç'avait été une fille convenable. Le monstre, songea-t-il, pris de furie.

— « Je me demande si c'est déjà l'heure du lever de la lune. »

— « Oh ! c'est vrai, le lever de la lune, » dit-elle de façon surprenante.

Smith ne savait pas pourquoi, mais pour la première fois depuis son arrivée sur le rocher, il avait froid. Il jeta un regard malheureux vers la mer. Une phrase triste, usée, lui passa dans la tête : *la sauver d'elle-même*. Il se sentit incontinent annobli, sans comprendre.

Elle reprit d'une voix faible : « Etes-vous... avez-vous... si cela ne vous offense pas que je vous le demande... vous n'êtes pas forcé de me répondre... »

— « Quoi donc ? » demanda-t-il doucement en se rapprochant d'elle. Elle se tassait d'un air triste sur l'étroit rebord. Elle ne se tourna pas vers lui, mais elle ne s'éloigna pas.

— « Marié... ou autre chose ? » murmura-t-elle.

— « Fitchtre non. Jamais. J'ai peut-être eu des espoirs une fois ou deux, mais non, sûrement pas. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Je n'ai jamais rencontré de... elles sont toutes... Vous vous rappelez ce que je vous ai dit d'un rien d'étrange ? »

— « Oui... »

— « Personne ne l'avait, ce rien... et puis, je l'ai eu dans ma vie, et... disons que je n'ai encore jamais rencontré de fille à qui j'aurais pu parler de la sirène. »

Ses paroles se répandirent tranquillement en eux, tandis qu'ils y réfléchissaient. Quand il eut réalisé ce qu'elles signifiaient, il tourna la tête vers elle, dans le noir, pour tenter de déchiffrer son expression. Ses lèvres se posèrent sur celles de la jeune fille. Il n'appuya pas, il ne se recula pas. Il resta immobile, de surprise d'abord, puis de bonheur. Elle se redressa en s'aidant des deux bras, les yeux grands ouverts, jusqu'au moment où il lui libéra la bouche. Ce fut quelque chose de très doux.

Les sirènes adorent embrasser. Elles trouvent cela risible au possible. Aussi Smith savait-il ce qu'était un baiser de sirène. Il y réfléchissait pendant que ses lèvres reposaient sur celles de Jane Dow, si douces. Il pensait que les lèvres de la sirène étaient non seulement froides, mais sèches et incomplètement souples. La langue de la sirène faite pour rejeter les détritus et découper le varech, pouvait blesser au sang. (Il n'en avait pas fait l'expérience, mais c'était possible.) Et son haleine fleurait le poisson.

Quand il put parler, il demanda :

— « A quoi pensiez-vous ? »

Elle répondit, mais il ne parvint pas à l'entendre.

« Comment ? »

Elle murmura contre son épaule :

— « Ses dents à lui se retournent toutes vers l'intérieur. »

« Nous y voilà, » songea-t-il.

— « John, » dit-elle soudain, « il faut que vous sachiez une chose dès maintenant. Je sais exactement ce qu'il y avait entre vous et *elle*, mais il faut que vous compreniez que ce n'était pas pareil pour moi. Je veux que vous sachiez la vérité vraie depuis le début, et nous n'aurons plus à nous poser de questions, ni à en reparler jamais. »

— « Oh ! c'est très bien, » dit John Smith en s'étouffant. « Très bien... Allons-nous-en. Partons d'ici avant... avant le lever de la lune. »

Etrange comme elle se trompait sur lui, et n'en saurait jamais rien (car ils n'en reparlèrent jamais), et curieux comme elle lui pardonnait, avec un sentiment de puissance : car n'avait-elle pas vaincu la plus indomptable, la plus adorable des rivales ?

Etrange comme il se trompait sur elle et lui pardonnait, et en retirait une fierté durable et la certitude qu'elle lui en serait éternellement reconnaissante.

Etrange que la lune se fût levée longtemps avant leur départ et que pourtant la sirène et le triton ne fussent pas venus, devinant les choses comme ils en avaient le pouvoir, étrangement.

Et John nagea dans la mer sombre, lentement, avec sollicitude, et Jane nagea, et ils se séparèrent dans les ténèbres de la plage pour s'habiller, et ils se retrouvèrent devant la voiture de John, et ils allèrent devant les phares pour se voir enfin l'un l'autre ; et quand le temps fut venu, ils devinrent sincèrement et profondément amoureux, et c'est là certainement le rien le plus étrange de toute l'histoire.

(Traduit par Bruno Martin.)



L'homme qui parlait aux Martiens

par FRANCIS CARSAC

Depuis sa nomination à la chaire d'une importante Faculté des Sciences de province, Francis Carsac nous a confié qu'il n'avait pratiquement plus le temps d'écrire. Tous ceux qui ont aimé ses romans « Ceux de nulle part » *et* « Les robinsons de l'espace » (*Rayon Fantastique*) *s'uniront à nous pour le regretter. Ils se réjouiront aussi d'apprendre que, de son propre aveu, il sent de façon de plus en plus pressante la « poussée du virus ». En attendant que ce phénomène ait le résultat que l'on peut souhaiter, nous leur offrons pour leur faire prendre patience, après* « Taches de rouille » (*n°* 7) *et* « Hachures » (*n°* 10), *un nouveau conte de Francis Carsac.*



JEAN MALÉTRAZ, l'illustre reporter, se carra dans son fauteuil, étendit ses jambes, et alluma soigneusement sa pipe.

— « Ainsi, vous voulez savoir quel fut mon plus beau « loupé » ? Eh bien, je vais vous le dire. Ce fut mon reportage sur la première arrivée des Martiens. »

Il y eut un chœur de protestations.

— « Voyons, mais c'était épatant... Le plus beau papier depuis l'assassinat du Président des U.S.A. par le Schah de Perse !... Fichtre, si vous appelez cela un loupé... Des loupés comme ça, j'en veux bien tous les jours... »

Malétraz leva la main.

— « Silence ! Laissez-moi raconter, et vous verrez que ce fut bien un loupé. Oh ! ce ne fut pas de ma faute. La poisse, simplement. Mais une poisse de toute première grandeur ! »

Elle commença à se manifester le 20 septembre 1963. Normalement, j'aurais dû me trouver, par le plus grand des hasards d'ailleurs, sur le lieu même où nos sympathiques amis à six bras devaient, trois jours plus tard, faire leur premier atterrissage. J'étais en train de compléter mes bagages, partant le soir même pour N'Délé (A.-E. F.). Je devais faire un reportage dans cette région, que je connais bien, sur le rhinocéros blanc. Vous connaissez la politique du Patron : du crime, soit, le public aime ça, mais aussi de l'instructif. Or l'on croyait cet animal — le rhino blanc, bien sûr, pas le Patron — disparu de la surface de la Terre, en tout cas de

l'Afrique française. Je devais aller vérifier les rapports contraires. Papier « genre exploration », grands couplets sur la protection de la Nature et des espèces animales rares, attaques classiques contre l'impéritie du Gouvernement, interview du Professeur Dubernard, le grand zoologiste du Muséum, etc., etc.

Je faisais donc mes bagages. Voulant descendre une cantine métallique placée sur une étagère, je grimpe sur une chaise. Elle casse, je dégringole et reçois la cantine sur le coin de la figure. Vous pouvez en voir encore la trace sur ma tempe gauche. Je tombe dans les pommes et me réveille, quelques heures après, dans mon lit, avec un mal de tête à tout casser, et un toubib à mon chevet. Il me parle de radiographie, fait une délicate allusion à une fracture du crâne possible. Rassurant, comme vous voyez.

L'avion était déjà envolé, je ne me sentais pas solide, mes bagages n'étaient pas finis. J'en pris mon parti, remettant mon départ au lendemain.

Le lendemain matin, radiographie. Pas de fracture, bien entendu. Tout va bien. Je rentre chez moi, commence à bourrer la fameuse cantine. Coup de sonnette : télégramme affolé de ma sœur — son mari a disparu depuis deux jours.

La famille avant tout ! Je prends la voiture, fonce, traverse la moitié de la France. J'arrive pour trouver mon imbécile de beau-frère au lit avec une jambe cassée. Chute dans un ravin en cherchant des champignons. L'accident idiot, quoi ! Evidemment, j'enguirlande ma sœur de ne pas m'avoir prévenu que son mari était retrouvé. Elle riposte, disant — ce qui était vrai — qu'elle avait envoyé un second télégramme, que j'ai effectivement trouvé en rentrant. De toute manière, c'était un jour de fichu. C'est beau, la famille !

Le lendemain matin, je repars pour Paris à l'aube, me disant qu'après tout il n'y avait rien de pressé : les rhinos peuvent attendre. A peine au journal, tout le monde me saute dessus : « Tu connais la nouvelle ? » « Non. » « L'observatoire du mont Palomar a repéré un objet qui s'approche de la Terre. » Du coup, les archives sont bouleversées. On ressort toutes les histoires de soucoupes, globes volants, etc. Et le soir même, comme vous le savez, le grand coup de tonnerre : Nul doute, c'est un engin, un astronef. Enfoncés les rhinos. Ordre de rester ici, prêt à filer là où il faudra.

La nuit passe. L'objet n'est plus visible dans le ciel, disent les observatoires. Où est-il passé ? Les Russes accusent les U.S.A. de l'avoir confisqué, les U.S.A. ripostent sur le même ton. A 10 heures, une dépêche de Bangui signale que, la nuit précédente, une sphère lumineuse est descendue dans le parc national de N'Délé. Du coup, me voilà catapulté dans le bureau du Patron.

— « Alors, Malétraz, qu'est-ce que vous fichez ? C'est votre région ! Vous devriez y être, d'ailleurs ! Bon Dieu, je suis sûr que tous nos confrères y ont déjà leurs hommes ! Vous prenez Durand comme photographe, il est prévenu. Quoi ? Vous êtes encore là ? Malétraz ! Eh ! Malétraz ! Incidemment, n'oubliez pas les rhinos ! »

A 16 heures, je suis à Bangui, avec Durand. Hélico immédiatement en route pour N'Délé. Sale temps, tornade menaçante. Arrivée à N'Délé à la nuit. Heureusement, il y avait depuis peu un bon terrain avec un radiophare. Sur ce terrain, des hélicos militaires, en veux-tu, en voilà, et quelques avions. Je fonce chez l'administrateur. Pan ! Le territoire est placé depuis deux heures sous juridiction militaire. Impossible d'aller plus loin !

Triste nuit, dans le bungalow des hôtes de passage, avec Tiron, du « *Monde* », McAdam, du « *New York Herald* », Yamamoto, de l' « *Ayashi Shinbum* », etc. Pour plus de sûreté, on nous a collé des sentinelles à toutes les portes. Seule distraction, la radio, qui nous révèle qu'une conférence internationale s'est réunie à Paris — l'astronef s'étant posé en territoire français — et qu'une flotte non moins internationale de bombardiers et de chasseurs s'assemble, prête à toute éventualité. Heureusement que cette éventualité ne s'est pas produite. Qu'est-ce qu'on aurait pris !

Vers 5 heures du matin, je profite d'une bonne petite pluie tropicale pour m'échapper. Je connaissais le pays, y étant déjà venu deux fois, et je file droit vers la case de Mohammed, un noir musulman qui m'a autrefois servi de guide. Grande joie de Mohammed, puis passage au gris cendre quand je lui dévoile mon projet : pas bon aller là, génies méchants descendus du ciel, etc. A la fin, comme je l'ai tiré une fois du chemin d'un éléphant furieux, il accepte quand même, et nous partons.

Pataugeage dans la brousse, cris de fauves, etc. J'y suis habitué. Ce à quoi je ne suis pas habitué, c'est à la lueur mauve qui grandit devant nous. Une lueur d'un mauve étrange, et qui palpite. Nous passons une crête, et tombons pile sur un poste de garde. Encore la poisse ! Le brave tirailleur sénégalais veut m'embrocher, je gueule, ça amène un officier. Conférence habituelle sur la nocivité de la presse, puis radoucissement. Puisque je suis là ! Si je veux voir...

Si je veux voir ? Je me rue à la suite de l'officier. Nous passons une autre crête. Là, dans la vallée, luisant sous les feux du soleil levant, se trouve l'astronef martien. Curieux, soit dit en passant, qu'on n'ait jamais douté de son origine — et qu'on soit tombé juste. »

— « Mais, tout ceci, vous l'avez raconté dans votre reportage, et je ne vois pas le loupé... »

— « Attendez, il va venir. Lentement, je continue d'avancer. L'officier me suit un moment, puis s'arrête, et rigole sous cape. Je me demande le pourquoi de cette hilarité, et j'avance. Un pas, deux pas, trois pas. Pouf ! Je me retrouve sur le dos, dans la boue. Corbleu, quelle secousse !

L'officier m'explique alors le coup. Les Martiens ont entouré le point d'atterrissage d'un mur électrique invisible, capable de rejeter, sans le tuer, tout gros animal. Je suis assez furax — il aurait pu me prévenir — mais me radoucis quand il me prête ses jumelles.

Je regarde, et je vois les Martiens. Ils sont quatre, avec chacun six bras tentaculaires, une tête ronde, deux jambes. Mais vous en avez tous vu — au moins au cinéma.

Je reste là toute la matinée, enrageant. Du côté de N'Délé, grand sifflement d'avions à réaction, mais aucun ne s'aventure au-dessus des Martiens.

Trois autres sortent de l'appareil, puis — mais non, mes yeux ne me trompent pas, un homme, un indigène du plus beau noir. Il discute le coup avec eux, le misérable ! Il discute, c'est évident : hochements de tête, gesticulations de bras auxquelles répondent des gesticulations de tentacules, indications de directions, etc. Et moi, là, j'enrage, j'enrage. Sans la poisse, c'est peut être moi qui serais là, parlant aux Martiens !

La journée passe. Je reste sur place, partageant le repas du poste de garde, très fier au fond d'avoir un « correspondant de guerre ». Au matin, rien de changé, sauf ma figure, enflée de piqûres de moustiques. Je retourne à mon poste de guet. Les Martiens sont dehors, et parlent, parlent à ce fichu noir ! Il fait un geste de la main, recule presque jusqu'à la barrière invisible, se couche dans l'herbe. Les Martiens rentrent dans leur engin. Quelques secondes passent, puis pfuitt ! L'astronef s'élève dans le ciel et disparaît ! »

— « Vous n'aviez pas parlé de ce noir ? Pourquoi donc ? »

— « Parce que... Mais attendez !

Je me rue à travers la barrière, inexistante maintenant, je cours à perdre haleine, voulant être le premier — et si possible le seul pour ce jour, à interviewer l'homme qui a parlé aux Martiens ! Je le trouve sans peine, je l'interpelle en dialecte du pays, et — ah ! poisse de poisse ! Les Martiens étaient télépathes ! L'homme qui avait parlé aux Martiens était un nègre sourd-muet !



Rage de dents

(*About time to go South*)

par DOUGLAS ANGUS

Dans la science-fiction classique, les personnages survivent facilement à la destruction totale de la civilisation et reconstruisent le monde avec trois bouts de ficelle et un poste de radio abandonné. Mais la réalité se montrerait fort différente. Nous vivons dans un monde spécialisé. Pour devenir dentiste, par exemple, il faut de longues années d'études difficiles. L'auteur imagine les conséquences, dans un monde décimé par une guerre nucléaire, d'une simple rage de dents... alors qu'aucun dentiste n'est plus là pour la soulager !



LES deux hommes marchaient dans la rue large et déserte, leurs lourdes chaussures écrasant d'innombrables débris de verre.

— « Je pensais que ce serait facile, » déclara le grand, « mais je ne vois aucune enseigne. »

— « L'enseigne figurait toujours sur les fenêtres du second étage, » rétorqua le petit aux cheveux roux. « Vous ne vous en souvenez pas ? A présent, il n'y a plus de fenêtres, donc pas d'enseigne. »

Lorsqu'il parlait, autant qu'on pouvait en juger à travers sa barbe embroussaillée, sa bouche se tortillait curieusement d'un seul côté de sa figure.

Ils continuèrent leur chemin en silence. Une fois, le grand se baissa pour ramasser un morceau de brique et le lancer en direction de trois corneilles perchées sur une corniche en ruines, mais avant même que le fragment dentelé d'argile eut quitté sa main, les oiseaux couleur de suie s'envolèrent, glissant entre les hautes maisons de la rue,

« Coa, coa, coa, » glapissaient-ils et le cri résonnait comme s'ils se trouvaient à l'intérieur d'une immense barrique.

— « Ah ! sacrées bêtes, » murmura le grand.

Ils firent halte à un coin de rue où le vent de la mer arrivait, froid et salé. Au-dessus d'eux, une enseigne rouillée se balançait lentement d'avant en arrière avec de longs gémissements mélancoliques.

— « Elle me fait songer à la vieille ferme de mon grand-père, » dit le grand. « C'était au bord de la mer, mais quel endroit solitaire ! Il y avait quelque chose qui grinçait ainsi perpétuellement. Le plus drôle, c'est que je n'ai jamais découvert quoi. Quelque chose de desserré tout en haut, sur le toit des granges, un grincement tombant du ciel. C'était ce bruit qui rendait l'endroit si solitaire. »

— « Ils aimaient avoir leur cabinet de consultation au coin de la rue, comme ici, » reprit le petit. « Vous comprenez : les gens dans les deux rues pouvaient voir l'enseigne sur les fenêtres ; de même, ceux qui attendaient au feu rouge regardaient en l'air et la remarquaient comme ceux qui descendaient de l'autobus. »

— « Il y avait un gros livre dans le salon avec des images — un seul livre, à côté de la Bible, » poursuivit le grand. « Je le relisais tous les étés par temps de pluie parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Ça s'appelait « *La Guerre Sainte* » par un certain Bunyan. Imaginez un nom comme Bunyan... »

— « La Guerre Sainte, tiens... » Le petit fixait attentivement l'ouverture béante des fenêtres au second, essayant d'apercevoir quelque chose dans l'obscurité des pièces. « Elle est bien bonne... Elles étaient toutes des guerres saintes. »

— « Impies, vous voulez dire. »

— « Saintes ou impies. Quelle importance maintenant ? »

Le grand lui jeta un regard rapide :

— « Ça vous fait mal, hein ? »

— « Diablement mal. Comme si quelqu'un me piquait avec un tisonnier rougi à blanc. »

— « Voulez-vous que j'essaye là-haut ? » Le grand levait la tête en direction des fenêtres au-dessus d'eux.

— « Oui. Cela vous ennuierait-il ? De mon côté, je vais essayer en face, de l'autre côté de la rue. »

Ils se séparèrent, le petit traversant la rue, le grand franchissant d'une seule enjambée le seuil d'une porte qui avait autrefois comporté une vitre sur toute sa hauteur. Il faisait sombre dans l'escalier et nuit noire au palier supérieur. Il avançait avec précaution. On ne peut jamais dire sur quoi on peut tomber dans l'obscurité. En progressant le long du mur, il tâtonnait, cherchant des boutons de porte, et chaque fois qu'il en rencontrait un il poussait violemment la porte, faisant ainsi pénétrer un rayon d'une lumière grise en même temps que le vent frais et sauvage. Des papiers et de la poussière tourbillonnaient derrière lui. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait — une porte et un nom : *Docteur EUGENE SPRAGUE*, et en dessous ce seul mot : *Dentiste*. Il traversa rapidement la salle d'attente avec son mobilier de rotin et ses exemplaires du *Saturday Evening Post* et de *Life* pour gagner le cabinet lui-même. Tout y était : le traditionnel fauteuil, la lampe ronde mobile, à présent éteinte, les petits plateaux et la cuvette avec son robinet argenté et recourbé, à sec maintenant, ainsi que, nonchalamment posé sur son support, cet instrument de torture : la roulette.

Cette vision lui rappela brusquement le vieux dentiste, des années plus tôt alors qu'il était encore gosse, le vieux dentiste qui, tout en tenant délicatement la pointe comme un crayon, avait déclaré devant lui :

— « Si on me laissait seulement comme cela cinq minutes avec Hitler ! »

L'expression du visage du vieil homme l'avait frappé, l'image même de

la facilité de faire du mal... la grande haine générale pénétrant dans son monde enfantin.

Il traversa le cabinet et se mit à ouvrir les petits tiroirs jusqu'au moment où il découvrit ce dont il avait besoin : le davier trapu au redoutable bec argenté. Il examina assez longtemps l'objet dans sa main et lorsque son poignet fut douloureux, il réalisa qu'il avait serré le manche de toutes ses forces.

Il se pencha à la fenêtre sans vitres, et quand son compagnon apparut dans la rue, il lui lança :

— « J'en ai trouvé un ! »

Pendant une demi-minute, le visage rouge entre les cheveux et la barbe roux resta levé vers lui, puis les mots vinrent à regret :

— « C'est bon, je monte. »

L'homme dans le cabinet tourna en rond. Il épousseta les toiles d'araignées entre les bras du fauteuil qu'il fit pivoter face à la fenêtre, puis il saisit le davier, l'appuyant sur l'index de sa main gauche, de plus en plus fort jusqu'à ce que la souffrance s'intensifie. Il guettait ainsi comme un oiseau de proie. Frissonnant légèrement, il leva les yeux pour voir le petit, dans l'embrasure de la porte, contemplant le davier.

— « Vous tenez toujours à en passer par là ? » interrogea le grand.

— « Il le faut. Il n'existe aucun autre moyen, il faut arracher la dent ou me trancher la tête, c'est l'un ou l'autre. »

Il avança et posa la main sur le bras du fauteuil.

— « Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont il faut procéder, vous savez, » objecta le grand.

— « Ce n'est pas difficile. Vous avez juste à bien accrocher et à tirer. Montrez-moi cet outil. » L'homme près du fauteuil saisit le davier, le tournant et le retournant, l'examinant avec une sorte de fascination. « Ils le laissaient toujours hors de vue, » murmura-t-il. « Ils approchaient de biais, une main derrière le dos, l'air indifférent, et ils disaient : « Ouvrez la bouche, » avec douceur, et la première chose que vous constatiez, c'était que votre mâchoire se désarticulait, sans douleur aucune : elle se désarticulait simplement et vous sentiez un gros morceau de chair qui vous quittait.

Il leva rapidement les yeux, avouant : « Ça se passait alors parfaitement... en ne le voyant pas, je veux dire. » Il scruta de plus près encore l'instrument entre ses mains. « Vous voyez ces cannelures ? Elles sont retournées comme des dents de requin. » Repliant le davier il introduisit ses doigts dans l'espace entre les pinces. « C'est incurvé. Pour former ventouse autour de la dent. Il doit y en avoir de différents modèles, pour chaque type de dent. »

Il leva encore les yeux : « C'est le seul que vous ayez trouvé ? »

— « Oui. Le seul. »

— « Bien. »

Le petit palpa d'une main sa barbe avant de tendre à l'autre le davier. Il resta quelques secondes comme enraciné sur place, fixant le fauteuil. Enfin, il sembla se mouvoir, mais d'une façon saccadée comme une marion-

nette, et en même temps, il atteignit la poche intérieure de son veston et en sortit une bouteille de whisky.

— « Je ne sais pas si ça me fera réellement du bien. J'ai lu cela quelque part. Je dois en avaler autant que je le puis en une seule gorgée, puis tandis que ma bouche est encore ouverte et que je cherche à reprendre mon souffle, vous devez tirer brusquement... »

— « Pourquoi ? Ça ne sert à rien, » dit le grand. « Ce n'est pas ainsi qu'on procède. On boit et on reboit jusqu'à en perdre connaissance. Une seule gorgée n'est bonne à rien. »

Le petit lui lança un regard suppliant, comme quelqu'un qui est dans l'impossibilité de s'en tirer tout seul :

— « Bon Dieu, » gémit-il, « je ne pense pas pouvoir en passer par là. Je suis mort de peur. » Il avança péniblement et se blottit dans le fauteuil. « Je suis devenu faible. Nous le sommes tous. Tous ces médicaments, aspirine, éther... Ils nous ont abîmés. Il paraît que ma grand-tante avait eu toute la mâchoire inférieure arrachée d'un seul coup par un docteur, sans seulement battre des paupières. »

— « Soit, je ne veux pas vous décourager, » dit le grand. « Un bon coup peut vous aider, en vous retapant en quelque sorte... Je parle du whisky. »

Il se pencha en avant : « Montrez-moi encore la dent : je ne tiens pas à arracher celle qu'il ne faut pas, » fit-il avec un faible sourire.

L'homme dans le fauteuil ouvrit la bouche et y introduisit l'index.

L'autre hocha la tête :

« Laissez-moi essayer le davier, juste pour une prise. »

Il avait une légère moiteur sur le front qu'il essuya d'un revers de sa main. Se penchant, il introduisit le davier, le tournant et le retournant gauchement, les yeux fixés entre les lèvres écartées.

« Ne pouvez-vous ouvrir la bouche un peu plus ? » dit-il.

La barbe rousse tressaillit violemment et un faible cri partit du fond de la gorge.

Le grand prit le davier de la main gauche, puis assurant sa prise, il commença à tirer.

« Sentez-vous quelque chose ? » interrogea-t-il.

Le petit homme hocha la tête.

Le grand mit un pied sur le fauteuil, se penchant lentement en arrière, les yeux fixés sur l'autre. Le visage de l'homme dans le fauteuil recommença à rougir et au même instant, il leva la main.

Le grand s'interrompit :

— « Je la tenais bien, » fit-il, « j'aurais dû l'arracher. »

— « Oh ! non. Pas avant que j'avale ce whisky. »

L'homme dans le fauteuil éleva la bouteille. Sa main tremblait un peu. Il prit sa respiration, ferma les yeux et but au goulot. Tandis que la liqueur brûlante coulait dans son gosier, son visage devenait cramoisi et les veines de son cou enflaient. Il retira soudain la bouteille dans un effort pour reprendre son souffle, la bouche ouverte, les lèvres pendantes, découvrant les dents dans un large sourire.

Rapidement le grand homme se pencha, les deux mains sur le davier. Il était ramassé sur lui-même, la tête de côté, le front chatouillé par la barbe rousse. Quand il eut accroché la dent dans le davier, il se cramponna tellement fort au manche que les muscles de ses avant-bras se renflèrent comme des balles de tennis. Ses propres lèvres se figèrent en un sourire aussi féroce que celui de son patient. Réunissant toute son énergie, il donna une secousse extrêmement brusque au davier : l'homme dans le fauteuil se souleva sur les bras, poussant un cri assourdissant avant de s'effondrer à nouveau dans le fauteuil rembourré.

— « Je l'ai eue, » fit le grand, puis il s'arrêta net, en voyant le davier. « Mon Dieu, » gémit-il doucement. « Elle a dû se casser. »

Le visage grimaçant dans le fauteuil contempla le davier avec découragement. Il y eut un instant de silence, puis le petit homme se leva brusquement, disant :

— « Ce n'est plus la peine de continuer. Je ne peux pas supporter ça de nouveau. »

— « Le whisky n'a pas servi à grand-chose, hein ? »

Le grand homme laissa tomber avec précaution le morceau de dent sur le plateau de verre blanc.

— « Non. »

L'homme au visage rouge pâlit à nouveau. Ses yeux errèrent autour de la pièce comme ceux d'un oiseau affamé. Soudain son regard s'arrêta sur un petit objet caché parmi les bouteilles rassemblées sur l'étagère du cabinet. Il le fixa un bon moment, puis laissa échapper un profond soupir, presque un grognement, mais un grognement de soulagement.

Son corps sembla se détendre tout entier et ses yeux se mirent à briller joyeusement.

— « Pourquoi n'y avons-nous pas pensé ? » s'exclama-t-il, et sa voix exprimait une telle joie que son compagnon le contempla avec une profonde inquiétude. « Tout ce qu'il vous reste à faire est de m'injecter de la novocaïne. Il doit y en avoir quelque part ici. »

Il quitta sur le champ le fauteuil, cherchant à tâtons parmi les innombrables fioles qui garnissaient les étagères du cabinet. Tout en cherchant, il s'épongeait le front et le cou de son mouchoir.

« Je n'arrive pas à en trouver, » grogna-t-il. « Où diable ce sacré dentiste rangeait-il ce produit ? »

— « Ça n'a pas d'importance, » lui lança l'autre. « Nous en trouverons dans quelque autre cabinet, s'il n'y en a pas ici. »

Subitement le petit brandit une petite bouteille verte.

— « Voilà, » dit-il, examinant l'étiquette de ses yeux illuminés.

Il amena la bouteille à la lumière, ne la quittant pas du regard, comme si c'était l'élixir même de la vie.

De sa main libre, il atteignit la seringue.

— « Elle devrait être stérilisée, » murmura le grand.

— « Nous pourrions la faire bouillir. »

Le grand hocha la tête :

— « Cela pourrait la briser, et alors où en serions-nous ? »

Le petit jeta un regard circulaire et avisa une bouteille d'alcool.

— « Voilà ce qu'il nous faut, » s'écria-t-il. « Cela fera l'affaire. »

Il attendit de nouveau dans le fauteuil, détendu, pendant que le grand, tenant l'aiguille avec précaution, examinait sa bouche.

Il s'écarta un peu pour déclarer : « Surtout ne la lâchez pas. »

Le grand fit lentement pénétrer l'aiguille à l'intérieur et dit :

— « Je suppose que c'est par là... »

— « Vous décrivez un petit cercle tout autour de la dent, » expliqua le petit en s'aggrippant de nouveau aux bras du fauteuil.

Le grand tenait l'aiguille comme si c'était un serpent, capable de se retourner et de le piquer au doigt.

— « Prêt ? » interrogea-t-il.

Le petit hocha la tête, tremblant légèrement lorsque l'aiguille s'enfonça. Ses yeux grands ouverts fixaient le plafond.

Le grand se redressa, avec un profond soupir.

— « Tout va bien jusqu'à présent, » admit-il.

— « Je crois que cela va marcher, » dit l'autre.

— « Ne perdons pas notre temps. »

Le grand enfonça l'aiguille à nouveau. Il fit quatre injections, utilisant toute la novocaïne de la petite bouteille. Puis il alla s'asseoir sur le rebord de la fenêtre et alluma une cigarette. Sa main tremblait comme une feuille.

— « Comment vous sentez-vous ? » demanda-t-il.

L'autre tâta du doigt ses gencives.

— « Parfait. Je ne sens rien. C'est bien gelé. Du vrai ciment. »

— « Très bien, continuons. »

Le grand jeta sa cigarette dans la rue et reprit le davier. Il vint jusqu'à la bouche de son patient, puis s'immobilisa un instant, respirant très fort.

— « Il me semble que vous commencez à vous y complaire, » jeta l'homme dans le fauteuil.

— « J'ai bien perdu un kilo depuis tout à l'heure, oui... Allons, ouvrez la bouche. »

Il hésita un instant, puis se mit à tirer. Une première fois le davier glissa et il jura doucement. Il recommença, tirant lentement d'abord, puis de toutes ses forces. L'homme dans le fauteuil se raidit comme une planche. Soudain le davier céda et ils eurent brusquement devant leurs yeux l'origine du mal : la dent jaunie et noire, corrodée, gâtée, avec un coin brisé. Ils la contemplèrent avec curiosité. A la racine on voyait une pustule blanche.

L'homme dans le fauteuil se pencha et cracha dans la cuvette. Son visage rayonnait :

— « Je suis un nouvel homme, » dit-il. « Je me sens en pleine forme. »

Il descendit du fauteuil.

— « Si ça ne vous ennuie pas, » dit le grand, « je vais prendre un bon coup de cette bouteille.

— « Mais naturellement. » Le petit lui lança la bouteille. « Buvez tout. Vous m'avez sauvé la vie : tout ce que j'ai est à vous. »

— « La novocaïne a parfaitement fait l'affaire, » dit le grand. « Vous pouvez en remercier l'inventeur. » Il avala une gorgée.

— « Oui, parbleu, c'est bien vrai. C'est le plus utile de tous les hommes qui aient jamais vécu. »

Ils sortirent par la porte et prirent l'escalier obscur.

— « J'imagine que vous avez encore plus souffert que moi, » dit le petit.

— « J'ai un peu transpiré. J'espère que vous agirez de même pour moi si le cas se produit. »

— « Nous devrions manger des noisettes et des racines au lieu de toute cette masse de boîtes de conserve. Nous devrions vivre davantage comme des animaux. »

— « Vous savez qu'il m'arrive de penser que je pourrais m'y faire, » dit le grand.

Ils sortirent dans la rue et restèrent un instant au carrefour.

— « Quelle rue est-ce en tous les cas ? » dit le petit. « Il serait bon de le savoir. »

— « Je doute que nous repassions jamais ici, » rétorqua l'autre en examinant un panneau. « Broadway n° 125... » ajouta-t-il.

Le petit remonta le col de son manteau.

— « La nuit est tombée, » dit-il, « il fait un peu plus froid. »

— « Oui. » Le grand regarda le ciel gris. « Nous sommes restés suffisamment par ici. Il est temps de gagner le Sud. »

(Traduit par Suzanne Rondard.)



Programme secret

(The girls on channel N)

par BOB OTTUM

Gageons que si vous possédez la télévision, vous aurez l'eau à la bouche en lisant cette nouvelle. Et que, le soir venu, devant votre écran, vous vous surprendrez à rêver à la chance éventuelle de voir surgir sous vos yeux le « programme secret »...



TRINDLE découvrit le programme secret le jour où, enrhumé du cerveau, il décida de ne pas aller à son agence et d'en profiter pour réparer lui-même son poste de télévision. Et quand il fit cette découverte, il crut à un émission régulière jusqu'au moment où il s'aperçut que les filles ne portaient rien sur elles... Il en reçut un léger choc.

— « Diable ! » fit-il, et il se moucha. Puis il tira son fauteuil devant le poste, se laissa choir dedans et gigota des orteils.

Les filles se tortillaient au rythme sourd des tam-tams, bondissaient et se trémoussaient sur un fond d'arbres et de ciel tropical. Il les regarda jusqu'à ce que la scène disparût en fondu et que la caméra s'approchât progressivement d'un homme assis à un bureau. L'homme portait des vêtements, lui, et Trindle haussa les épaules.

— « Et voilà, mes amis, » dit l'homme, joignant le bout de ses doigts pour former un petit clocher, « c'était la dernière danse de la soirée. Mais nous vous en présenterons d'autres demain soir à la même heure... »

— « Je serai là, » dit Trindle.

— « ... et pour la dernière fois. »

— « Je l'aurais parié. Trop beau pour durer, » soupira Trindle.

— « C'est-à-dire pour la dernière fois avant les modifications prévues. Et maintenant, au revoir. »

L'homme leva la main, puis plaçant son petit doigt sur le bout de son nez, il se toucha le lobe de l'oreille avec le pouce. La caméra s'approcha encore pour le montrer en gros plan, regardant à travers ses doigts. Puis l'image s'effaça.

Trindle resta assis à considérer l'écran vide. Rien ne se passa. Il se moucha une nouvelle fois, cligna des yeux et promena un long regard autour de son appartement. Tout y était comme d'habitude : journaux éparpillés sur le plancher ; serviette ouverte sur le sofa, laissant échapper les scripts de trois émissions qu'il essayait de placer ; sa boîte à outils ouverte devant le poste de télévision. L'odeur du café en train de filtrer dans la kitchenette frappa ses narines. Il se leva machinalement et alla

éteindre le gaz. Comme dans un rêve, il se versa une tasse de café et y mit un peu de crème.

— « Voilà qui m'en bouche un coin, » dit-il.

Il se retourna pour regarder par-dessus son épaule dans le living-room, histoire de vérifier. L'écran était toujours vide. Il but son café sans le goûter et s'en versa une seconde tasse.

A tout hasard, Trindle laissa le poste allumé toute la nuit et dormit d'un sommeil agité. Toutes les demi-heures, il allait en traînant ses savates jusqu'à la porte de sa chambre et jetait un coup d'œil sur l'écran. Toujours vide. Le matin, il se leva, les paupières lourdes. Il enfila sa robe de chambre en blasphémant et s'assit dans son fauteuil.

Il se tint en observation toute la journée, à l'exception de courts intervalles de somnolence, tout en continuant de se moucher.

Dans la soirée, les danseuses revinrent.

Trindle sortit en sursaut de son assoupissement et regarda l'écran. Elles étaient là, se tenant par les bras comme n'importe quelle troupe de chorus-girls, levant la jambe à en toucher le plafond et sautillant en cadence. Et toutes dans le plus simple appareil.

— « Je me demande quel... »

Les danseuses ondulèrent des hanches et secouèrent le ventre de la manière la plus suggestive.

« ... quel programme c'est, » acheva-t-il.

Sur un pas de danse, les filles disparurent l'une après l'autre dans les coulisses et la scène s'effaça pour montrer l'homme toujours à son bureau. L'homme posa de nouveau son petit doigt sur le bout de son nez et tourna sa main de façon à placer son pouce sur le lobe de son oreille. Puis, regardant entre ses doigts, il dit simplement :

— « Bonsoir. »

— « Cré non, » dit Trindle. « Il faut que je boive un coup. »

— « Trindle. » L'homme enleva sa main de devant son visage. « Oh ! Trindle, restez où vous êtes pour que nous puissions vous voir. »

— « Vous me voyez donc ? » Trindle leva les sourcils et serra sa robe de chambre autour de lui.

— « Naturellement. Vous me voyez bien, moi, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Eh bien alors ? » L'homme haussa les épaules.

Trindle enfonça profondément ses mains dans ses poches.

— « Un petit verre seulement, » dit-il. « Je pensais à quelque chose comme un brandy et soda. Surtout ne partez pas. »

— « Non. Vous non plus. Je veux dire, ne faites rien d'inconsidéré. »

Dans la kitchenette, Trindle pressa sur le robinet avec son pouce et regarda l'eau de seltz agiter la glace et le brandy jusqu'à ce que le verre fût plein. Il but longuement, s'éclaircit la gorge et rajouta de l'alcool. Il porta le verre à hauteur de ses yeux, examina la couleur du mélange et força encore un peu la dose.

— « Trindle, » appela la voix dans la pièce du devant. « Oh ! Trindle. »

Il regarda par-dessus son épaule.

— « Une minute, » dit-il. Puis : « Hum, vous êtes *sûr* que vous pouvez me voir ? »

— « Oui, » dit la voix sortant de l'écran.

— « C'est bien ce que j'avais cru vous entendre dire. » Trindle déboucha de nouveau la bouteille et rajouta un peu d'alcool. Puis, faisant tourner la glace dans le verre, il regagna le living-room et se campa face au poste. « J'imagine que si je préparais un autre verre et si je l'apportais ici, vous pourriez réussir le petit tour de passe-passe consistant à venir trinquer avec moi. »

— « Non, » dit l'homme. « Nous n'en sommes pas encore arrivés à ce degré de perfection. Mais nous espérons bien parvenir à quelque réalisation de ce genre très prochainement. Merci en tout cas. »

— « Il n'y a vraiment pas de quoi. » Trindle s'assit et dégusta son breuvage à petites gorgées. « Euh... » dit-il. « Eh bien... »

— « Je vois que vous nous avez découverts. »

— « En effet. »

Ils se regardèrent.

— « J'aime asez ce geste avec la main et le petit doigt, » dit Trindle. « Un signal secret ou quelque chose d'approchant ? »

— « Mmmmm, oui, on peut appeler cela ainsi. A vrai dire, c'est plutôt un salut. Comme... euh... une poignée de main par exemple. »

Trindle haussa les épaules.

« Maintenant, écoutez. » Sur l'écran, le visage se renfrogna. « C'est extraordinaire. Je veux dire que vous nous ayez découverts. Nous ne nous y attendions certes pas. Comment diable avez-vous fait pour nous dénicher ? »

Trindle finit de boire une longue gorgée et laissa les cubes de glace glisser le long du verre et rebondir contre sa lèvre supérieure. Abaissant son verre, il regarda par-dessus le bord l'homme au visage inscrit sur l'écran.

— « A la vérité, je n'en sais trop rien moi-même, » dit-il. « On ne peut placer des scripts de télévision avec un nez qui coule comme une fontaine et c'est pourquoi je suis resté chez moi. J'ai eu l'idée de bricoler un peu, j'ai chatouillé quelques tubes de mon poste et resserré quelques petites choses. Ensuite, j'ai remis le jus et vous vous êtes montré... ou plutôt les filles se sont montrées. »

— « Hmm... hmm, » dit l'homme.

— « Hmm... hmm... comme vous dites justement, » fit Trindle.

— « Jolis brins de filles, oui. » L'homme ne regardait pas Trindle, mais examinait ses ongles.

— « C'est juste. Et tellement naturelles avec ça. »

— « Ma foi, quant à nous, nous sommes d'avis qu'elles le sont. Il y a quelque chose de si... si... »

— « Lyrique ? Poétique, attrayant, émoustillant, ravageur, ou peut-être espiègle ? »

— « Merci, » dit l'homme. « Quelque chose de si *lyrique* dans ces filles dévêtues. »

— « Vous permettez que je me prépare un autre brandy ? » demanda Trindle, présentant son verre vide. « Ça m'ennuie bougrement de ne pas pouvoir vous en offrir un, mais... »

— « Ça ne fait rien, ne vous gênez pas, mon vieux. »

Trindle disparut dans la cuisine et en revint tenant la bouteille par le goulot. Il se laissa retomber dans le fauteuil et tira le bouchon avec ses dents. Puis il but un long trait à même la bouteille. « A la bonne franquette, » dit-il à l'homme sur l'écran. « Maintenant, si nous reprenions où nous en étions ? »

— « Oui, » dit l'homme. Il joignit de nouveau l'extrémité de ses doigts et prit un air académique. « Vraiment, je crois qu'il faut en venir aux affaires sérieuses. »

— « Magnifique, » dit Trindle. « Et je suis sûr que je peux placer votre spectacle. »

— « Placer mon spec... oh ! vraiment, c'est du plus haut comique ! Placer mon spectacle. Je crains que vous ne compreniez pas. Voyez-vous... »

— « Attendez ! » Trindle redressa le buste dans son fauteuil et cligna des yeux. « Je vois déjà ça d'ici ; nous irons trouver un gros fabricant de lingerie et nous passerons des scènes en tenue légère entre des numéros plus sérieux. Vous savez, des filles appétissantes en petits costumes de dentelle ; peut-être sur fond noir avec un petit projecteur... »

— « En tenue légère. » L'homme prit une profonde inspiration. Il tira sur sa cravate pour la desserrer et déboutonna son col. « Du satin rouge comme fond, peut-être. Juste un léger voile... un nuage de mousseline... *Attendez !* Dites-donc, Trindle, vous me faites dérailler. Je veux dire que tout compte fait vous ne comprenez pas. Ce spectacle n'est pas à vendre. »

— « Mais si, voyons, je comprends fort bien. Ma spécialité c'est de placer des émissions de télévision ; bon Dieu, je suis l'homme le plus compétent de l'agence. Maintenant, écoutez-moi : vous êtes tout bouleversé parce que je suis tombé par hasard sur votre spectacle. Il n'est pas douteux que vous avez un canal T. V. secret et un signe mystique et tout le bataclan. Mais ne craignez rien. Je ne vais pas vous dénoncer aux autorités. Je suis avec vous. » Trindle se jeta dans la gorge une autre longue rasade d'alcool à même la bouteille. Il déglutit et sourit.

L'homme se leva de son bureau, en fit le tour pour venir se poster devant et s'appuya contre. Il croisa les bras.

— « Votre confiance me réconforte, » dit-il. « Et cette idée de faire patronner le programme » (il soupira) « est tout bonnement épatante. Mais le... le *spectacle*, comme vous l'appelez, ne passera pas sur l'antenne si longtemps. »

— « Je ne vois pas pourquoi, » dit Trindle. « Il coûte bien trop cher pour que vous continuiez de le financer vous-même. Mais si vous le faites patronner... »

L'homme leva la main.

— « Je crois qu'il vaudrait mieux que je vous explique. Evidemment il est malheureux que vous soyez tombé sur nous comme vous l'avez fait. Mais je crains qu'on n'y puisse plus rien à présent. »

— « Bon. Si je reprenais un verre, pour commencer ? »

— « Je vous en prie. »

Trindle entra dans la kitchenette et prit une nouvelle bouteille de brandy dans le buffet. Il en enleva le bouchon avec ses dents et le cracha sur l'évier. « Vraiment dommage que vous ne puissiez pas boire un coup avec moi, » cria-t-il en direction du poste. « Sacrément dommage, pour sûr. » Il porta le goulot à ses lèvres et but longuement, puis il revint dans la pièce. « Voyons. Vous disiez ? »

— « Vous avez une propension remarquable pour le brandy, si je ne m'abuse. Mais je m'égare. Vous comprenez, il n'y aura plus de spectacle après dimanche. C'est-à-dire demain soir. En fait, on pourrait dire qu'il n'y aura plus grand-chose après demain soir. »

Trindle abaissa la bouteille et regarda l'homme en louchant.

— « Dommage de vous voir plier bagages, » dit-il. « Si quelqu'un doit vous regretter, ce sera bien moi. Franchement, je crois qu'avec ce que nous avons là, le Mickey Mouse Club n'aurait plus qu'à fermer ses portes. Et j'aurais pu vous tirer d'affaire. »

— « Merci de votre sollicitude, Mr. Trindle. » L'homme s'inclina.

Trindle s'inclina à son tour.

— « Comme je vous le disais, il n'y aura plus de spectacle. Et pour vous donner une précision supplémentaire, il n'y aura plus de filles. Voyez-vous, Trindle, nous ne sommes pas de votre sphère... »

— « Je pense bien. Quiconque porte un costume avec une ceinture dans le dos n'est pas de ma sphère, loin de là. »

— « ... voyez-vous, nous sommes les représentants d'une autre... euh... d'une autre race. Oui, d'une tout autre race. Et d'où nous venons, il n'y a pas de femmes. »

— « Que des hommes ? »

L'homme soupira.

— « Que des hommes. Et maintenant, pour parler net, notre idéal, c'est de nous procurer des femmes. Et c'est précisément ce que nous avons l'intention de faire. Ainsi, passé demain soir, c'est *nous* qui aurons les femmes et vous... »

— « Ha ! Ha ! » Trindle fit un geste avec la bouteille. « Laissez-moi le dire : vous êtes en réalité des envahisseurs débarqués d'une autre planète. Mars, Jupiter, Vénus... Vénus, ça me paraît approprié. Et vous êtes descendus en soucoupes volantes pour nous voler toutes nos femmes. Mais Trindle-le-héros-de-notre-histoire a éventé votre petite combine. Et Trindle va en informer le Président et le Président va dire : « Sacrebleu, Trindle, nous ne pouvons pas tolérer ça, n'est-ce pas ? » et il appellera la garde nationale. »

— « Non, » dit l'homme. « Je crains que vous ne vous trompiez lourdement, mon vieux. Cependant c'est une réaction flatteuse que vous attribuez au Président. »

Trindle haussa les épaules.

— « Je fais ce que je peux. »

— « Maintenant, pour reprendre où j'en étais resté : nous ne sommes certainement pas des envahisseurs venus d'un autre planète. Une invasion est une chose horrible, véritablement. Et il n'y a pas de soucoupes. Pas de Mars, pas de Jupiter, pas de Vénus... »

— « Dommage, Vénus, ça me plaisait. Vous comprenez : Vénus, des filles. »

— « Je comprends parfaitement l'association d'idées, » dit l'homme d'un ton sec. « Maintenant, puis-je continuer ? »

— « Vous avez l'antenne, » dit Trindle.

— « Merci. En réalité, voyez-vous, nous vivons ici même, *avec vous*. Peut-être *à côté de vous* serait-il mieux dit. Mais dans une autre sphère. »

— « Je sais, » dit Trindle. « Et votre civilisation est bougrement en avance. Tous ces tubes de verre et ces éclairs de lumière bleue et ces filles en costume d'Eve et tout le bazar. Est-ce que quelqu'un peut monter un spectacle pareil sur une satanée planète où tout est arriéré, affreux et stupide et où les gens se baladent avec des gourdins ? »

— « Bien raisonné, sauf pour une chose, » dit l'homme. « Nous sommes très avancés, c'est exact. Mais il n'y a pas de femmes chez nous, souvenez-vous. »

— « Pas même le plus petit bout de femme ? »

— « Pas une seule. »

Trindle fit tourner le brandy dans le fond de la bouteille et plissa le front.

— « De ce côté-là, vous ne me paraissez pas tellement avancés. Je ne voudrais pas être indiscret, mais comment diable vous débrouillez-vous pour... »

— « Pour... ah ! nous perpétuer, assurer la continuité de l'espèce ? » L'homme se gratta la tête. « Je dois avouer que ce n'est pas facile. Avec notre race, c'est chimique. Laissez-moi vous expliquer les choses ainsi : nous vous sommes de loin supérieurs dans notre système de procréation en éprouvettes. Nous utilisons une combinaison de liquides et de solides dans... eh bien, dans une sorte de cuve, voyez-vous. Puis... »

— « Et vous produisez des gens comme de vieux vins fins. Vous enlevez le couvercle du tonneau et voilà qu'apparaît ce vieux Henry ? »

— « Oui, oui. Vous dites cela beaucoup plus succinctement que je ne pourrais le faire moi-même. Mais, vous comprenez... »

— « Je sais. Il y a des années que vous débouchez ces tonneaux et vous commencez à en avoir plein le dos de ne trouver dedans que des hommes, pas vrai ? »

— « Exactement. » L'homme eut un mouvement d'épaules. « Il y a quelque chose qui ne va pas dans le mélange... Je veux dire, Dieu sait que nous avons *essayé*, mais... »

— « Pas de femmes. »

— « Pas de femmes. »

Ils réfléchirent là-dessus en se regardant dans les yeux.

— « Toutefois ! » L'homme pointa un index sur Trindle. « Tout cela va changer demain soir. Electroniquement. Comme la mise au point d'une

caméra : toutes les femmes de votre monde vont soudainement devenir floues, disparaître, et prendre forme dans notre monde. Et ce n'est pas aussi impossible que ça en a l'air. Ce n'est qu'une question d'ondes sonores, de faisceaux... »

— « ... et d'éclairs de lumière bleue. »

— « Eh bien oui, dans une certaine mesure. A vrai dire c'est une sorte de glissement cataclysmique... »

— « Voilà qui est original, » dit Trindle.

— « Merci. Maintenant, pour devancer votre prochaine question, je vous dirai que nous avons l'intention de réaliser cela pendant la durée des émissions simultanées Ed Sullivan-Steve Allen entre huit et neuf heures parce que les conditions seront adéquates dans tout le pays. Je veux dire, avec un si grand nombre de postes réglés sur deux bandes d'ondes... bref, cela nous donne les meilleures conditions. »

— « Si Sullivan s'en aperçoit, il voudra que vous le fassiez dans son programme, » dit Trindle. « Mais... dites donc ! Et les filles qui sont passées dans votre spectacle ce soir ? Elles m'avaient l'air assez réelles. Et si elles représentent l'autre sphère, mon vieux, je vous tire mon chapeau. »

— « Je suis bien content que vous ayez soulevé cette question. C'est la raison pour laquelle ce spectacle est donné, avant tout. Juste une autre preuve de l'excellence de notre système. Les jeunes femmes que vous avez vues ce soir avaient été transplantées dans notre sphère antérieurement. Et sans la moindre difficulté, j'ajouterai. Une sorte de répétition, pourrait-on dire. » Il tira de nouveau sur sa cravate. « Evidemment, en les faisant danser ici sans... enfin, comme vous savez... cela tient nos hommes en haleine tout le long des stations de relais. Tous les hommes de notre sphère sont encouragés à poursuivre leurs efforts. C'est en quelque sorte une vue anticipée des... »

— « Des attractions à venir. »

— « Hum. Oui. »

— « Je suis convaincu, » dit Trindle. « Et il est grand temps que nous buvions encore un petit coup. Je ne serai pas plus d'une minute. »

Trindle se leva... et s'étala de tout son long.

*
* *

L'écran de télévision était vide quand il se réveilla ; il se retourna sur le tapis et se rendormit. Plus tard dans la matinée, il se traîna jusqu'à son lit et s'y coucha précautionneusement. Le soleil filtrait obliquement par les jalousies quand il se leva dans la journée et se prépara un pot de café. Marchant doucement et avec la plus grande prudence, il retourna à son lit, s'assit dessus et but son café. Puis il se recoucha et se rendormit.

Ce fut le poste de télévision qui le réveilla.

Il craquait et émettait des éclairs de lumière bleue.

Trindle se baissa avec précaution et ramassa le tournevis. Il fit pivoter le poste et secoua quelques fils. Il tapota sur quelques tubes. Le fracas

cessa et il laissa tomber son tournevis. Puis il passa dans la salle de bains, se plaça devant la glace et examina sa langue.

— « Non, » dit-il, « elle n'est pas pâteuse. »

Il passa dans la kitchenette pour se préparer de nouveau du café, et consulta sa montre. Huit heures un quart. L'heure à laquelle les femmes du monde entier devaient disparaître. Il haussa les épaules. Un moment plus tard, il se versa une tasse de café et alla à la fenêtre.

Les femmes ne manquaient pas parmi la foule, en bas. Femmes, jeunes filles, jolies poupées en bottillons roses. Il attendit en les regardant.

Neuf heures moins le quart.

Trindle retourna à la fenêtre avec une nouvelle tasse de café et regarda dehors.

Mais les femmes étaient toujours là. Des grandes et des petites. Des femmes habillées avec chic. Il alluma une cigarette et attendit encore un peu.

Neuf heures juste.

Elles étaient toujours là.

Il resta à la fenêtre jusqu'à neuf heures un quart, simplement pour être sûr, puis il retourna à la cuisine et alluma le gaz sous la cafetière. En souriant, il se versa une nouvelle tasse de café et y ajouta un peu d'alcool. Et il allait la porter à ses lèvres quand la voix, dans la pièce du devant, dit :

— « Oh ! Trindle. »

Il fronça les sourcils et posa sa tasse.

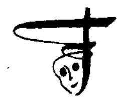
— « Une minute, » dit-il par-dessus son épaule. Puis il respira profondément, entra dans la pièce du devant et regarda le poste de télévision.

L'homme était là.

Sa figure était maculée de graisse et son costume tout froissé. Dans une main, il tenait un morceau de fil métallique tortillé et dans l'autre un tube électronique. Et derrière lui il y avait un grand tableau commutateur dont les lampes scintillaient faiblement et duquel des fils isolés pendaient comme des lacets de chaussures. L'homme soupira et jeta le tube par terre.

— « Trindle, » dit-il, « pensez-vous toujours pouvoir placer mon spectacle ? »

(Traduit par Roger Durand.)



Souvenir lointain

(*The long remembering*)

par POUL ANDERSON

C'est la première fois que Poul Anderson reparaît dans « Fiction » *depuis la controverse acharnée qui mit aux prises, dans notre Courrier des Lecteurs, ses partisans et ses adversaires. Hâtons-nous d'ajouter que le nombre des premiers, si nous en jugeons par les lettres que nous ne cessons de recevoir, l'emporte largement sur celui des seconds... ce qui nous comble d'aise !*

La caractéristique principale de Poul Anderson est sa faculté de renouvellement. Le court récit que nous publions aujourd'hui ne ressemble encore une fois à aucune de ses œuvres précédentes. Par le jeu d'un voyage « mental » dans le temps (qui n'est pas un simple prétexte gratuit, comme on le verra à la fin), il nous y offre une évocation de la préhistoire, beaucoup plus fouillée qu'on ne pourrait le penser au premier abord.

La période qu'il envisage se situe aux tout premiers débuts du Paléolithique supérieur, au moment où les Cro-Magnons, les premiers hommes de type moderne, apparaissent dans l'Europe occupée alors par les hommes de Néanderthal, plus simiesques — bien qu'on ait souvent exagéré ce caractère à tort, erreur que l'auteur ne partage pas. D'où venait l'Homo sapiens, l'homme moderne ? Peut-être de l'Est, peut-être aussi a-t-il évolué en Europe. Poul Anderson adopte la première hypothèse, qui peut se soutenir. Et nous lui saurons gré d'avoir aussi évité l'autre erreur commune dans les récits de S. F. se passant dans la préhistoire, qui est de prêter à ces ancêtres la mentalité rigide et figée des « sauvages » actuels, dont le passé est aussi long que le nôtre. Quelques erreurs de détails, telles que l'apparition trop précoce de l'arc ou la survie trop tardive en Europe du Machairodus, le tigre à dents de sabre (la Longue-Dent de l'histoire — il a survécu bien plus longtemps en Amérique), n'enlèvent rien à la valeur de ce poignant récit.

Nous en avons confié la traduction à Francis Carsac, grand admirateur de Poul Anderson (il prit sa défense dans un de nos Courriers des Lecteurs), auteur lui-même d'excellents romans de science-fiction, et qui, « dans le privé », enseigne la préhistoire à la Faculté des Sciences de Bordeaux.



CLAIRE me prit par le bras.

— « Dois-tu vraiment y aller tout de suite ? » demanda-t-elle.

— « Cela vaut mieux, » dis-je. « Ne t'inquiète pas, chérie. Je reviendrai avec un joli chèque bien rond, et demain soir nous sortirons et ferons une petite fête. » Je lui caressai la joue. « Tu n'as pas eu grand-chose en tant que fêtes, ces derniers temps, n'est-ce pas ? »

— « Aucune importance, » dit-elle. « Tu es avec moi, et cela me suffit. » Et après un moment d'un silence que nous n'aurions pu rompre : « C'est bon, vas-y ! ».

Elle me sourit du palier tout le temps que je mis à descendre les marches.

Je pris l'autobus jusque chez Rennie, pensant que j'étais un homme heureux en dépit de tout.

La maison était ancienne, et rien ne la distinguait des maisons voisines. Quand je sonnai, Rennie lui-même vint m'ouvrir. C'était un homme de haute taille, grisonnant, aux yeux las.

— « Ah ! Mr. Armand. » Sa voix était affable. « Vous êtes ponctuel. Entrez. »

Il me conduisit à travers le hall jusqu'à une salle de séjour encombrée, aux murs couverts de livres. « Asseyez-vous, » m'invita-t-il. « Vous prendrez bien quelque chose ? »

— « Un peu de porto, s'il vous plaît. » Je regardai à travers la fenêtre le soleil banal. Une auto passa, du modèle le plus récent et le plus voyant. Mon fauteuil de cuir était solide, confortable, et quand je bougeais, son rembourrage de crin crissait sèchement. J'avais besoin d'un tel signe, réel, quotidien.

Rennie apporta un carafon et me remplit un verre. Il s'assit en face de moi, en croisant ses jambes interminables.

— « Il est encore temps de reculer, » dit-il avec un demi-sourire, qui disparut quand il continua, très sérieusement : « Je ne vous en blâmerais pas du tout. Cette entreprise comporte certains dangers, et... je crois que vous êtes marié ? »

Je fis oui de la tête. Ce n'était pas une raison pour reculer. A vrai dire, c'était ma raison d'être là. Claire travaillait, mais nous attendions un enfant, et même dans ma spécialité — la chimie — un assistant n'est pas très bien payé. Les expériences spectaculaires de Rennie lui avaient valu de fortes subventions pour son laboratoire de psychophysique, et il payait bien ses sujets. Quelques heures avec lui, et j'aurais gagné assez pour nous tirer d'affaire. Cependant...

— « Je ne savais pas qu'il y avait quelque danger, » dis-je. « Ce n'est pas comme si j'allais physiquement dans le passé. »

— « Non. » Il regardait au-delà de moi, et les mots ne lui venaient que de façon contrainte. « Mais c'est tellement nouveau... incontrôlable... je ne sais pas jusqu'où vous remonterez, ni ce qui arrivera. Supposez que... euh... le corps dans lequel vous vous trouverez... ait un vilain accident pendant que vous l'occupez. Quel effet cela aurait-il sur vous ? »

— « Eh bien... » J'hésitai. « Il n'y a pas grand moyen de le savoir, je pense. »

— « Et puis, il y a toujours... des résultats psychologiques. Il vous faudra des jours pour retourner à la normale. Quelques-uns de mes sujets sont revenus terrifiés, d'autres déprimés, je ne sais pourquoi. Vous pouvez vous retrouver dans une situation difficile, Mr. Armand, bien que, je pense, nous puissions vous en tirer en une semaine à peu près. »

— « Je puis supporter cela. » Je plongeai le nez dans mon verre.

— « Plus tard, quand nous aurons plus de données, cela ira mieux, » dit Rennie. « A votre propos, tout ce que je sais est que vous êtes un bon sujet pour l'hypnose. Ah ! oui, vous vous dites d'origine française, n'est-ce pas ? »

— « De la Dordogne, » approuvai-je. « Mes parents émigrèrent en Amérique. »

— « Cela ne signifie pas grand-chose, » dit Rennie. « Les races sont si mêlées, même en Europe. Je vais essayer de vous envoyer le plus loin possible. Jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à remonter au-delà de quelques générations. » Il but à petits coups. « Comprenez-vous la théorie du déplacement psycho-temporel ? »

— « Un peu, » dis-je. « Voyons... ma ligne d'univers à travers le continuum espace-temps remonte plus loin que ma naissance, elle remonte à travers tous mes ancêtres, se ramifiant à chaque point où l'un d'eux fut engendré. L'esprit, l'âme, quoi que ce soit que vous l'appeliez, est une sorte de trame sous-jacente qui peut être branchée tout au long de la ligne d'univers, sur l'un de ces ancêtres. »

— « Pas mal, » dit-il. « Au moins, vous n'avez pas gobé cette histoire idiote de réincarnation. Tout ce que j'ai fait, en réalité, a été de systématiser le travail de beaucoup d'expérimentateurs amateurs, qui n'ont jamais complètement compris ce qu'ils avaient en main. »

— « Pourquoi ne pouvez-vous m'envoyer dans le futur ? » demandai-je.

— « Je n'en sais rien. Je ne peux pas, c'est tout, jusqu'à présent tout au moins. Mais vous devez savoir, Mr. Armand... » (il devint le Professeur desséché, me faisant un cours pour calmer sa conscience) « que votre corps restera dans un état d'hypnose profonde pendant plusieurs heures. Votre... esprit sera loin dans le passé, partageant le cerveau de quelque ancêtre, pendant le même laps de temps. Vous ne serez pas seulement spectateur, vous *serez* cet ancêtre. Quand vous reviendrez, vous vous souviendrez de ce qui est arrivé. C'est tout. »

Une ombre de crainte faisait battre mon cœur, mais je me levai, nerveusement.

— « Quand commençons-nous ? »

Il me conduisit au laboratoire, et je m'étendis sur une couche. On m'injecta certaines drogues, et un miroir hypnotisant commença à tourner, tache de lumière virevoltante dans une obscurité qui croissait autour de moi.

Je sombrai dans la nuit.

*
* *

J'étais Argnach-eskaladuan-torkluk, ce qui signifie « Celui-qui-tire-à-l'arc-contre-le-cheval », mais je gardais secret mon vrai nom, ignoré des sorciers et des esprits du vent, et je ne le révélerai pas. Quand ma première barbe avait poussé, clairsemée, on m'avait donné mon nom de tous les jours, car j'avais fait un arc et estropié un des chevaux bourrus, tant et

si bien que j'avais pu le rattraper à la course, lui ouvrir la gorge et le rapporter en le traînant. Ceci s'était passé pendant mon Voyage, ce Voyage que les garçons font seuls. Après cela, on nous emmène à un certain endroit, et les esprits du vent dansent revêtus de peaux d'aurochs devant nous, et on nous coupe la dernière phalange du majeur pour la leur donner à manger. Je ne puis en dire plus long. Quand tout est fini, nous sommes des hommes, et pouvons prendre épouse.

Cette cérémonie avait eu lieu, je ne savais plus quand. Les Hommes ne comptent pas le temps. Mais j'étais encore dans l'orgueil de ma jeunesse. Cette nuit, c'était un pauvre orgueil, car j'allais seul, et sans grand espoir de retour.

La neige tourbillonnait à travers mon chemin, à mesure que je descendais la pente de la montagne. Les arbres parlaient dans l'énorme vent hurlant et j'entendis le cri lointain d'une Longue-Dent. Peut-être était-ce la même bête qui avait mangé Andutannalok-gargut au moment où l'automne embrasait les forêts pluvieuses. Je frissonnai et touchai du doigt l'amulette de la Mère dans mon sachet de cuir, n'ayant aucune envie de rencontrer une bête avec l'esprit d'Andutannalok brillant dans ses yeux.

La tempête s'apaisait. Je vis se fendre les nuages bas au-dessus de ma tête et briller les étoiles entre les branches dénudées. Cependant la neige poudreuse sifflait encore entre mes pieds et encroûtait la fourrure de mes vêtements. On ne pouvait guère voir que de l'obscurité et je suivais à l'aveuglette un chemin que je connaissais.

Je portais une lourde veste de fourrure, des pantalons et des bottes, et ce cuir devait être impénétrable aux épieux. Mais les Ogres avaient plus de force dans le bras que les hommes. Une pierre lancée par eux pouvait écraser mon crâne comme un fruit mûr. Et alors mon corps serait dévoré par les loups, et où donc mon pauvre esprit trouverait-il une demeure ? Le vent le tourmenterait à travers les forêts et le chasserait devant lui vers les toundras nordiques.

J'avais des armes : épieu, arc, couteau de silex au manche entouré de lanières de cuir. Les flèches avaient des pointes en os de loup, pour mordre mieux, et l'épieu de bois avait été durci au feu, avec bien des incantations, par Ingmarak, le Shaman. Dans mon sachet de cuir se trouvait la petite image de pierre de la Mère, mes doigts caressaient ses grands seins réconfortants, mais il faisait froid, le vent hurlait, et j'étais tout seul.

Sous moi, plus bas, j'entendis le rugissement froid de la rivière, là où elle creusait une gorge profonde. Sur l'autre rive se trouvait l'antre des Ogres.

Personne, dans notre grotte, ne m'avait défendu de partir à la recherche d'Evavy-unaroa, ma blanche épouse sorcière, mais ils avaient désapprouvé cette entreprise et personne n'avait voulu m'accompagner. Ingmarak avait secoué sa tête chauve et cligné vers moi ses yeux chassieux et troubles :

— « Ce n'est pas bien, Argnach, » dit-il. « Rien de bon ne peut venir de la Terre des Ogres. Prends une autre épouse. »

— « Je ne veux que Evavy-unaroa, » lui dis-je.

Les anciens marmonnèrent, et les enfants regardèrent avec des yeux effrayés depuis le fond de la caverne.

Je l'avais gagnée l'été précédent seulement. Elle était jeune et libre, mes yeux se posèrent sur elle avec faim, et elle me sourit. Ils avaient tous été un peu effrayés par elle, bien que nulle créature plus aimable et joyeuse ait jamais foulé le sol, et nul ne me demanda de l'emprunter quand nous eûmes fait les sacrifices. Cela me convenait parfaitement.

Les lampes de stéatite gouttaient et flamboyaient par instant, projetant sur les parois de la grotte des ombres mouvantes, et le vent faisait claquer le rideau de peau à l'entrée. Nous étions assis bien au chaud, une bonne réserve de viande pourrissait glorieusement dans un coin, et la tribu aurait dû être gaie. Mais quand je leur dis que j'allais dans la Terre des Ogres pour ramener Evavy, la peur entra dans la caverne et s'assit avec nous.

— « Ils l'ont déjà mangée, » dit Vuatok-nanavo, le borgne qui tressait sa barbe et pouvait flairer le gibier dans le vent à une demi-journée de marche. « Elle et son enfant à naître, ils sont mangés, et, de crainte que leur esprit ne reste pas dans le ventre des Ogres, mais revienne ici, nous ferions bien de déposer une autre hache à l'entrée de la grotte. »

— « Peut-être ne sont-ils pas mangés, » répondis-je. « C'est mon destin d'y aller. »

Une fois ceci dit, il n'y avait plus de recul possible, et tout le monde se tut. Finalement, Ingmarak, le Shaman, se leva :

— « Demain, nous ferons des incantations, » dit-il.

On fit bien des choses ce jour-là et pendant le crépuscule. Tous me virent prendre une lampe, et les pinceaux de brindilles, et les petits pots de couleur, et aller dans les profondeurs de la grotte. Là, je fis une peinture me représentant avec un arc, tirant sur les Ogres, et je me peignis la face. Ce qui fut fait de plus doit rester secret.

Ingmarak me révéla ce que l'on savait des Ogres. Il y avait de vieilles traditions, qui disaient qu'ils avaient possédé toute la Terre, jusqu'à ce que les Hommes viennent de la direction du soleil levant d'hiver, et les repoussent graduellement. Il n'y avait guère eu de combats, nous avions trop peur d'eux, et nous n'avions nous-mêmes rien qui puisse les tenter. Ils taillaient leurs silex d'une manière différente de la nôtre, mais pas plus mal, et semblaient avoir moins besoin de vêtements chauds. Maintenant, ils habitaient de l'autre côté de la rivière, là où nul homme ne s'aventurait.

Mais Evavy était descendue à la rivière pour chercher quelques-unes des pierres que l'on trouve dans son lit. Il y avait de fortes pierres dans cette eau, car on pensait qu'elle venait du Grand Nord, là où le Père Mammouth errait dans les toundras, et secouait ses défenses sous les falaises de la Grande Glace. Mais Evavy ne désirait que les pierres qui sont jolies à voir, pour en faire un collier à son enfant quand il serait né. Elle alla seule, car il y avait certains mots à dire, avec son épieu et une torche pour se défendre des bêtes, et elle alla sans peur.

Mais quand elle ne revint pas, je descendis à la rivière à mon tour, et, dans la neige piétinée, je lus ce qui était arrivé. Un groupe d'Ogres l'avait enlevée et, si elle vivait encore, elle était de leur côté de la rivière, maintenant.

Je l'entendis couler, sauvage et bruyante, quand je sortis de la forêt. Elle dessinait un long serpent d'ombre entre les berges blanches de neige et les arbres givreux, avec çà et là une lueur sourde, comme d'un bloc poli. Le vent continuait à tomber, mais une haleine glaciale montait de l'eau, et je vis des glaçons filer en tournoyant.

Pendant le jour, j'avais coupé un petit arbre avec une hache. Une hache de pierre n'est pas une bonne arme, à mon avis, mais c'est un précieux outil. Je trouvai le tronc et la branche aplatie que je pensais utiliser comme pagaie. Le problème était de traverser la rivière sans me noyer.

J'enlevai mes bottes et les suspendis à mon cou. La neige me mordit les pieds. Regardant le ciel, je vis les derniers nuages, noires montagnes, se déchirer. Le ciel était clair au Nord, et les âmes des chasseurs morts dansaient dans la voûte céleste, tournoyant, de couleurs multiples. Pour eux, je coupai une mèche de mes cheveux avec mon couteau et, debout près de la rivière, je dis dans le vent mourant :

— « Je suis Argnach-eskaladuan-torkluk, homme parmi les Hommes, qui vous donne ici un morceau de sa vie. Pour ce don, je ne demande rien, bien entendu. Mais sachez, Chasseurs du Ciel, que je vais dans la Terre des Ogres pour ramener ma femme, Evavy-unaroa, la blanche sorcière, et que pour toute aide que je recevrai, j'offre une grasse part de tout gibier que j'abattrai, pour le reste de mes jours sur Terre. »

Les grands rideaux de lumière ondulaient parmi les étoiles, et ma voix était très frêle et seule. Je sentais le froid pénétrer mes pieds et ronger mes os, et je lançai mon tronc d'arbre avec un grognement.

La rivière me prit immédiatement et je descendis le courant, pagayant dans des eaux folles et écumantes. J'avais les pieds gourds, la tête aussi. Ce qui m'arrivait semblait arriver à un étranger, très loin, tandis que moi, Moi-au-nom-secret, je me tenais sur une haute montagne, agitant de fortes pensées. Je pensai qu'il était mauvais d'être assis les pieds pendant dans l'eau glaciale, et que, par le feu et le racloir, on pouvait évider un tronc de telle manière que les hommes puissent se tenir au-dedans et pêcher.

Puis mes orteils engourdis heurtèrent des pierres, le tronc racla un haut fond, et je grimpai péniblement sur la terre ferme, tirant le tronc derrière moi. Je restait assis un moment, ramenant la vie dans mes pieds en les frottant avec une peau de renard, puis je mis mes bottes et partis sur la Terre des Ogres, repérant bien ma route.

Les Ogres avaient été vus assez souvent sur leur côté de la rivière, penchés et furtifs, aussi savais-je qu'ils ne pouvaient habiter bien loin. J'allais d'une allure aisée, aspirant l'air maintenant tranquille, cherchant une odeur de fumée qui me guiderait vers leur antre. J'avais un peu peur, mais pas beaucoup, car ma destinée était sur moi et rien ne pouvait plus

la changer. Rien n'avait été complètement réel pour moi depuis que j'avais vu les empreintes des Ogres recouvrant celles des bottes d'Evavy. Il me semblait déjà être à demi un fantôme.

Je ne comprends pas pourquoi j'avais perdu toute crainte d'Evavy, moi seul entre les Hommes. Ils reconnaissaient qu'elle était grande et bien faite, brave et au rire facile. Mais elle était née avec les yeux bleus et les cheveux dorés, comme les Ogres eux-mêmes. Bien sûr, il y avait une vieille tradition qui disait qu'il y avait eu autrefois des croisements entre les Hommes et les Ogres, si bien que de temps en temps ces colorations claires apparaissaient dans une tribu. Mais nul vivant ne pouvait se rappeler avoir vu un tel enfant. Aussi y avait-il clairement un Pouvoir en Evavy, et les gens avaient-ils un peu peur d'elle.

Cependant moi, Argnach, je n'avais pas eu peur. Je savais que le Pouvoir qui résidait en elle était seulement celui de la Mère. C'est le même Pouvoir qui fait qu'un élan mâle tient tête et meurt pour ses compagnes.

Le bruit, impossible à confondre, d'un troupeau d'élans forçant un rideau de baliveaux me donna cette pensée. Une lumière terne et froide se glissait maintenant entre les branches des sapins tordus. Je pouvais voir des traces d'un gibier abondant, plus abondant que celui que nous avions de notre côté de la rivière. Bien plus ! Et bientôt, il y aurait plus de bouches à nourrir dans notre grotte que ne pourraient le faire la chasse des hommes, la cueillette des femmes et la pêche des enfants.

Je sortis de la forêt par une crête qui grimpait au Nord pour finir en ombre contre le ciel étoilé. Et la froide brise qui rasait le sol m'apporta l'odeur de la fumée.

Mon corps se hérissa. Ainsi, j'étais donc déjà dans le repaire des Ogres. S'ils possédaient vraiment les pouvoirs magiques que leur prêtaient les légendes, je serais frappé quand je m'approcherais d'eux. Je tomberais raide mort, ou serais changé en serpent et écrasé sous le pied, ou je me mettrais à courir, hurlant et bavant, à travers les arbres, comme il était arrivé à certains.

Mais Evavy était dans cette grotte.

Aussi me transformai-je en fumée, glissant dans les ombres, m'accroupissant sous les blocs, filant furtivement d'arbre en arbre, l'arc tendu et une flèche entre les dents. Le ciel s'éclairait faiblement à l'Est quand je vis enfin la caverne des Ogres.

Un feu était entretenu à son entrée. Ingmarak m'avait dit une fois que, dans sa jeunesse, les Hommes faisaient de même, mais maintenant ce n'était plus nécessaire — les bêtes avaient appris à nous connaître, et n'approchaient plus. Ici, il y avait davantage d'animaux que dans notre région, et j'avais pensé que c'était un résultat de la magie des Ogres, faisant sortir un abondant gibier hors des brouillards. Mais comme je guettais ce feu à travers un fourré de sapins, une très grande pensée me vint.

« S'ils ont le Pouvoir, » me murmurai-je, « alors ils ne devraient craindre ni lion ni Longue-Dent. Ils ne devraient pas avoir besoin d'un feu à l'entrée de leur demeure. Mais ils en ont un. Peut-être, ô Chasseurs du Ciel, est-ce parce qu'ils n'ont pas de Pouvoir du tout. Peut-être même

ne sont-ils pas si bons chasseurs que les Hommes, et c'est pourquoi il y a plus de gibier en leur pays. »

Je frémis à cette pensée, je sentis une force se lever en moi, qui balaya ma peur. Très doucement, alors, je rampai à travers le terrain nu jusqu'à la grotte des Ogres.

Un vieillard s'occupait du feu. Sa chevelure fauve grisonnait et pendait, plate, sur ses larges épaules. C'était la première fois que je voyais un Ogre d'aussi près, et cette vue était terrible. Il était bien plus petit que moi, voûté, avec les jambes torses et de grands bras pendants. Son front était bas, ses yeux presque cachés sous d'énormes arcades sourcilières, et, à travers sa barbe rare, je pouvais voir qu'il n'avait pas de menton. Il tapait du pied et battait des mains, son haleine se condensait en brouillard contre le ciel pâlissant. Son costume était grossier, à peine mieux que quelques peaux puantes maladroitement liées les unes aux autres. Il était pieds nus dans la neige.

J'avais remonté le vent, mais la brise tourna. Ses larges narines s'épanouirent et il tourna sa grosse tête velue.

Je me ruai à travers les quelques longueurs d'homme restantes, et l'Ogre me vit. Il croassa quelque chose dans sa langue et saisit un gourdin. Mon arc se banda, ma flèche sembla s'encocher d'elle-même. La corde dit son chant de mort et l'Ogre trébucha, les mains crispées sur le fût planté dans sa poitrine. Dans la lumière grandissante, son sang hurlait, rouge, sur la neige. Je me tenais à l'entrée de la grotte, encochant une autre flèche, et je rugis : « Evavy ! »

Un Ogre arriva, l'épieu en main, je décochai ma seconde flèche. Il y en avait un, juste derrière lui, qui levait sa massue. J'arrachai un brandon au foyer et l'écrasai contre lui. Il tomba en arrière, pour éviter la flamme.

La caverne grouillait de corps nus. Je pouvais voir indistinctement les femmes trapues, hideuses, se traînant vers l'arrière caverne, formant un mur devant leurs petits et montrant les dents. Les Ogres mâles tournoyaient dans la demi-obscurité et je compris subitement qu'ils avaient peur.

— « Evavy, » criai-je. « Evavy, c'est Argnach qui vient te chercher ! »

Mon cœur cessa de battre un instant, je connus à nouveau la peur, la peur que son fantôme me réponde par la bouche d'un Ogre. Puis elle se fraya un passage et je plongeai mon regard dans des yeux bleus comme un ciel d'été, et je sentis des larmes piquer les miens.

— « Par ici ! » Je lâchai une autre flèche sans viser, dans l'obscurité enfumée. Un Ogre gémit. Je donnai mon épieu à Evavy. « Maintenant, il faut courir, » dis-je.

Ils se ruèrent à notre poursuite, hurlant et grognant. Les pieds d'Evavy soutinrent mon allure, ses cheveux flottaient contre ma figure. Ils ne lui avaient point enlevé ses vêtements, mais, même à travers l'épaisse fourrure, je pouvais deviner la grâce de son corps.

Vers le bas nous bondissions, vers la forêt. Les Ogres nous suivaient en essaim, mais un coup d'œil par-dessus mon épaule me fit voir que nous gagnions du terrain. Ils ne pouvaient courir aussi vite que les Hommes. Une fois, comme nous traversions une prairie ensevelie sous la neige, une

pierre siffla à mes oreilles avec plus de vitesse qu'un Homme n'aurait pu lui donner. Mais ils n'avaient pas d'arcs. Nous arrivâmes, pantelants, à la rivière, là où attendait mon tronc d'arbre.

— « Pousse-le à l'eau, » criai-je.

Tandis qu'elle luttait contre son poids, je posai mon carquois devant moi et préparai une flèche. Les Ogres surgirent de derrière les arbres couverts de givre. J'en blessai deux, puis l'un d'eux arriva à portée de bras et saisit mon arc, qui se brisa en mes mains. Je tirai mon couteau de silex et le poignardai. Quelqu'un d'autre me porta un coup, mais mon vêtement de cuir détourna la pointe de bois. Evavy frappa de l'épieu et blessa la créature nue. Le tronc était presque à flot. Nous pataugeâmes, donnâmes une dernière poussée, grimpâmes sur lui et nous fûmes dans les bras de la rivière.

Je regardai en arrière. Les Ogres hurlaient et secouaient leurs poings poilus. Ils n'avaient pas dû conserver le tronc avec lequel ils avaient fait leur expédition. Je ris tout haut et enfonçai profondément ma pagaie. Evavy pleurait.

— « Mais tu es libre, » lui dis-je.

— « C'est pour cela que je pleure, » répondit-elle.

Les Puissances de la Terre sont fortes et étranges chez les femmes.

— « T'ont-ils fait du mal ? »

— « Non, » dit-elle. « Il y en avait un... Je l'avais vu auparavant, me guettant depuis son côté de la rivière. Il m'enleva, avec quelques autres, mais ils ne me firent pas de mal, ils me nourrirent, et me parlaient doucement. Seulement, je ne pouvais pas aller te retrouver. »

Et elle se remit à pleurer.

Je songeai qu'avec sa coloration claire comme la leur, elle avait dû paraître bien jolie, même aux Ogres farouches. Ils avaient dû penser que cela valait le risque de l'enlever et de l'avoir comme Mère, le risque que je vienne la chercher.

Je m'arrêtai un moment de pagayer pour lui caresser les cheveux.

— « Tout est bien, » dis-je. « C'était la destinée. Nous avions peur des Ogres parce qu'ils sont si étranges que nous pensions qu'ils devaient avoir un Pouvoir. »

La rivière brillait dans la longue lumière du soleil levant. Ma pagaie mordit l'eau à nouveau.

« Mais ce n'était pas vrai, » continuai-je. « Ce sont de pauvres gens maladroits, lents de pieds et lents d'esprit. Nos pères, qui chassent maintenant dans le ciel pendant les nuits d'hiver, les refoulèrent de notre terre, non point avec l'épieu et l'arc, mais parce qu'ils pouvaient penser plus profondément et courir plus vite. Ainsi ils pouvaient tuer davantage de gibier et avoir davantage d'enfants. Nous pouvons faire de même.

» Quand viendra l'été, je rassemblerai les Hommes et nous traverserons la rivière. Nous prendrons la terre des Ogres comme nôtre. »

Nous heurtâmes les hauts fonds de notre côté et pataugeâmes, les pieds gourds, jusqu'à la berge. Evavy se serrait contre moi, les dents claquantes. Je voulais me hâter vers les feux de la grotte et les grands chants de vic-

toire que je chanterais devant les Hommes. Mais je regardai une fois encore de l'autre côté de la rivière.

Les Ogres nous avaient suivis. Ils se tenaient massés sur l'autre bord, nous regardant fixement. L'un d'eux tendit ses horribles bras. Il était bien loin, mais j'ai des yeux aigus, et je vis qu'il pleurait. Puisque lui aussi aime Evavy, j'essayerai d'épargner sa vie, quand nous traverserons la rivière.

*
* *

Je m'éveillai du long sommeil. Une lampe brûlait et la nuit régnait derrière les rideaux tirés.

Rennie me guida vers la salle de séjour et m'offrit à boire. Nous restâmes un moment sans parler.

— « Eh bien, » dit-il enfin, « où... à quelle époque avez-vous été ? »

— « Bien loin, » dis-je. L'étrangeté d'avoir été un autre homme me remplissait encore, j'étais encore à demi dans un rêve. « Fichtrement loin ! »

— « Ah oui ? » Ses yeux brûlaient de curiosité.

— « Je ne connais pas la date. Il faudra que les archéologues la déterminent. »

Je lui racontai en quelques mots ce qui m'était arrivé.

— « Le Paléolithique, » murmura-t-il. « Il y a vingt mille ans, ou plus, quand l'Europe était encore à demi couverte de glaciers ». Il étendit les mains et me prit par le bras. « Vous avez vu les premiers vrais hommes, les Cro-Magnons, et les derniers Néandertals simiesques. »

— « Il n'y avait pas tellement de différences entre eux, » murmurai-je. « J'ai du regret, pour les Néandertals. Ils firent tout ce qu'ils purent... » Je me levai. « Je veux rentrer chez moi et dormir. »

— « Certainement. Vous reviendrez demain ? Je voudrais un rapport complet. Tout ce dont vous pourrez vous souvenir. Tout ! Grand Dieu, je n'aurais jamais rêvé que vous iriez si loin ! ».

Il me raccompagna à la porte. « Vous sentez-vous bien ? ».

— « Oui, ça va. Comme si j'avais bu, mais ça va ».

Nous nous serrâmes les mains.

— « Bonsoir, » dit-il. Sa haute silhouette se découpait en noir sur la porte éclairée.

Je pris un autobus. Il geignait et rugissait tant et si bien que, pour un moment, je me tendis de peur. Quel était donc ce monstre grondant dans la forêt ? Quelles puanteurs étranges venaient insulter mon nez ? Puis je me souvins que ces impressions appartenaient à un autre homme, dont j'avais habité le corps, et qu'il était mort depuis vingt mille ans.

Le monde ne me semblait pas encore réel. Je marchais dans une forêt hivernale, entendant beugler l'élan, tandis que des fantômes m'entouraient et ricanaient dans mes oreilles.

Un peu plus de solidité revint quand je grimpai l'escalier et entrai dans mon appartement. Claire posa sa cigarette, se leva et vint vers moi.

— « Alors, chéri ? »

— « Tout s'est bien passé, » dis-je. « Je suis un peu fatigué. Fais-moi un peu de café, veux-tu ? »

— « Bien sûr, bien sûr... Mais où es-tu allé, mon chéri ? »

Elle me prit par la main et me tira vers la cuisine.

Je la regardai, nette et avenante, un peu grassouillette, avec sa crème sur la peau, son rouge, sa gaine, ses lunettes et ses cheveux soigneusement ondulés. Un autre visage se dressa dans mon souvenir, un visage bronzé par le soleil et le vent, des cheveux comme une grande crinière fauve, et des yeux comme un clair ciel d'été. Je me rappelai les taches de rousseur poudrant un nez levé vers moi, noirci par la suie du foyer, et les petites mains durcies par le travail qui se tendaient vers moi. Et je sus quelle serait ma punition pour ce que j'avais fait, et je sus qu'elle n'aurait pas de fin.

(*Traduit par Francis Carsac.*)



L'ère du gladiateur

(*Gladiator*)

par MACK REYNOLDS

Une vigoureuse évocation d'un futur brutal, où la science du boxeur a cédé la place à la puissance animale du gladiateur.



ILS étaient là, Jennifer et Bull Wonder, installés à une table du fond dans un angle de l'I.V.S. Center Autocafé. Leurs têtes se trouvaient romantiquement rapprochées.

Je me frayai un chemin entre les tables et les chaises et, comme j'arrivais près d'eux, ils se tournèrent dans ma direction, Bull avec une expression menaçante sur sa face massive couturée de cicatrices.

Deux hommes musclés, peu commodes d'allure, se levèrent et me barrèrent la route.

— « Impossible d'aller plus près du Champion. Pas d'autographes, » déclara poliment l'un d'eux. L'autre me tâta ici et là — aux endroits où peuvent se dissimuler des armes. Jennifer s'écria :

— « Ce n'est que Frank Leslie. Rien à craindre. »

J'eus une crispation intérieure, mais je dis :

— « Hello, Jen. Hello, Bull. Qu'est-ce que c'est que ça, un garde du corps ? Quelque chose d'intéressant là-dessous ? De qui as-tu peur, Bull ? »

Il grommela :

— « Pas d'un rat de bibliothèque comme toi, mon pote. J'ai des ennemis grandeur nature. »

S'étant convaincus que je n'étais pas dangereux, les gardes se rassirent.

Jennifer expliqua :

— « Puisqu'il est sur une planète étrangère, le gouvernement martien a estimé que Bull devait être protégé. »

Je m'étais laissé choir sur un siège, négligeant, comme tout reporter qui se respecte, le fait qu'on ne m'avait pas invité à m'asseoir. Je répliquai :

— « Une planète étrangère ? Comment la Terre pourrait-elle être une planète étrangère ? Tous les humains en proviennent. »

— « Oh ! Frank, tu comprends ce que je veux dire. »

Bull Wonder intervint :

— « Encore à chercher la dispute, hein, petite tête ? Tu sais fichtrement bien que je suis né sur Mars. »

— « Moi de même, mais pas nos ancêtres. Quel humain manquerait au respect dû à sa planète natale... »

— « Assez comme ça, tu veux, petit père. On a déjà entendu la mu-

sique. Si la Terre avait remporté les Rencontres de Gladiateurs, elle ferait la fière. Elle a perdu, alors maintenant elle geint sur les honneurs qu'on devrait lui rendre en tant que notre Vieille Mère la Terre. Et les gars comme toi disent amen. »

— « La Terre n'a accepté les jeux que parce que si elle avait triomphé, elle se serait servi de son prestige pour les supprimer à l'avenir. Les Rencontres Interplanétaires ne sont qu'une survivance dégradante du barbarisme. Une décadence par rapport aux civilisations anciennes. Les combats de gladiateurs avaient déjà disparu de la civilisation américaine du XVIIIe au XXIe siècle, par exemple. »

Le soupir de Jennifer signifiait que la discussion n'était pas neuve pour elle. Et de fait. Il y avait à peine un an, elle avait milité activement dans la campagne pour mettre fin aux Rencontres et les remplacer par un Gouvernement du système solaire.

Comme tant d'autres, elle avait fini par abandonner, estimant que la Terre ne réussirait jamais à instaurer ce genre de gouvernement. Et la voilà qui disait maintenant :

— « Frank, tu sais parfaitement que les Rencontres sont préférables à la guerre. Il n'y a au moins qu'un petit nombre d'hommes en jeu. La planète dont les gladiateurs sont vainqueurs domine les autres planètes par la diplomatie. Préférerais-tu que des millions meurent pour le même résultat ? Mars a gagné la dernière Rencontre. Jusqu'à la prochaine, dans dix ans d'ici, à moins que Bull ne soit battu par quelqu'un d'autre qu'un Martien, elle sera la puissance dominante du système solaire. Quoi de plus simple ? »

— « Un gouvernement général, » répliquai-je. « Et ce serait aussi plus civilisé. »

Bull éclata de rire :

— « C'est toujours comme ça. Plus le gars est petit plus il réclame la civilisation. Il n'est pas assez fort pour prendre ce dont il a envie, alors il essaie d'embobiner le monde avec sa langue dorée. Les planètes, c'est pareil. La Terre s'est amollie, elle a eu trop de cette civilisation ancienne dont ce petit bougre a plein la bouche, alors elle tente d'arracher leur pouvoir aux autres planètes et satellites à coups de discussion. » Il émit un ricanement méprisant.

Je traçai de l'index un petit cercle sur la table.

— « La force musculaire n'est pas tout, Bull. Tu peux t'en tirer à ton honneur dans l'arène avec la lance et l'épée comme les Romains, mais je ne crois pas que tu aies autant de succès avec, disons, certains des sports plus raffinés des vieilles civilisations. Je suis convaincu qu'il te manque la dextérité, la souplesse d'esprit nécessaires. »

Pendant que je parlais, le rouge envahissait son cou comme un lever de soleil. Quand j'eus fini, il était debout. Si Jennifer n'avait pas été là, je pense qu'il m'aurait sauté sur le râble.

— « Ecoute, mon vieux, » s'écria-t-il en grinçant des dents, « je suis Champion Interplanétaire. Cela signifie non seulement que je suis plus grand et plus fort que toi ou n'importe qui d'autre, mais aussi que je suis plus rapide, et plus malin. Tu as passé pas mal de temps à fourrer ton

museau dans tes vieux bouquins, mon pote, mais rappelle-toi ça. Il n'y a pas un sport, ancien ou moderne, auquel je ne puisse te battre n'importe quand. »

Jennifer, une main posée sur son bras, le poussait à se rasseoir.

Mais moi, je dis :

— « Oh ! rien de certain. »

Jennifer rit — s'efforçant d'apaiser Bull — se moquant de moi. Elle s'écria :

— « Allons donc, Frank. »

La voix de Bull Wonder s'étranglait :

— « Ecoute, » dit-il d'une voix rauque, « dix mille que je te bats au sport que tu choisiras. Ancien ou actuel. »

C'était ce que je voulais. Je répondis :

— « Mille me suffisent. »

Une voix déclara derrière mon dos :

— « Du diable si on vous laisse faire. Qu'est-ce qui se passe, Champion ? »

C'était l'un des gardes du corps, ses yeux en boule de loto froids comme des glaçons.

Avant que nous ayons eu le temps d'ouvrir la bouche, le garde ajouta :

— « Tu connais nos ordres, Champion. Pas de bagarres. Pas de participation à une manifestation sportive. Rien qui puisse te faire perdre ton titre. »

Bull Wonder fit bon marché de cette intervention.

— « Ne dis pas de sottises, Mik. Regarde un peu ce type. Tu crois qu'il va me lancer au tapis ? »

— « Pas de participation aux sports, » répliqua le garde du corps. Et à moi : « Décanille, mon pote. »

Jennifer s'écria :

— « Ne soyez donc pas ridicule. Il n'y aura pas de combat, mais en admettant même qu'il y en ait un, Frank est citoyen martien, lui aussi. Gagnerait-il le titre de Bull que Mars en resterait toujours détenteur. »

— « J'ai ordre de ne pas laisser le Champion se lancer dans des jeux quels qu'ils soient pendant qu'il est sur Terre. Un point, c'est tout. »

L'autre garde du corps se tenait maintenant à côté de lui ; on aurait pu les prendre pour des jumeaux à voir leur similitude d'aspect, leur totale absence d'expression. Des produits du nouveau régime de Mars. Un régime qui était aussi vieux que l'humanité, un héritage des millénaires vécus dans les cavernes.

Je haussai les épaules :

— « Si Bull veut renoncer... »

Bull ne voulait pas renoncer et le précisa sans ambages. Nous avons fini par quitter tous les cinq le café à destination de l'Association Athlétique des Anciens à laquelle j'appartenais depuis dix ans. En fait, c'était là que j'avais rencontré Jennifer, au temps où elle partageait mon intérêt pour les civilisations d'autrefois... et avant qu'elle se lie avec Bull Wonder.

Jennifer. Les yeux vifs. Les fins cheveux blonds. Les jambes longues. Le sourire malicieux qui était Jennifer.

L'un des gardes, celui que Bull avait appelé Mik, passa devant. L'autre fermait la marche. Des têtes se tournèrent pour suivre notre progression à travers les tables vers la sortie. Après tout, il était Champion Interplanétaire. Sa démarche vous indiquait qu'il ne l'ignorait pas.

Le garde Mik disait :

— « Entendu, nous allons voir ce qu'il a dans l'idée. Mais pas de combat, Champion. Ce n'est peut-être qu'un télé-reporter et peut-être qu'il n'a qu'une chance sur dix mille de te battre, mais ça se produit, les coups de veine. »

— « Ouais, garde ta salive, » grommela Bull. « Ce petit pote n'a pas une chance sur un million. »

Jennifer s'écria avec irritation :

— « C'est d'un ridicule achevé, Frank. Tu sais bien que tu n'as pas les moyens de risquer mille billets. »

Je ne dis rien. Nous avons traversé le hall à la queue leu leu, nous sommes sortis dans la rue et nous avons pris le trottoir-roulant-express en direction du nord. Au bout de vingt minutes et près de quinze kilomètres plus loin, nous sommes arrivés dans le vieux quartier de Nueva Los Angeles et nous avons quitté notre express pour un trottoir d'intérêt local. Cinq minutes plus tard, nous nous trouvions devant le bâtiment de l'A. A. A. dont j'ai ouvert la porte avec ma clef.

L'un des gardes du corps nous écarta pour entrer le premier, la main à la poche. Il grommela avec une certaine surprise :

— « C'est si vieux ici que c'en est poussiéreux. »

Mik nous tournait le dos et inspectait la rue d'un œil soupçonneux. Vous auriez cru que Bull Wonder était un de ces gangsters qui sévissaient autrefois aux Etats-Unis. Des *Bootlickers,* comme on les appelait, expression dont le sens s'est perdu dans la nuit des temps.

Je les conduisis au sous-sol, dans la salle de jeux. Une grande table y était dressée, avec un filet tendu dans la largeur au milieu. Je pris une des raquettes que j'offris à Bull, gardai l'autre et allai au bout de la table.

Bull prit la raquette dans sa grosse patte musclée et fronça les sourcils. Il l'examina d'un côté, la retourna et regarda l'autre face d'un air féroce.

— « Qu'est-ce qu'on fabrique avec ça ? » grommela-t-il. « On se tape sur la tête ? »

Jennifer se mit à rire.

— « Oh ! Frank, *idiot !* Tu l'as provoqué au ping-pong. »

Je répliquai, sans un sourire :

— « Un ancien jeu d'adresse et d'agilité. Allons-y, Champion. »

Toujours riant et triomphant de la colère qui commençait à bouillir chez Bull Wonder, elle s'ingénia à lui montrer comment on devait jouer. Ils se relancèrent la balle une demi-douzaine de fois sans qu'il comprenne quoi que ce soit au jeu.

Nous n'avons pas fait de match. Le rouge envahissait de nouveau sa nuque. Même les gardes du corps riaient maintenant.

Finalement, il jeta sa raquette sur la table et déclara d'un ton bref :

— « Je dirai à mon manager de t'envoyer un chèque demain matin. »

— « Sans faute, hein, » répliquai-je.

— « Viens, Jen, » grommela-t-il. « Filons avant que le copain nous refasse les poches sous prétexte que c'est un sport du bon vieux temps. » Il la prit par le bras, me jetant par-dessus son épaule : « Prends garde de ne jamais t'approcher assez près pour que je flaire ta carcasse, mon vieux. Tiens-le-toi pour dit. » Et à ses gardes : « En route, les gars, marchez devant. »

Mik m'adressa un clin d'œil en partant. Mais ce n'était pas un clin d'œil amical. C'était la marque de respect que donne une personne sans morale à une autre qui vient de jouer un bon tour à quelqu'un.

— « Au revoir, Jen, » dis-je à mi-voix.

— « Au revoir, Frank, » répondit-elle sans me regarder. Manifestement, Jennifer ne s'était pas attendue à ce que je prenne l'argent.

Peu importe. Le lendemain, j'entamai ma campagne avec ardeur. Le moment était propice, car il y avait peu de nouvelles sensationnelles. En qualité de Champion Interplanétaire venu sur Terre en visiteur, Bull Wonder avait déjà été l'objet d'une quantité très appréciable de reportages. Je brochai sur le tout non seulement dans mon propre journal, mais aussi par tous les autres moyens d'information que je pouvais toucher. Les collègues me connaissaient, j'avais passé ma vie dans le journalisme. Quelques-uns d'entre eux m'aimaient et se trouvaient même en dette avec moi rapport à un ou deux services rendus. D'une manière générale, les autres étaient influençables grâce à une partie de l'argent de Bull que je destinais à des pots-de-vin.

Je débutai en douceur, par l'histoire de la partie de ping-pong, décrivant Bull comme un homme de Néanderthal à l'esprit crédule. Tout muscle, y compris l'intérieur de son crâne.

Les collègues piochèrent dans ma colonne pour répandre ces bonnes paroles à tous les azimuths, par presque toutes les méthodes de propagation de nouvelles connues dans le système.

Le lendemain, je consacrai mon article à l'analyse des caractéristiques de ceux qui avaient triomphé dans les Rencontres des Gladiateurs. Je mettais en évidence que c'étaient de sombres brutes, déficientes mentalement au point d'avoir besoin de gardes du corps et de managers pour les aider à surmonter les problèmes de la vie quotidienne.

Les journalistes ramassèrent aussi le renseignement et le publièrent en même temps qu'une protestation du manager de Bull Wonder menaçant d'entamer des poursuites. Une portion assez forte du revenu de Bull provenait de la réclame qu'il faisait à tel ou tel produit. Etre pris comme cible de moquerie n'arrangerait pas ses affaires.

Le troisième jour, la légation martienne s'éleva contre ce qu'elle qualifiait « d'attaque calomnieuse à l'égard d'un éminent ressortissant de Mars, » et je reçus des autorités l'ordre de la fermer. Evidemment, j'étais citoyen de Mars, mais je vivais sur la Terre. Il me fallait passer à la seconde phase de ma campagne.

Je n'y assistai pas en personne, mais elle fut menée par les services d'information au grand complet et la relater ici est presque superflu.

Les gars avaient tenté de parvenir jusqu'à Bull pour avoir son opinion depuis plusieurs jours, mais son manager les en avait empêchés. Maintenant, probablement sur le conseil de l'ambassadeur martien, il allait tenir une conférence de presse.

Outre Bull, il y avait son manager Howie Johns, les gardes du corps... et Jennifer.

Bull sut garder son calme jusqu'au dernier moment exclusivement. Ils l'avaient questionné sur la partie de ping-pong et il avait répondu par un sourire et donné l'impression qu'il s'était laissé prendre à un attrape-nigaud mais que s'il n'en était pas très fier, il n'en ressentait pas d'amertume à proprement parler.

Ils le questionnèrent sur mon offensive contre les Jeux et les gladiateurs, et il leur fit savoir que si j'avais le droit de penser ce que je voulais, mes opinions ne coïncidaient ni avec les siennes ni, il en était certain, avec celles de la majorité des citoyens du Système Solaire.

Ils lui demandèrent s'il estimait que ma campagne avait été déclenchée par des mobiles personnels. Il sourit et jeta un coup d'œil dans la direction de Jennifer mais se refusa à tout commentaire.

Ils posèrent quelques autres questions tant à Bull qu'à Howie Johns, et même une ou deux à Jen. Mais ils avaient gardé la plus importante pour la bonne bouche.

A la fin donc, Jo Pitcairn, de l'Interplanetary Press, un de mes vieux copains, s'enquit calmement :

— « Champion, qu'est-ce que vous pensez des chances de Frank Leslie dans l'arène ? »

Tout le monde rit.

Bull sourit.

— « Je serais ravi de rencontrer Frank. »

Et tous recommencèrent à rire.

Jo Pitcairn poursuivit :

— « Frank dit que vous vous en tirez très bien avec la lance et l'épée, mais que vous ne tiendriez pas le coup dans certains des jeux en vigueur jadis aux Etats-Unis. Il déclare lui aussi qu'il aimerait beaucoup vous faire descendre dans l'arène. »

Le sourire de Bull s'effaça, me dit-on.

— « Pour nous mesurer à quoi... au ping-pong ? »

Jo Pitcairn sortit son carnet de notes pour le consulter.

— « Pour un match de ... de *boxe.* »

Bull Wonder se dressa, furieux.

— « Boxe ? Quel diable de truc est-ce que c'est ? »

Personne ne répondit. Finalement Jennifer dit d'une voix hésitante :

— « Les gladiateurs portent des moufles légères en cuir et se frappent le visage et le corps jusqu'à ce que l'un des deux tombe évanoui ou mort. Il y a d'autres règles que j'ai oubliées. C'était un sport très populaire autrefois. »

— « Il n'y a que ça ? » questionna Howie Johns d'une voix incrédule. « Pas d'épées, pas de projectiles ? »

— « Allons donc, ce gringalet, » grommela Bull, « je le réduirais en bouillie. »

Les gardes du corps l'encadraient, compétents et glacés.

— « Dehors, » lancèrent-ils aux journalistes. « Tout le monde dehors. L'interview est terminée. Filez tous. »

— « Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, Champion ? » s'écria Jo Pitcairn comme ils le refoulaient vers la porte. « Vous n'allez pas le laisser se vanter comme ça, hein, Champion ? »

Ce qui se passa dans l'appartement de Bull après que les journalistes en eurent été éjectés n'est pas de notoriété aussi publique. Et nous n'avons eu aucune nouvelle, pendant deux jours, d'Howie Johns ou de la légation martienne. Ce furent deux jours d'activité intense pour les services de T. V.

Entre-temps, j'avais été renvoyé par ma compagnie. Renvoi temporaire. Presque toutes les agences capables de faire du foin menèrent si grand tapage que je fus réengagé... avec une augmentation. Même la Ligue pour la Liberté des Citoyens du Système solaire protesta, et si elle n'a pas grand poids sur Mars à l'heure actuelle, elle compte énormément sur Terre. J'étais martien de naissance, mais ici sur Terre où je travaillais, les principes que je soutenais avaient une popularité considérable.

Pour le présent, je me suis caché. Je savais que l'ambassadeur martien chercherait à me voir, et je ne voulais pas courir de risque.

Le troisième jour, l'affaire se noua. Par l'entremise d'Howie Johns, le Champion Interplanétaire déclarait accepter de me rencontrer dans l'arène pour se mesurer avec moi au sport antique de la boxe. A deux conditions. Primo, que tous mes biens serviraient d'enjeu. Secundo, que si je perdais, je m'engageais à ne plus jamais faire de journalisme. Autrement dit, Bull était décidé à se venger.

Maintenant, pour bien mettre les choses au point, je vais donner quelques détails sur les règles qui régissent la boxe.

Le combat se répartit en quinze reprises au maximum. Chaque reprise dure trois minutes, et entre chacune d'elles il y a un repos d'une minute. C'est pendant cette période de repos que les assistants du gladiateur peuvent le soutenir grâce à un verre de woji, à un massage ou des suggestions encourageantes telles que : « Cette fois-ci, vas-y, tue-le. »

Seuls les poings sont admis comme arme offensive. Les adversaires se frappent jusqu'à ce que l'un d'eux tombe sur le sol de l'arène. Dès qu'un gladiateur tombe, l'autre doit se retirer dans un coin et attendre là pendant que l'arbitre compte les secondes. Si dix secondes s'écoulent avant que le gladiateur tombé arrive à se relever, la rencontre est terminée et le vainqueur proclamé.

Un combat de gladiateurs du genre aimable, direz-vous. Toutefois, il comporte des ramifications.

D'une part l'arène, ou *ring,* n'a que sept mètres vingt de côté, ce qui laisse peu de champ pour battre en retraite. On porte des sortes de moufles

de cuir (appelées *gants*) et les mains sont si bien enveloppées qu'il y a peu de chances que votre adversaire s'en casse une sur votre tête.

Le fait qu'il y a des périodes de repos crée une impression fausse puisque cela permet simplement que la rencontre se déroule à un rythme plus rapide. On ne porte ni armure ni vêtements à part une culotte courte et des chaussures.

A franchement parler, je n'avais qu'un espoir modéré de triompher. Bien que ma vie ait été surtout consacrée à mes études et à mon travail, je m'étais fait une règle de maintenir mon corps en forme par des exercices journaliers. Parmi ceux-ci, je le reconnais, figurait la boxe, sport pratiqué à l'heure actuelle par un nombre restreint de membres de l'Association Athlétique des Anciens. Ce qui constituait indubitablement un avantage, d'autant plus que les seuls spécimens existants de livres sur la question se trouvaient dans la bibliothèque de l'A. A. A.

Côté désavantage, il y avait le fait que Bull Wonder pesait près de trente livres de plus que moi et était physiquement l'un des êtres les plus parfaits du système. Sans compter qu'en dépit de mes railleries, il n'était pas dépourvu d'intelligence. Aucun homme sorti vainqueur d'une Rencontre Interplanétaire ne manque de sang-froid et de ruse dans les circonstances les plus pénibles. C'était le cas de Bull Wonder. Deux cents livres de machinerie faite pour le combat. Le Champion Interplanétaire d'un système comptant quarante milliards de gens.

Il y eut une période d'entraînement pendant laquelle Bull s'initia aux règles de la boxe tandis que je m'exerçais pour me rapprocher le plus possible de la forme physique idéale. Ces deux semaines parurent trop courtes à tout le monde.

La veille du combat, je pris avec Jo Pitcairn l'avion pour Nueva Los Angeles où je mis en règle certaine affaire personnelle, puis nous sommes allés au local qui m'était réservé dans l'immeuble de l'arène, près du Spatioport.

Le lendemain soir, l'arène était bondée. Surtout de Martiens et de fanas des autres planètes, la majorité des Terriens n'ayant manifestement aucun désir d'assister à ma défaite.

Jo Pitcairn était mon unique assistant, ou *soigneur*. Derrière mon tabouret, dans le coin de l'arène qui m'était réservé, étaient assis quelques douzaines de membres de l'Association Athlétique des Anciens, une douzaine ou à peu près de gars de la T. V. et un ou deux amis intimes. Aucun d'eux n'était martien. Que je gagne ou perde, aucun Martien ne donnerait la caution de son approbation à cette joute. Du moins pas ouvertement. En tant que Martien, même si par quelque miracle je gagnais le titre de champion, je n'endommagerais pas par ma victoire le prestige diplomatique de la planète, mais toute cette histoire avait un air de farce qui portait préjudice à la dignité martienne — et, ces temps-ci, la dignité martienne était devenue de la suffisance.

L'arbitre nous fit venir au centre du ring, nous présenta à l'assistance (rite ancien dont le but est inconnu, puisque tous ceux qui étaient là nous connaissaient évidemment l'un et l'autre) et nous donna nos instructions. Il

insista surtout sur le fait que si nous en venions à lutter (un sport antique tenu en grand mépris, où chaque antagoniste enroule bras et jambes autour de son adversaire en grognant) nous devions obéir à son ordre de nous séparer, et si l'un de nous tombait, l'autre devait se retirer dans un coin de l'arène jusqu'à ce que les dix secondes aient été comptées.

Bull me regardait de travers. Il n'y comprenait rien. Si je perdais, c'était la ruine ; et même si je gagnais, qu'est-ce que je gagnais au bout du compte ? Le gouvernement martien était furieux et demanderait certainement mon extradition à la Terre, et ce qui m'arriverait à Marsport donnait la chair de poule rien que de l'imaginer.

Derrière Bull, dans son coin, près d'Howie Johns, il y avait Jennifer. Elle avait la mine soucieuse, elle aussi. Je me complus à supposer que c'était dû à un reste de l'affection d'autrefois.

Nous sommes retournés dans nos coins respectifs pour attendre que sonne la cloche. Elle tinta et nous nous sommes avancés l'un vers l'autre.

Bull avait dû croire qu'il serait déshonoré si je survivais aux trois premières minutes. Il baissa la tête et se précipita sur moi comme un furieux. J'eus la joie de constater qu'il n'avait guère étudié le sport apparemment, et qu'il s'était fort peu entraîné pendant les quinze jours précédents.

Il me lança en direction de la poitrine un coup qui m'aurait broyé les côtes si sa main n'avait pas été matelassée. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, les gants de cuir ne changeaient pas grand-chose à l'affaire, car le coup manqua son but.

Je m'étais détourné légèrement de côté, j'avais posé un pied en arrière et dirigé mon poing gauche en plein sur son visage. Il fut pris par surprise et sa tête oscilla sous le choc.

Il recula pour s'ébrouer et m'assassiner du regard. Je lui rendis un sourire sarcastique, glissai précautionneusement le pied gauche en avant et détendis de nouveau mon bras gauche. Avant qu'il ait repris ses esprits, je l'avais frappé une fois, deux fois, en pleine figure et m'étais écarté.

Il renouvela ses assauts.

Mes manuels, dilapidés par l'âge, flottaient devant mes yeux. Je me tenais sur la pointe des pieds. Je dansais. Un, deux, trois, une glissade. Un, deux, trois, une glissade. Quand il réussit à me toucher une fois au cours de sa gesticulation désordonnée, je me laissai aller à l'impulsion donnée, évitant d'encaisser le pire du choc.

Et ma main gauche s'abattait toujours sur sa figure. Avec une espèce de régularité. Mais sans effet appréciable jusque-là.

Finalement il s'arrêta, me fit face, les pieds écartés, les mains seulement à demi levées. Il bouillait de colère.

— « Arrête un peu et bats-toi, » s'écria-t-il, dents serrées. « Cesse tes singeries, que je t'assomme ! »

Mon but était de le rendre encore plus furieux.

— « Hé, type de Néanderthal, » dis-je en souriant, « ce n'est pas tout à fait du ping-pong, hein, Bull ? »

Il se précipitait de nouveau sur moi. Je fis un pas de côté, brandis la main gauche, une fois, deux fois. Je reculai sur la pointe du pied.

Les trois minutes s'étaient écoulées sans que je les aie vues passer. Je retournai dans mon coin, et me laissai éventer avec une serviette par Jo Pitcairn, comme cela se pratiquait dans les temps anciens.

Je lisais son ahurissement sur le visage de Jo. Il me dit :

— « Tu sais, Frank, c'est bien seulement maintenant que je te crois une chance de succès. Avant, je considérais que c'était une rudement belle matière pour un article. Mais maintenant, je pense que tu peux t'en tirer. Bonté divine, Frank. Je commence juste à entrevoir où ça peut nous mener. Si tu gagnais ! »

Empruntant un terme du dialecte d'autrefois, je répliquai :

— « Oui, mon pote. »

Ma respiration n'était même pas encore haletante. Je me sentais en forme. Plus sûr de moi qu'avant d'avoir débuté.

— « Fais-moi crédit, » protesta-t-il jovialement. « Je suis toujours le seul homme du système à être au courant. Est-ce que je divulgue maintenant notre secret ? »

— « Non. Pas encore. Il faut qu'il soit épuisé. Mon seul moyen de gagner, c'est de cesser mes sautillements et d'en venir au corps à corps. Je ne peux pas m'y risquer avant qu'il ait usé la réserve de force cachée dans ce châssis de gorille. »

La cloche sonna et Bull s'élança sur moi, toujours aussi furieux et fort. L'émotion de la foule se traduisit par des hurlements.

La reprise ressembla à la précédente. *Un, deux, trois, glissade,* murmurai-je. Sur la pointe des pieds. Danse. Tape de la gauche sa face de brute.

Il me coinça à la sixième reprise. Au bout de cinq rounds consacrés à de furieux assauts de taureau de sa part — qui lui avaient valu son nom de Bull — et mes esquives perpétuelles, il réussit finalement à m'atteindre.

J'avais tourné sur moi-même une fois de trop et perdu ainsi le sens de l'orientation. Sans m'en apercevoir, je lui avais permis de m'acculer.

Il fonça avec lenteur, avec brutalité, le dos voûté, les pieds glissant à ras du tapis du ring. Dominant le fracas de la multitude, j'entendis sa voix :

— « Maintenant, tu y passes ! »

Je projetai mon poing à gauche dans un mouvement désespéré, le droit, puis le gauche encore sur son visage, sur son arcade sourcilière fendue. Il secoua la tête avec impatience, comme si mes coups étaient autant de moustiques, et son bras droit se déplia en coup de piston.

Il m'atteignit au-dessus du cœur, un autre coup m'enfonça l'estomac. Je tentai de riposter, de lutter bien qu'un brouillard m'envahît déjà le cerveau. Ma dernière pensée fut un désespoir atroce. Tous ces mois de préparatifs, tout cet entraînement, mon rêve, il n'en restait rien.

Je repris mes sens sur mon tabouret, la tête trempée d'eau qu'on avait dû me jeter dessus, giflé en mesure, gauche, droite, gauche.

Jo Pitcairn hoquetait, pleurait presque :

— « Réveille-toi, Frank ; bon Dieu, il faut que tu te réveilles ! »

Je gémis et murmurai :

— « Quelle importance maintenant ? »

Il me gifla de nouveau, et ma tête oscilla.

— « Frank, la cloche a sonné. Tu n'as pas perdu... pas encore. »

— « Cesse de me taper dessus. »

Il se mit à me masser les jambes avec frénésie. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées.

— « Est-ce que je le leur dis maintenant ? » demanda-t-il anxieusement.

— « Non. Non, pas encore. »

La cloche tinta et Jo me poussa en avant.

Bull s'élança, le triomphe peint sur le visage. Il avait les jambes fléchissantes, c'était visible. Mais il était persuadé que j'étais maintenant à sa merci.

— « Un, deux, trois, glissade, » marmottais-je, me forçant à rester sur la pointe des pieds. « Un, deux, trois... »

Mon pied glissa en arrière, j'esquivai vers la gauche et il passa sans me toucher. Il virevolta et je grommelai : « Par ici, Bull, » et ma main gauche atterrit sur sa figure.

Encore deux reprises. Trois. Quatre.

Les sympathies de la foule avaient changé de camp. Au début, pauvre minable que j'étais, elle avait facétieusement fait semblant d'être pour moi. Elle avait lancé des conseils, en riant. Mais je savais que les paris contre moi atteignaient cent contre un que je ne survivrais pas au premier round. Cinq cents contre un que je ne durerais pas plus de trois.

Maintenant, elle s'était retournée. Elle huait, conspuait, accablait de sarcasmes ce pauvre être qui n'arrivait pas à se battre poings à poings avec Bull Wonder. Elle avait voulu voir anéantir celui qui avait maltraité dans son article son Champion Interplanétaire. Cette foule, c'étaient des Martiens, après tout. Ils avaient simulé la sympathie pendant un moment, mais ils voulaient ma peau. Les salauds !

Bull devenait plus lent. Ses assauts étaient de plus en plus brefs et de plus en plus difficiles à éviter. Il avait recours à la ruse. Il tentait de m'acculer de nouveau.

Je dis à Jo :

— « Quelle reprise est-ce ? »

— « La douzième. Si tu cherches le knock-out, il faudra que ce soit bientôt. Mais du diable si je vois pourquoi tu risquerais le coup : tu as gagné aux points si les juges se rappellent les livres que nous leur avons prêtés. »

Je tendis l'oreille vers la foule.

— « Un jugement ne suffira pas, Jo. Bien sûr, Bull sera déclaré battu, techniquement ; mais est-ce que les jeux le seront aussi ? Ecoute-les donc... »

— « Oui, » dit-il, surpris. « Oui, ils commencent à aimer ça. L'an prochain, peut-être que la boxe sera un sport... »

— « Dévoile la nouvelle, Jo, » lui répliquai-je. « Elle atteindra le coin de Bull à la fin de la prochaine reprise. »

La cloche tinta et je m'avançai vers le milieu du ring. Jo passa sous les cordes et s'en fut au milieu des journalistes. Je me rendis compte que la nouvelle se répandait de proche en proche à travers le stade. Nous n'aurions

pas besoin d'attendre la fin de la reprise pour que Bull en soit informé. La rumeur grandissait de plus en plus.

Naturalisé citoyen de la Terre !

Frank Leslie s'est fait naturaliser citoyen de la Terre !

S'IL GAGNE, LA TERRE PREND LE POUVOIR !

Bull l'entendit et il en fut ébranlé plus rudement que par le pire des coups que je lui avais assénés jusque-là.

— « Traître ! » rugit-il, et il repartit à l'attaque.

Ses mouvements devenaient plus lents, alors même qu'il était au comble de la rage. Je pris le temps de le frapper deux fois avant de m'esquiver sur la pointe des pieds. Un direct du droit, un du gauche.

Quand la reprise s'acheva, il y avait deux personnes dans mon coin. Respirer me déchirait la poitrine et la sueur me brouillait la vue, mais je m'écriai :

— « Jen ! »

Je découvris sur son visage quelque chose que je n'y avais encore jamais vu.

— « Frank, » dit-elle, « Frank, depuis combien de temps méditais-tu cela ? »

Je réussis à sourire en dépit de mes lèvres fendues :

— « Depuis des années, Jen... »

— « Chut ! » s'exclama Jo. « Tiens, avale ça. Frank, il ne te reste plus que deux reprises. »

Je respirai à fond et dis à Jen :

— « Il faut que je le fatigue plus, que je le ramène à mon niveau. Il est encore trop puissant, Jen. Tu as été de mon côté autrefois. Reste dans mon coin et lance-moi des encouragements. Il t'aime, Jen, et il faut absolument que j'arrive à ce qu'il soit épuisé. Jen... »

La cloche sonna et je retournai avec lassitude au combat.

Bull s'avançait lentement. Avec prudence. Je compris que son manager avait peut-être étudié ce qu'était la boxe, même si Bull ne s'en était pas soucié. Ce dernier semblait avoir reçu de son soigneur le conseil de jouer le même jeu que moi, d'y aller doucement, avec précision, et d'attendre le bon moment pour lancer le coup de poing qui m'annihilerait — son unique chance puisqu'un seul round mis à part, j'avais dû remporter tous les autres aux points.

Il s'avançait donc avec lenteur et prudence.

Et dominant le bruit de la foule, une voix haute résonnait derrière moi, une voix qui avait fait vibrer chacun de nous, Bull et moi, à tour de rôle.

Et elle criait :

— « Assomme-le, Frank ! Tape-lui dessus ! Finis cette brute ! »

La stupeur le frappa en même temps que mon poing gauche.

Il se redressa, l'air torturé maintenant. Une haine incommensurable émanait de lui. Il fonça, prit en pleine figure mes plus féroces coups de poing, vira sur lui-même et repartit à l'attaque. Je frappai, frappai encore et esquivai.

Il était pratiquement fini, Bull Wonder, mais personne dans l'arène,

aucun des milliards de spectateurs qui regardaient le match télévisé, ne s'en doutait. Et pas même moi, pendant un certain temps.

Privé de toute réaction consciente, mais trébuchant toujours, les poings à demi en garde esquissant des gestes d'attaque et de défense inefficaces, il était épuisé.

En un sens, il y avait de la majesté chez Bull Wonder, même dans la défaite. Si las que je fusse, moi aussi, je me remémorai un passage d'un de mes livres d'autrefois. La description d'un vieux buffle harcelé par un loup : debout, chancelant, les tendons lacérés, mais toujours intraitable, refusant de tomber.

Et je compris qu'il fallait m'arranger pour dépouiller aussi Bull de la dignité que procure une défaite honorable.

Je le rouai de coups, gauche, droite, gauche, gauche, gauche, droite encore. Dans un moment, il s'écroulerait. Mais voilà que Jo Pitcairn éclata de rire, d'une sorte de gloussement mal articulé, incrédule, presque hystérique. Et le dernier fragment de mon puzzle s'inséra en bonne place. Je savais que j'avais gagné et en outre je savais ce que je devais faire.

La cloche sonna.

Dans mon coin, Jo s'écria :

— « Il est fini, Frank. Tu aurais pu l'avoir. Il *faut* que tu l'abattes cette fois-ci. C'est le dernier round. »

Ma respiration était meilleure qu'on aurait pu s'y attendre. Je répliquai d'une voix entrecoupée :

— « Ecoute, ris encore. Tout près du micro. Ris... comme si tu ne pouvais pas t'en empêcher. »

Il ne comprit pas pourquoi. Pas sur le moment.

Bull Wonder n'avait trouvé aucun repos dans son coin. Il était trop épuisé pour arriver à récupérer. Mais Howie Johns l'envoyait quand même tenter une dernière chance. Même dans cet état d'épuisement, ce corps puissant pouvait me liquider d'un direct bien appliqué.

Logiquement, d'après les vieux livres, j'aurais dû chercher à le mettre knock-out. Je ne le fis pas. Je lui administrai un direct du droit et, au moment où il commençait à s'effondrer, je l'accrochai. Le soutins. Quand l'arbitre vint nous séparer, Bull avait repris assez de force pour se tenir debout tout seul.

Je le refrappai, recommençai le corps à corps en le soutenant et adressai par-dessus son épaule un clin d'œil à l'adresse des reporters et de la caméra de télévision.

— « Le Champion mondial des gladiateurs, » m'écriai-je d'un ton sarcastique. « Le plus grand homme du système solaire. »

Choqué, l'arbitre, nous sépara de nouveau. Je me dressai sur les pointes, gambadai un peu, caricaturant ma technique précédente, et lançai mon poing dans la figure de Bull. Il faillit tomber encore. Je haussai les épaules, d'un geste comique, et cognai plus fort, et je fus encore obligé d'en venir au corps à corps pour l'empêcher de s'effondrer.

Dans les rangs de la presse, quelqu'un gloussa. Et suivant cet exemple, Jo Pitcairn éclata de rire. Un énorme rire de mépris.

C'était grotesque. Je ne faisais nul effort pour paraître digne, au contraire. Je bouffonnais, je sautillais autour de lui. Une chiquenaude à droite, une chiquenaude à gauche. Je me plaçai délibérément devant lui et lui administrai une, deux, trois nasardes. Chaque fois qu'il menaçait de s'écrouler, je le saisissais à bras le corps et le soutenais.

Le rire gagna la foule.

Il grossit en tempête et je sentis qu'il symbolisait plus qu'une raillerie envers l'homme qui avait été jusque-là le champion suprême du système.

Il moquait l'idée même des Rencontres des Gladiateurs.

Je continuai jusqu'à ce que la cloche fût sur le point d'annoncer la fin de la dernière reprise. Alors je reculai et lui soufflai dessus en faisant le clown. J'ai gonflé mes joues et j'ai soufflé de toutes mes forces, et ses jambes cédèrent sous lui. Il s'effondra sur le tapis.

Je contemplai un moment avec lassitude la foule qui se tordait, des larmes de rire sur le visage. J'avais accompli ce que j'avais décidé de faire. Les Rencontres de Gladiateurs étaient finies. C'était évident. Il n'y a pas de dignité dans une farce et c'est ce qu'elles étaient devenues. Mais tandis qu'ils s'esclaffaient, ces dizaines de milliers-là, aux dépens de leur champion déchu, je ne ressentais guère de sympathie pour eux.

Je me détournai et je retournai à pas lents dans mon coin où Jennifer m'attendait, assise, les mains tranquillement posées sur les genoux. Ses yeux fixés sur les miens.

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)



LA LYRE ÉLECTRONIQUE D'ARTHUR C. CLARKE

par GÉRARD KLEIN

Il fut un temps, devenu maintenant presque mythique, où de graves physiciens, astronomes, biologistes ou ingénieurs passaient leurs samedis après-midi à décrire, pour le compte d'*Astounding Science Fiction*, les machines fabuleuses qu'ils craignaient de ne réaliser jamais. En ce temps-là, les pages des revues de S. F. étaient fréquemment couvertes de symboles mathématiques ; l'action concernait des paramètres plutôt que des humains ; mais cela se passait avant la guerre. Depuis, les écrivains ont reconquis ce fief qu'ils avaient longtemps délaissé, la science-fiction. Et cette reconquête a été si complète que ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'on lit aujourd'hui, sous le titre d'un roman ou d'une nouvelle de science-fiction, le nom d'un authentique savant.

Il semble donc que l'on soit passé en l'espace de vingt années d'un extrême à l'autre. N'était-il pas possible de concilier deux attitudes apparemment aussi opposées, la technicité un peu sèche du savant qui sait de quoi il parle, et le vague diffus et poétique de l'écrivain qui joue sur une imprécision souvent révélatrice de son ignorance ? C'est ce qu'a essayé de faire Arthur C. Clarke. Il semble qu'il y ait très largement réussi. Non que sa réussite soit totale et définitive, mais parce qu'il a ouvert certaines voies, défriché certaines directions, pour le plus grand bonheur des écrivains qui viendront après lui.

*
* *

Arthur C. Clarke est un Anglais qui a reçu une solide éducation scientifique. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, son sens du fantastique a résisté à ces deux épreuves. Il raconte lui-même s'être passionné pendant son enfance pour les fossiles et les énormes monstres préhistoriques. Il est extrêmement probable que la principale utilité des grands dinosaures jaillis des profondeurs mystérieuses de la Terre, a été d'éveiller un nombre incalculable de vocations scientifiques ou littéraires, avec leurs allures inquiétantes de dragons sérieux pour grandes personnes, de fantômes du passé s'étant enfoncés à jamais dans les cavernes de l'oubli. On peut leur être redevable du cas Arthur C. Clarke. Il semble en tout cas que cette passion de Clarke enfant pour certains secrets de la nature corresponde à une attitude intellectuelle tout à fait propice à l'éclosion de la science-fiction. Pour le jeune Clarke, aussi bien que pour l'écrivain Arthur C. Clarke d'aujourd'hui, les vrais mystères, les vrais problèmes se situaient dans l'ordre des choses naturelles ; ils n'avaient d'intérêt que dans la mesure où ils pouvaient être élucidés. C'était la poursuite du mystère et non le mystère lui-même qui faisait vibrer son imagination. Et ce mystère, il lui fallait le traquer, le limiter, l'attaquer et le vaincre, dans le domaine de la science, sur la Terre et dans le ciel, dans les profondeurs de la mer, et, en rêve, sur les plus lointaines planètes.

Peu après la guerre, Clarke devint éditeur adjoint d'une revue scientifique. Il reconnaît lui-même que ce fut pour lui une chance. Il se trouvait ainsi en contact permanent avec les progrès de la science. Mais cela ne lui suffisait pas. Il lui fallait, pour conquérir la Terre et le ciel, anti-

ciper sur ces progrès. Il écrivit son premier livre, « *Interplanetary flight* », qui n'était qu'un ouvrage technique, en 1950. Cela lui valut de devenir Membre de la « *Royal Astronomical Society* » et plus tard président de la « *British Interplanetary Society* ». Le succès de ce premier livre le conduisit à exposer pour le grand public certaines données de « *L'exploration de l'espace* » qu'il sentait proche.

La rédaction de ces deux livres lui donna à réfléchir. De même qu'encore enfant il s'était aventuré sur les traces effacées des grands sauriens du secondaire, de même il désirait maintenant s'élancer en avant des grandes fusées à peine en germe dans le monde moderne. Les problèmes de l'avenir appartenaient pour lui au même monde que ceux du présent ou du passé. Une merveilleuse imagination au service de solides connaissances scientifiques pouvait être un irremplaçable outil pour conquérir le futur proche, dont les lignes générales sont déjà discernables dans l'actualité, et le futur lointain, cette riche et vierge possession de l'humanité. Ainsi s'explique la solidité des œuvres de Clarke, leur réalisme alors même qu'elles expriment les extrapolations les plus audacieuses.

*
* *

Le Futur proche, c'était l'espace, la banlieue du soleil, les planètes dont les noms, sinon la géographie, nous sont familiers, la Lune, Mars. C'était aussi les créations de l'homme, les navires étincelants, et les satellites artificiels, dentelles d'acier voguant sans support visible entre des mondes incroyablement lointains. C'était enfin une aventure, mille fois plus téméraire et mille fois plus prudente que celle des grands découvreurs de terre du passé. C'était la construction d'un monde neuf, au sein duquel la science rejoint l'aventure, dans lequel l'aventure ne se ranime que grâce à la science.

L'aventure, pour être passionnante, a besoin de se fonder sur le réel. Peu d'écrivains étaient mieux placés que Clarke pour asseoir solidement sur le réel les histoires de demain.

« *Islands in the sky* », destiné à un public d'adolescents, a peut-être éveillé maintes carrières d'astronautes qui se réaliseront demain. Ce roman décrit avec un grand luxe de détail la vie à bord des satellites artificiels habités du futur proche. Il ne s'y trouve qu'un seul point qui soit sujet à discussion. Clarke a situé son intrigue dans la seconde moitié du XXIe siècle. Il se pourrait bien qu'il ait été trop pessimiste.

C'est que le progrès va vite en matière d'astronautique. Sur son prédécesseur Robert Heinlein, en matière d'Histoire du Futur, Clarke a le grand avantage d'être le plus récent, le plus moderne ; il a peut-être aussi celui d'être plus humain, d'être au total un meilleur écrivain.

Ces qualités d'écrivain se manifestent déjà dans « *Earthlight* » et dans « *The sands of Mars* », qui décrivent précisément, dans la lignée d'Heinlein, la conquête et la colonisation des deux planètes proches de la Terre, la Lune et Mars. Il serait intéressant de voir combien, en moins de vingt ans, les idées ont changé à propos de ce problème du futur immédiat. Clarke est bien moins optimiste qu'Heinlein. Là où l'Américain voyait surtout la solution de problèmes économiques ou sociaux, Clarke s'attache à mettre en évidence l'apparition de nouveaux terrains de compétition entre les puissances. Dans « *Earthlight* », la découverte sur la Lune de minerais de métaux lourds manque de conduire à une guerre mondiale. La destruction menace de s'abattre sur un monde que l'espace et le temps ont déjà affligé de millions

de blessures. L'extrême précision des détails fait qu'il sera intéressant pour nos descendants de lire le roman de Clarke dans un siècle. Il confirme ce fait qu'au travers des œuvres des utopistes modernes qui se penchent sur l'avenir proche, il semble qu'il y ait une sorte de convergence entre la fiction et la réalité.

Mais avant même de s'inquiéter de la Lune, Clarke avait écrit avec « *The sands of Mars* » un chef-d'œuvre mineur dans un genre que l'on pourrait appeler les « Actualités de l'avenir ». Il y conte la difficile colonisation de la planète rouge, le contact avec des Martiens parfaitement vraisemblables, mais surtout, peut-être, les relations délicates de la Terre avec sa lointaine colonie martienne. Le thème a été cent fois traité : par Heinlein dans sa « *Planète rouge* », par l'allemand Neher dans son remarquable « *Mars aller-retour* » solidement étayé par les travaux de Von Braun, par Asimov, par Bradbury lui-même. Pourquoi faut-il que le roman de Clarke retienne tout spécialement notre attention ? C'est qu'on y sent déjà l'alliance d'un tempérament d'écrivain et d'une indiscutable documentation. Sans doute, dans cinq cent ans, les écrivains de la planète Mars reliront-ils Heinlein ou Bradbury avec un certain amusement. Je crois bien qu'ils auront pour Clarke quelque chose comme de la vénération.

Ce n'est pas que ce roman soit achevé ou même pleinement réussi. Il s'y glisse bien du pathos, et les héros en sont fort conventionnels. Il est jusqu'à une certaine intrigue mélodramatique qui semble glissée là uniquement pour éveiller la sentimentalité facile du lecteur. Mais ici et là, un paragraphe, une page emportent la conviction, atteignent parfaitement à ce succès qu'est la recréation d'un monde inconnu, démontrent qu'il est possible de faire, d'une donnée scientifique, une matière première littéraire. Il y a parfois, dans « *Les sables de Mars* », cette espèce de beauté fonctionnelle qui résulte d'une parfaite assimilation de la réalité par le rêve, d'une si complète compréhension des horizons à découvrir qu'elle cesse de relever de la sèche connaissance.

Et c'est heureusement de cette alliance de la science et de l'imagination qu'Arthur C. Clarke a su jouer dans ses livres ultérieurs.

*
* *

Mais, désireux de se couper de nos problèmes étroits et de nos horizons rétrécis, il a fait un terrifiant bond dans l'avenir. Il a découvert, au-delà d'un immense océan de temps, des terres vierges. Il s'est donné la liberté des années, voguant sur les traces, non plus des petits architectes du futur, mais des grands Constructeurs, bâtisseurs de pyramides et seigneurs de l'utopie, tel le Wells des dernières pages de « *La machine à voyager dans le temps* », faisant de la mort des mondes le sens de sa mélancolie, tel le Campbell qui, dans « *Le ciel est mort* », fait figure de prophète tranquille, tel enfin, Stapledon, créateur serein d'un univers humain bercé par les millions d'années.

Il y a une immensité du temps, comme il y a une immensité de l'espace. Certains prétendent qu'un million d'années n'est que mille fois mille ans. Ce n'est pas vrai. Nous ne nous attendons guère à voir surgir des buissons proches l'inconnu. Mais les grandes forêts que l'horizon nous cache peuvent tout recéler. Une énorme distance de temps rejette au rang de l'Histoire ancienne toutes nos prévisions, toutes nos petites anticipations ; elle nous oblige à contempler une étendue aussi vierge que celle des vastes mers, à tout admettre. Le lien causal entre notre monde et celui

des temps lointains est rompu par l'énormité de l'interrègne. Les rivages que nous atteignons enfin sont ceux d'un autre monde, où toutes les lois sont autres.

Ce bond en avant peut même comprendre peu d'années. Elles n'en creusent pas moins un terrifiant abîme temporel entre le monde d'aujourd'hui et celui de l'utopie.

Ainsi, « *Childhood's end* » ne se déroule point en un futur si lointain. Mais le temps qui nous sépare de cette « Fin de l'enfance » n'est pas le même que celui qui nous tient encore éloigné de l'espace, de Mars par exemple. Les voyages interplanétaires appartiennent déjà un peu à notre passé ; ils ont déjà quelque chose de fossilisé. Les horizons que décrit Clarke dans « *Childhood's end* » appartiennent au contraire au devenir de l'espèce humaine. Mieux, ils excluent les buts restreints que nous nous accordons parfois en guise d'ambitions. Ils rejettent dans les ténèbres tous nos rêves de conquête de l'espace. Ils évoquent une autre réalité.

La « fin de l'enfance », c'est aussi la fin de la Terre, nurserie d'une espèce enfin devenue adulte. Au moment précis où l'homme va se lancer dans l'espace, vers les autres mondes, ayant construit les navires énormes qui l'emporteront au travers du vide, au moment précis où il va traquer sa solitude entre les étoiles, il apprend qu'il n'est pas seul dans l'univers. Un vaisseau étranger se pose sur la Terre, envoyé par une puissante race apparemment désireuse de faire régner la paix et l'ordre à la place de la guerre et du chaos. Son représentant, Karellen, est vite le maître indiscuté de la planète. Mais c'est un maître discret, et les inquiétudes sont bientôt calmées. Car il ne considère ni le pouvoir comme une fin ni la Terre comme une colonie ; il semble qu'il ait franchi l'espace pour remplir une certaine fonction qui demeure mystérieuse, une fonction qui lui donne, et qui donne à la Terre elle-même un sens, une raison d'exister.

Et l'âge d'or est venu pour la Terre. En cinquante années la planète change plus qu'elle ne l'avait fait durant les quelques millénaires antérieurs. La maladie et la misère disparaissent avec le fantôme de la guerre. Les continents deviennent d'immenses jardins. Seul, Karellen, l'impénétrable Karellen, demeure immuable, et il semble qu'ainsi inchangée, son existence se déroule au rythme des millénaires. L'espèce humaine elle-même commence à se transformer. Peu de temps après ces événements, des mutants apparaissent, peu nombreux d'abord. Puis, tous les enfants nés des hommes sont des mutants, étrangement impuissants et doués, aveugles et muets mais capables de parler avec leur esprit, capables de se comprendre les uns les autres par-delà l'espace, peut-être par-delà le temps, capables enfin de ne former qu'une seule personne, à l'échelle de la planète, capables de devenir le dieu de la Terre, né de l'homme au terme d'une longue et incroyable évolution, le dieu devant lequel vont s'effacer les humains qui n'étaient que les larves annonciatrices de cette entité, comme les grands reptiles du secondaire n'étaient que les germes des mammifères.

Arrive l'époque de la dernière génération. Le temps se charge d'étouffer sans heurt les derniers survivants parmi les hommes, frappés de stérilité, puisque leur rôle est terminé. Et l'entité planétaire constituée par les nouveaux enfants des hommes transforme la Terre en étoile, transforme le soleil en une nova, ne laisse nulle trace de son passage, et s'enfonce dans l'espace en quête de ses inimaginables frères. Le temps de la maturité vient de commencer.

Alors s'explique le rôle de Karellen et de sa puissante race. Avant que le temps de l'enfance humaine s'achève tout à fait, Karellen envoie Jan, son meilleur ami humain, en mission dans les étoiles. Et avant de disparaître, Jan lit dans l'espace le devenir de sa race. Il apprend que, loin de disparaître, elle fait mieux que se perpétuer ; elle progresse vers plus de conscience, vers une plus grande unité de l'esprit et de la matière, vers cet horizon à peine soupçonnable qu'est la prise de conscience totale de l'univers entier. Karellen et ses semblables ne sont rien d'autre que les serviteurs de l'évolution, les accoucheurs de l'univers ; leur espèce est incapable de se transformer ; elle est en quelque sorte maudite, par la grandeur même de sa tâche ; elle doit se contenter d'aider à la tranformation, à la catharsis des autres races qui peuplent le cosmos.

Si bien que Jan comprend que, malgré sa faiblesse, malgré la brièveté de sa vie opposée à celle de Karellen, il est le plus riche des deux, le plus fort, car il est assuré que quelque chose de lui ne disparaîtra pas avant la fin dernière de l'univers, il est conscient du fait qu'au travers de lui s'est effectué le miracle de la naissance d'un dieu.

*
* *

Un roman comme « *Childhood's end* » laisse difficilement indifférent. Il appelle toutes sortes de réflexions. Tout d'abord, l'art de Clarke apparaît le plus assuré lorsque les tableaux qu'il dépeint atteignent à une certaine ampleur. Ainsi, la fin de son roman est, à notre sens, infiniment plus réussie que le début, dans la mesure où elle tend vers une sorte de poésie cosmique non dépourvue de métaphysique. La tristesse sereine de Karellen, face à un processus que sa race ne connaîtra jamais, est beaucoup plus émouvante que les réactions quelque peu stéréotypées des humains au commencement du roman. Les personnages humains de Clarke ont toujours quelque chose de naïf, peut-être même de puéril. C'est que le véritable objet de son roman porte sur des idées, et non sur des hommes. Dès lors, sans devenir pour autant des marionnettes, les individus qui traversent l'œuvre de Clarke ont tendance à perdre toute épaisseur ; ils ne se réalisent que dans la mesure où ils servent l'idée qui sert de trame au roman.

Aussi faut-il en venir tout de suite à la métaphysique de Clarke, puisque métaphysique il y a. Il nous semble que l'on peut distinguer trois thèmes principaux dans la pensée de Clarke : le thème d'une évolution qui se poursuit au-delà de l'homme, qui donne naissance à des Suresprits, ou Surconsciences s'acheminant vers la divinité ; le thème des grands êtres tutélaires qui veillent à l'achèvement de cette évolution ; le thème enfin de la grandeur des décadences, des apothéoses finales dans lesquelles une race, un empire, un ordre établi croulent pour laisser la place à une vérité nouvelle.

Aucun de ces thèmes n'est à proprement parler original. Il est à noter pourtant que Clarke les a regroupés dans « *Childhood's end* » et les a exprimés avec plus de précision et de force peut-être que ses prédécesseurs. Sur un plan plus général, il est à noter que ce sont trois idées modernes, empruntées à ce que l'on pourrait appeler une métaphysique scientifique.

Il semble à bien des égards que cette métaphysique moderne soit une sorte de rationalisation d'idées plus anciennes ; il y a dans ce roman de Clarke et dans les œuvres dont il est issu une envolée, une vision du monde proprement religieuse. Il est intéressant de noter, d'autre

part, que la forme employée pour exprimer ces idées est celle du roman, et plus spécialement du roman d'utopie. Le roman d'utopie, par nature, n'affirme rien, au contraire du manuel de philosophie ; il repose sur cette simple formule : « *Il se pourrait que...* »

En l'occurrence, il se pourrait bien qu'une sorte de religion scientifique (non pas une religion de la science) soit en train de se créer, s'exprimant déjà par apologues.

Le premier thème, celui de l'évolution, est apparu il y a à peu près un siècle, tout au moins sous sa forme moderne. Il est né sans doute d'une société qui prenait subitement conscience de ses propres transformations, de son propre devenir. Il n'a jamais cessé de grandir, malgré ses sursauts, ses hésitations. Il domine sans doute la pensée de notre siècle. Il éclaire enfin celle de bien des utopistes modernes. Il témoigne, ce faisant, de l'alliance de données scientifiques rigoureuses et d'un mythe susceptible d'enflammer l'imagination. Wells l'a servi, et après lui Stapledon dans « *Rien qu'un surhomme* » et dans « *Last and first men* ». Il a trouvé enfin une nouvelle expression, tenant à la fois de la science, du mythe et de la religion, avec l'œuvre de Teilhard de Chardin. La « Fin de l'enfance » est peut-être la solution du « Problème humain ». Les différences sont incontestables, mais il suffit que l'idée puisse être reprise par des personnalités provenant d'horizons intellectuels aussi variés.

Le second thème, le thème des grands êtres tutélaires, a peut-être une hérédité plus ancienne. Il n'est pas indifférent à notre sujet de noter que Clarke les a dotés d'une apparence vaguement angélique ou diabolique comme l'on voudra, en tout cas inquiétante parce que relevant d'une autre nature. Il est intéressant de noter également que la puissance de Karellen s'appuie sur un développement technologique inimaginable. L'archange s'allie ici à la science pour le triomphe de la vérité. On peut trouver dans les meilleurs romans de science-fiction contemporains de multiples modèles de tels protecteurs. Par exemple, les Martiens exilés sur la Terre, dans « *A mirror for observers* » d'Edgar Pangborn, qui, au long de leurs existences séculaires, tentent de protéger les humains d'eux-mêmes, par jeu, et peut-être aussi par bonté, par une certaine tendresse envers ces Terriens maladroits et encore dans l'enfance. Car l'espoir des hommes en l'être qui viendra tout arranger lorsque rien ne va plus, est éternel et indestructible ; et c'est un espoir d'enfant. Van Vogt imagine même que l'homme se crée un tel sauveur avec la Machine qui domine paisiblement « *Le monde des A* ».

Le troisième thème, enfin, celui des grandes décadences, de la chute des grands empires, est peut-être à la fois le plus ancien et le plus actuel. Le plus ancien parce que l'idée des fins dernières a toujours taquiné les philosophes. Le plus récent parce que notre époque sent confusément que quelque chose en elle va périr, et ce n'est sans doute pas par accident que Clarke a situé son roman dans un avenir relativement proche de nos années. Il vient s'y ajouter une pointe de dialectique : il faut qu'une grande organisation meure pour qu'une autre, plus parfaite, naisse. L'avenir naît de la soudaine décomposition, sans que l'on puisse savoir si l'apparition du Futur entraîne la décomposition du passé ou si c'est l'inverse qui se produit.

*
* *

Evolution, puissance tranquille et sereine, décadence sont aussi les maîtres mots de cet autre roman de Clarke, « *The*

city and the stars ». A ce titre qui est celui de l'édition anglaise, je préfère celui de l'édition abrégée américaine : « *Against the fall of night* ». Car c'est bien « contre la chute de la nuit » qu'il convient de se dresser et de tenter toutes les aventures. Cette nuit, c'est la nuit froide et définitive qui menace de s'abattre sur l'univers avec les millions d'années, c'est l'extinction lente des étoiles, et l'agonie tranquille d'une humanité endormie dans sa Cité.

La Cité se dresse sous les étoiles. Depuis toujours. Les chroniques de la Cité ne portent pas trace d'une époque antérieure à sa construction. Elles témoignent pourtant d'un temps où la puissance de l'homme fut considérable, où il se mesurait à des envahisseurs devenus légendaires, où il livrait la bataille mythique de Shalmirane. Mais les habitants de la Cité de Diaspar se soucient peu des chroniques. Ils mènent une existence tranquille et lasse entre des machines qui assurent toutes les tâches ; ils sont peu nombreux ; ils se savent condamnés par le temps ; ils ne cherchent guère à lui échapper.

Jusqu'au jour où Alvin décide de rechercher à travers le monde les traces des grands ancêtres, et parvient à franchir les limites de la Cité. Et la quête d'Alvin n'aura pas de fin, mais elle lui permettra au moins de reconstituer l'histoire des siècles mythiques. Les humains sont partis pour échapper à la chute de la nuit, partis de l'autre côté de l'univers, là où les étoiles sont jeunes et brillantes. Ils n'ont laissé derrière eux, à Diaspar, qu'une arrière-garde. Mais avant d'abandonner la galaxie qui les a vus naître, ils ont essayé de réaliser le plus grand de leur rêve : créer un dieu. Et la grande bataille de Shalmirane a été livrée contre leurs premières créations, imparfaites et en quelque sorte diaboliques.

Toute cette histoire passée, Alvin l'apprend de l'enfant dieu, dernière création des hommes, qu'ils ont laissé derrière eux comme un témoignage, qui grandira et se développera lentement, qui conservera le souvenir des hommes et partagera avec leurs lointains descendants, dans de longs millénaires, l'empire de l'univers. Toute cette histoire passée, tous les mythes éteints, les philosophies et les religions dispersées, les noms sonores de batailles oubliées et les sept étoiles qui brillent dans le ciel, formant un symbole presque éternel, Alvin les confronte avec le présent de Diaspar. Et, ayant rendu la vie à Diaspar, il décide de s'en aller à travers l'espace, à la rencontre des hommes partis des milliers d'années plus tôt combattre la nuit sur l'autre face de l'univers, et dont la légende dit qu'ils reviendront lorsqu'ils sauront rallumer les soleils.

Ce roman de Clarke est caractérisé par une incroyable richesse dans le détail. Il n'échappe pas aux défauts de l'auteur que nous avons précédemment signalés, mais il s'agit certainement, dans l'état actuel des choses, de l'œuvre la plus achevée, la plus significative de l'écrivain britannique. C'est également un des plus intéressants des romans de science-fiction récemment publiés ; c'est qu'ici encore des idées servent de protagonistes, de grandes idées parfois, mais souvent aussi des trouvailles ingénieuses, comme celle de ces chemins qui marchent, sortes de routes mobiles, réalisées à l'aide d'un corps « liquide dans deux directions de l'espace et solide dans la troisième ».

Pour ce qui est des grands thèmes, ici encore l'homme se perpétue au travers d'une autre espèce, plus durable, plus puissante, plus consciente, mais cette race ne naît de lui qu'artificiellement. Ici, c'est l'homme qui assume son propre

devenir et crée la race qui lui succédera, au prix parfois de sa vie, comme le montre la dure bataille de Shalmirane. Il se perpétue encore en se résignant à la migration, au grand voyage interstellaire, que décrivait déjà J. B. S. Haldane avant la guerre dans les quelques splendides pages de « *The last judgment* ».

L'homme fabrique lui-même les grands êtres tutélaires destinés à veiller sur sa descendance, qu'il s'agisse des mécanismes secrets de la Cité, qui veillent sur les hommes sans répit, ou des dieux qu'il se crée pour peupler son espace. Il fait face enfin avec sérénité à sa propre décadence, qui est celle de l'univers, en tâchant de projeter au-delà du temps et de la catastrophe finale ces êtres presque purement énergétiques que sont ses créatures ; ainsi que le faisaient déjà « les derniers hommes » de Stapledon, lançant dans l'espace avant de disparaître quelques germes de vie dans l'espoir qu'ils trouveraient un jour une terre propice à leur développement.

La différence est nette, on le voit, entre « *Childhood's end* » et « *The city and the stars* ». Dans le premier de ces deux romans, l'homme était en quelque sorte étranger à son propre avenir ; il en comprenait la grandeur, mais cela lui était imposé de l'extérieur par quelque obscure entité tapie dans un recoin de l'espace et du temps. C'était une loi naturelle qui s'actualisait au travers de l'homme plutôt que par l'homme. Dans « *The city and the stars* », l'homme au contraire réclame la plus totale des libertés, y compris celle de se donner un dieu construit de toute pièce, dieu matériel plutôt que métaphysique, mais assez immortel et puissant pour convenir aux canons de presque toutes les mythologies ; il assume seul sa survie ou sa disparition, son destin, et il affronte seul, avec les armes qu'il s'est données, le grand combat contre la chute de la nuit.

Quoique les fondements de la pensée scientifique de Clarke soient demeurés identiques entre ces deux œuvres, on voit que les bases philosophiques de son raisonnement ont varié ; il y a plus de hardiesse dans son dernier livre, il s'y trouve aussi plus d'orgueil. Le problème est de savoir maintenant s'il s'agit d'une hardiesse, d'un orgueil de scientifique ou d'utopiste.

***

On est en droit de se demander pourquoi nombre d'écrivains de science-fiction choisissent des sujets aussi amples, aussi vastes, aussi lourds d'implications métaphysiques, au lieu de se limiter à des thèmes plus restreints mais plus aisés à analyser en profondeur. Il se pourrait bien qu'ils soient grisés par l'immensité des possibles qui s'ouvrent à eux. Il se pourrait qu'ils soient seulement en train de se faire les dents, de rationaliser certaines des données sur lesquelles ils vivent du fait de leur acquit culturel. Peut-être leur orgueil ne sera-t-il que passager ? Sans doute redescendront-ils bientôt des hauteurs où ils se sont placés, vers des réalités plus immédiates mais tout aussi passionnantes ; imaginons que ce sera afin de donner à l'homme des buts à atteindre pour les quelques siècles qui vont venir et des conseils quant aux moyens de les atteindre !

C'est ce qu'a fait, sans attendre davantage, Arthur C. Clarke dans nombre de ses nouvelles, où il joint un sens précis des réalités à un goût très sûr du paradoxe. Une poésie nouvelle y naît de l'abstraction technique, et dans des recueils comme « *Expedition to Earth* » et « *Reach for tomorrow* », Clarke sait doter ses machines ou ses mondes étrangers d'un halo de mystère. Quel est donc son secret ? Mieux peut-être que la plupart des écrivains de science-fiction, il

sait tirer d'une idée scientifique ses ultimes conséquences, celles où l'intérêt intellectuel se mêle à une sorte de pureté fonctionnelle. Les idées de Clarke séduisent parce qu'elles correspondent à un besoin de merveilleux scientifique, mais aussi parce qu'elles sont toujours logiquement admissibles. Ses nouvelles ont souvent la beauté d'une rigoureuse démonstration.

C'est la rigueur de cette démonstration qui a fait de « *Superiority* » un des textes que doivent obligatoirement lire les élèves ingénieurs du M. I. T. (Voir « *Fiction* » n° 3 : « *Supériorité écrasante.* ») Et c'est ce goût du paradoxe qui donne parfois naissance à un nouveau type d'humour, l'humour scientifique. Il suffit de lire « *Tales from the White Hart* », pour se convaincre que les savants ne sont pas, en général, des gens sérieux, ni même recommandables (il se peut toutefois qu'il y ait quelques exceptions dont Clarke n'ait pas eu connaissance !) « Les histoires du Lièvre Blanc » constituent certainement l'un des plus brillants recueils de science-fiction qu'il nous ait été donné de lire durant ces dernières années. Rien de philosophique, ici. D'étranges personnages content d'étranges histoires, à propos de baleines et d'électrocardiogrammes, d'antigravité et de machines à absorber le bruit. Le plus étonnant est que ces histoires sont en train de passer dans l'actualité depuis que le livre est paru.

*
* *

Ainsi, rien de l'œuvre de Clarke ne semble étranger à la science, ni ses convictions, ni ses intentions, ni ses méthodes, ni même son humour. Et il est frappant de considérer que le monde de Clarke demeure parfaitement humain et poétique. Serait-il donc enfin temps de reconnaître que, contrairement à ce qu'annonçaient quelques faux prophètes, la science et l'homme ne sont pas incompatibles ? « Il se pourrait... » répond Clarke dans le langage de l'utopie.

C'est que la poésie propre à Clarke est de nature essentiellement épique. Toutes les épopées ont toujours reposé sur le thème tragique de l'opposition de l'homme au monde, aux dieux, à lui-même. La pensée scientifique a suscité

une forme nouvelle de l'épopée. Equations et machines sont les formules magiques et les armes enchantées d'aujourd'hui et de demain. Et c'est bien une sorte de lyre que tient en main Arthur C. Clarke, même si les cordes en ont été remplacées par des tubes électroniques. L'épopée vit de la démesure. Peut-on donc reprocher à Clarke d'imaginer des horizons trop vastes ? Somme toute, nous ne naissons ni grands ni petits, mais nous nous élevons, avec l'aide du temps, à la dimension de nos rêves.

●

Bibliographie d'Arthur C. Clarke

1950. — Interplanetary flight.

1951. — Exploration of space (*L'exploration de l'espace*, Denoël, 1953).

1952. — Islands in the sky (*Les îles de l'espace*, Fleuve Noir, 1954).

1952. — The sands of Mars (*Les sables de Mars*, Fleuve Noir, 1955).

1953. — Expedition to Earth (Ballantine).

1953. — Childhood's end (*Les enfants d'Icare*, Rayon Fantastique, 1956).

1955. — Earthlight (Ballantine).

1956. — Reach for tomorrow (Ballantine).

1956. — The City and the stars (Muller, London).

1957. — Tales from the White Hart (Ballantine).

1957. — The making of a moon (Harper).

1958. — The other side of the sky (Harcourt Brace).

●

Œuvres parues dans « Fiction » :

Supériorité écrasante (n° 3).
Au-delà des planètes (n° 39).
Le contact (n° 43).
A nous la Lune ! (n° 49).
Les idées dangereuses (n° 52).



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

— *SCIENCE-FICTION* —

par ALAIN DORÉMIEUX

TERMINUS LES ETOILES (The stars my destination), **par Alfred Bester** (Denoël, collection « Présence du Futur »).

La collection « Présence du Futur » se présente désormais à nous sous un aspect « normalisé », tout en conservant la jaquette qui l'a rendue célèbre. En outre, son éditeur annonce officieusement son intention de l'orienter vers une formule plus commerciale. La publication d'un roman comme « *Terminus les étoiles* » est à première vue assez indiquée pour inaugurer ce nouveau régime. Nous avons là, en effet, l'ouvrage sans doute le plus « commercial » de « Présence du Futur », un ouvrage qui marque l'intrusion du *space opera* dans une collection qui s'en était tenue hautainement à l'écart.

Avec « *L'homme démoli* », Alfred Bester avait écrit un *thriller* des temps futurs ; avec « *Terminus les étoiles* », il en a écrit le roman de cape et d'épée. Son but apparent a été de transposer, dans un hypothétique XXIV[e] siècle, « *Le bossu* », de Paul Féval. Sur ces bases, il a développé une intrigue mouvementée et violemment contrastée, qui ne manque pas d'un certain souffle épique. Il a bien sûr saupoudré en outre l'action de ces ingénieux artifices qui donnent à penser qu'il est un cerveau.

L'art de Bester pour sembler faire du neuf avec de vieilles choses est tout à fait remarquable. Ainsi le voit-on, un demi-siècle après Apollinaire, réinventer les calligrammes, pour les accommoder à la sauce hyper-sensorielle, dans la dernière partie de l'ouvrage.

Tout le livre est de cet acabit : de vieilles ficelles rafistolées pour avoir l'air d'être du dernier cri. On peut craindre d'ailleurs que ce déguisement sophistiqué rebute les lecteurs qui ne cherchent pas midi à quatorze heures, et que le roman aille à l'encontre du but en principe voulu par son éditeur français.

Sociologiquement, « *Terminus les étoiles* » est assez amusant ; le tableau d'une société future archaïsante et régie par un système de castes y est bien brossé, sans aller néanmoins très loin. Psychologiquement, l'ouvrage souffre du même défaut que « *L'homme démoli* » : le caractère monolithique des protagonistes.

On put croire naguère que Bester, dans le genre littéraire que nous aimons, ferait figure d'auteur d'avant-garde. Rendons-lui plutôt son vrai visage : Bester, c'est le Zévaco de la science-fiction. Ce n'est déjà pas si mal.

●

VENUS ET LE TITAN (Fury), **par Henry Kuttner** (Gallimard, collection « Rayon Fantastique »).

Henry Kuttner, mort récemment à l'âge de quarante-quatre ans, était l'un des grands noms de la S. F. américaine d'aujourd'hui. Nous avions à plusieurs reprises déploré, à « Fiction », que son œuvre restât inconnue du public français. Et ce n'était pas la publication, l'an dernier, d'un de ses romans dans une traduction absolument illisible, qui pouvait nous donner satisfaction (1).

La parution de « *Vénus et le titan* »

(1) « *L'homme venu du futur* », signé Lewis Padgett (éditions des Deux-Rives).

marque donc la véritable « entrée » dans notre pays de l'époux de Catherine Moore, en collaboration avec laquelle la plupart de ses œuvres, d'ailleurs, ont été écrites (ainsi ces deux remarquables nouvelles dont les lecteurs de « Fiction » ont pu récemment juger : : « *La machine à deux mains* » et « *Sous le regard de l'Aigle* ») (1).

Bref, cette parution est en soi un événement. Cela dit, on pourra regretter que le roman choisi ne soit pas entièrement convaincant, ni tout à fait significatif du talent de son auteur. « *Vénus et le titan* » représente, certes, un exemple intéressant d'extrapolation intelligente et solide sur des données réalistes. Mais il est permis de penser que Kuttner (ou le tandem Kuttner-Moore ?) a fait mieux. Kuttner était d'ailleurs — comme Bradbury — plus à l'aise dans la nouvelle que dans le roman (en fait, la majeure partie de son œuvre est composée de nouvelles). En outre, « *Vénus et le titan* » est un de ses ouvrage assez anciens, et donc, a priori, moins achevés.

Le sujet est d'une complète banalité, vraisemblablement voulue, et Kuttner ne l'a paré d'aucun des revêtements tout de clinquant que Bester, par exemple, a fourbis dans le roman dont je parlais plus haut. C'est dire qu'il n'a pas opté pour la solution de facilité. Aucune concession n'est faite par lui au pittoresque et à l'exploitation de la péripétie. Ce qui l'a intéressé, ce sont les développements psychologiques et sociologiques dont son intrigue lui fournissait l'occasion : peinture d'un homme et peinture d'une société.

Cet homme est seul contre la société qui l'a engendré et il a entrepris d'en bousculer l'ordre établi et de triompher d'elle. Quant à cette société, c'est la société humaine transplantée sur Vénus, après la destruction de la Terre, et parvenue à un point de civilisation proche de la dégénérescence. Un homme fort contre une société faible — mais cette dernière est régie par des mutants, les Immortels, dont la seule supériorité sur le reste des individus est primordiale : *ils ont le Temps pour eux.*

Sur le plan sociologique, le roman se distingue par une description assez raffinée de cette société fossilisée, l'accent étant porté moins sur les mœurs dont elle témoigne que sur son mécanisme et sa structure même. Quant aux portraits psychologiques dressés par Kuttner, ils montrent immédiatement sa supériorité sur un Bester : subtils et nuancés, ils ne versent jamais dans l'artificiel. On remarque notamment l'évocation de l'état d'Immortalité (qui n'est, en fait, qu'une longévité extrême) et de ses effets sur l'esprit du sujet qui en est doté. Kuttner a réussi là ce que Michel Carrouges avait partiellement échoué à faire dans « *Les grands-pères prodiges* » : rendre l'extraordinaire processus mental déclenché par cet état.

Ce qui est moins au point est la forme. Trop souvent le déroulement de l'histoire se situe dans le domaine de l'abstraction. Trop de longueurs et de lenteurs rendent certains passages ingrats ou rebutants. Les liaisons sont mal amenées et divers détails s'enchaînent mal. Enfin, la dernière partie a quelque chose de haché et de précipité qui fait supposer qu'elle a été écrite trop hâtivement.

En conclusion, je recommande de toute façon la lecture de « *Vénus et le titan* » aux amateurs, mais avec l'espoir de voir publiés d'autres

(1) La part de collaboration de Catherine Moore dans l'œuvre de Kuttner est difficile à préciser avec justesse, mais certainement fort étendue. Les Kuttner se sont tellement amusés à brouiller les cartes, avec leurs multiples pseudonymes, qu'il est impossible de savoir lesquels attribuer au tandem et lesquels à Kuttner seul. La seule chose certaine est que cette collaboration était devenue de plus en plus étroite, et que, ces dernières années, toutes les œuvres signées Kuttner ou de tout autre pseudonyme étaient en réalité des collaborations Kuttner-Moore.

ouvrages qui leur permettent de faire plus ample connaissance avec Kuttner, et notamment ses meilleurs recueils de nouvelles.

•

PLANETE A GOGOS (The space merchants), **par Frederik Pohl et C. M. Kornbluth** (Gallimard, collection « Rayon Fantastique »).

Voici le livre auquel ce mois-ci je donnerai la palme. Ce fut lui qui inaugura brillamment, en 1952, la collaboration Pohl-Kornbluth, interrompue aujourd'hui par la mort récente de Kornbluth.

« *Planète à gogos* » est ce qu'on pourrait appeler une satire sociologique. Le roman appartient à ce genre de science-fiction qui, à partir d'aspects réels du monde actuel, imagine un monde futur plus ou moins dément qui en est pourtant l'aboutissement logique. La société assez effrayante qui nous est ici décrite, depuis ses grandes lignes jusqu'à ses plus menus détails, est bien, en dépit de ses outrances, une projection plausible de notre propre présent. Mais libre à nous de n'y croire qu'à demi : les auteurs nous y incitent, eux qui ont eu le bon goût de ne pas trop se prendre au sérieux.

Dans cette société, sur une terre surpeuplée qui a épuisé ses réserves naturelles, le cycle production-consommation s'est changé en tyrannie. Ce sont les agences de publicité, liées aux gros producteurs, qui sont la base de tout pouvoir et qui font marcher le monde. Les publicistes constituent la classe dirigeante, ceux qui gravitent autour d'eux bénéficient de certains privilèges, et les « consommateurs » sont pressurés par toutes les méthodes possibles. Quant au gouvernement, il ne représente guère, selon le terme du héros, qu'une « chambre de compensation des influences ». Le régime, en fait, est assez proche d'une économie totalitaire. A l'échelon le plus bas, on a les ouvriers travaillant dans les usines de production, lesquelles sont des sortes de ghettos.

Le roman raconte l'une des phases de cette suprématie de la Publicité. Une fusée vient d'être mise au point pour Vénus. Il faut donc « vendre » au public l'idée d'émigrer vers Vénus, exactement de la même façon qu'on lui vend (autrement dit qu'on lui impose de choisir) des rations de « surcafé » ou des biftecks de « soja régénéré » (dont le seul nom fait frémir !).

Le seul inconvénient, c'est que Vénus est un désert torride pratiquement inhabitable... Qu'à cela ne tienne. L'agence de publicité chargée de l' « opération-Vénus » inculquera au public l'envie d'aller sur Vénus...

Sur ces données, se greffe une intrigue d'aventures, pleine de coups de théâtre, qui donne par moments à l'ouvrage une véritable tournure de roman d'espionnage ou de roman policier. Car le projet Vénus se heurte à des rivalités intestines, venant à la fois d'une agence adverse et d'un mouvement secret pour le retour à la terre.

L'imagination conjuguée de Pohl et de Kornbluth (il n'est pas inutile de préciser que le premier a travaillé plusieurs années dans la publicité !) a donné lieu tout au cours du livre à des développements à la fois passionnants et savoureux. L'action est menée de façon extrêmement vivante et vivace, le suspense ne le cédant qu'à l'humour noir.

Mais encore une fois, la véritable performance est dans l'édification sans failles d'une société imaginaire tout entière sur un seul postulat de base. S'il est vrai, comme l'écrivait récemment Francis Carsac pour défendre Poul Anderson, qu'il est plus difficile de faire une S. F. sociologique qu'aucune autre, alors, Pohl et Kornbluth se sont montrés ici des as.

N. B. — Avec ses dernières parutions, le « Rayon Fantastique » a enfin renoncé à son affreuse couverture chocolat, pour utiliser des illustrations à peu près convenables. Le progrès est notable.

— *SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES* —

par JACQUES BERGIER et GÉRARD KLEIN

LA TELEPATHIE, par Robert Amadou, et LES SONGES, par Raymond de Becker (Grasset, collection « Bilan du Mystère »).

LE PRESBYTERE HANTE DE BORLEY, par Dingwall, Goldney et Hall (Denoël, collection « La Tour Saint-Jacques »).

L'excellente collection « Bilan du Mystère » vient de s'enrichir de deux ouvrages : « *La télépathie* », par Robert Amadou, et « *Les songes* », par Raymond de Becker. Tous deux sont bien caractéristiques de l'esprit ouvert mais pondéré qui caractérise cette collection.

M. Amadou admet les expériences de Rhine et de ses disciples, mais se refuse à croire à un élargissement possible, tel que le montrent certains romans de science-fiction et, en particulier, le récent livre de B. R. Bruss, « *Le grand Kirn* » (Fleuve Noir). En somme, les parapsychologues se montrent aussi prudents au sujet des applications possibles de leur science que l'étaient les atomistes il y a vingt ans.

M. Raymond de Becker a tout à fait raison, dans son étude sur les songes, de ne pas se borner au freudisme, mais d'élargir le débat. J'aurais voulu le voir mentionner un certain nombre de récits de science-fiction basés sur le rêve et, notamment, la nouvelle de Lovecraft : « *Par-delà le mur du sommeil* » (dans le recueil portant le même titre paru chez Denoël).

C'est également dans une collection dirigée par M. Robert Amadou, la collection La Tour Saint-Jacques, que paraît l'excellent ouvrage « *Le presbytère hanté de Borley* », par Dingwall, Goldney et Hall. Consacré à une affaire authentique, c'est un véritable roman policier fantastique, rappelant « *Le chien des Baskerville* », de Conan Doyle.

Comme dans « *Le chien des Baskerville* », l'explication est rationnelle autant qu'inattendue : c'est le chasseur de fantômes Harry Price qui avait lui-même organisé les mystérieux phénomènes de la maison hantée !

J. B.

•

NOTRE UNIVERS, par Evry Schatzman, et **L'HOMME S'EVADE DE LA TERRE, par Georges Lange** (Collection « Diagrammes »).

La collection « Diagrammes » poursuit son intéressante carrière (1). Ses deux derniers volumes font le point des découvertes et des théories modernes en deux domaines de la science qui attirent tout spécialement l'attention en ce moment. M. Schatzman est probablement l'homme le plus qualifié en France pour parler des mondes qui peuplent le ciel et des nouvelles conceptions sur la nature des étoiles, de notre galaxie et de l'univers. Mais il ne suffit plus aux astronomes de contempler d'en bas les astres. Leur discipline qui, de tout temps, avait été une science d'observation, est en train de se transformer en science d'expérimentation, puisque les hommes fabriquent maintenant des corps planétaires artificiels et qu'ils projettent d'aller examiner de très près la surface des autres mondes, au moins des plus proches, de s'évader enfin de la terre, selon l'expression de M. Lange.

M. Schatzman donne dans la première partie de son livre quelques indications sur les méthodes qui per-

(1) Editions du Cap, Palais de la Scala, Monte-Carlo. Vente par souscription (2 400 F l'abonnement pour douze ouvrages).

mettent d'estimer les grandeurs astronomiques, distances des étoiles, classification, mouvements, masses et températures des corps stellaires intérieurs à notre galaxie, et maintenant, même extragalactiques.

Car les regards se tournent aujourd'hui vers les frontières extrêmes de l'univers visible. De gigantesques radiotélescopes enregistrent les traces d'objets se situant à près d'un milliard de parsecs de notre monde, soit plus de trois milliards d'années-lumière. Et ce sont de ces marches lointaines de notre monde que les astronomes attendent des informations sur la structure de notre univers et, notamment, une preuve ou une réfutation de la théorie bien connue de l'expansion de l'univers. On notera qu'elle voit s'élever bien des objections contre elle depuis quelques années, et que M. Schatzman semble la mettre en doute.

Il semble bien, en effet, que les différents modèles d'Univers qui ont été imaginés à ce jour soient beaucoup trop simples pour rendre compte de la réalité. Ces modèles ont tenté de réduire l'univers aux caractéristiques d'un objet unique, négligeant ainsi le problème de l'infinitude. Il apparaît donc que les conclusions qu'on a pu tirer de ces modèles étaient déjà présentes dans leur structure axiomatique, qu'il est nécessaire aujourd'hui de remettre en question. « L'homme a beau avoir de l'imagination », écrit M. Schatzman, « la nature est plus riche que nous ne pouvons la concevoir. Même lorsque nos calculs semblent enfermer le monde dans leurs filets, c'est encore elle qui nous fait la leçon. » Cette phrase de M. Schatzman confirme cette idée de Bradbury que nous devons chercher de nouvelles sources d'émerveillement dans les découvertes scientifiques.

Sources d'émerveillement que nous trouverons bientôt dans l'espace et sur les autres mondes. Il est étrange de constater qu'au moment même où les distances de l'univers perçu s'élargissent monstrueusement, les distances d'années qui nous séparent de la conquête des mondes les plus proches se réduisent vertigineusement. Le récent lancement d'un satellite soviétique pesant plus d'une tonne vient de faire sauter, semble-t-il, l'une des grandes barrières qui nous séparaient encore de l'espace : celle de carburants assez riches en énergie et de moteurs assez puissants.

Le livre de M. Lange fait fort à propos le point sur trois types de problèmes actuels. Quel est l'état des travaux astronautiques ? Quels sont les problèmes physiologiques posés par la technologie des fusées et par la vie dans l'espace ? Que pouvons-nous, enfin, espérer trouver sur les mondes les plus proches, la Lune, Mars, Vénus ?

La première question est sans doute la plus passionnante, étant donné les progrès gigantesques qui ont été faits récemment dans ce domaine. Deux problèmes primordiaux se dégagent : celui des carburants, avec pour corollaire celui du rapport de masse, que les travaux soviétiques ont fait progresser dans des proportions considérables ; et celui du retour à la terre qui ne semble pas encore résolu. Sur le plan des carburants, M. Lange note diverses possibilités : emploi de poudres métalliques et d'ozone, emploi de la réaction fluor-calcium posant malheureusement des problèmes de corrosion presque insurmontables, emploi d'acide nitrique et de bore, probablement la solution la plus intéressante, et emploi éventuel enfin d'hydrure de lithium ou de radicaux libres.

Il se pourrait, d'après Jacques Bergier, que les soviétiques aient employé lors du lancement de leur dernier satellite des composés comprenant des poudres métalliques, magnésium ou aluminium dont on connaît la haute affinité pour l'oxygène.

Les problèmes physiologiques posés par l'hypothèse du vol dans l'espace semblent en voie de solution. Aucune barrière définitive ne semble exister

en ce domaine, comme l'a prouvé l'expérience historique de la chienne Laïka, et comme l'affirmait déjà le Dr. Heinz Gartmann dans son livre « *Man unlimited* ».

La description des planètes proches due à la plume de M. Lange est classique ; elle se fonde apparemment sur des travaux récents et bien documentés. On pourra seulement déplorer que l'auteur ait cru bon de sacrifier à l'usage qui consiste à consacrer une place importante de tout ouvrage concernant l'astronautique à des problèmes astronomiques généraux. L'astronautique est maintenant une discipline bien définie, qui a ses problèmes propres, et ses propres développements. Les planètes sont une fin, soit, mais il serait regrettable d'accréditer auprès du grand public l'image d'une conquête aisée et prochaine. Il est trop facile de sauter au-dessus des difficultés réelles. Et sans nul doute, ce sont ces difficultés qui font de l'astronautique une aventure moderne riche en passionnantes variations.

G. K.



■ ***Réédition d'un classique.***

La Bibliothèque Mondiale (8, rue de Berri) poursuit sa politique de publication, dans une édition accessible à tous, des grands classiques les plus divers, y compris ceux du fantastique et de la science-fiction. Elle vient de publier ***« L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde »***, de Stevenson, qui est un des grands ancêtres dans notre domaine. C'est aussi un des rares romans policiers où l'explication finale soit plus terrifiante que l'énigme elle-même. La Bibliothèque Mondiale publiera également, prochainement, ***« Démons et merveilles »*** (« The dream-quest of unknown Kadath ») de H. P. Lovecraft. Ces deux ouvrages sont préfacés par notre ami Jacques Bergier.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 100 F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A vendre de particulier à particulier, collections « *Fiction* » *n° 1 à 53*, « *Galaxie* » *n° 1 à 53*, *Anticipation* « *Fleuve Noir* », *n° 1 à 112*, « *Rayon Fantastique* », 53 volumes et Anticipation divers, demander liste. S'adresser à Eric Jaques, Fahys 145, Neuchâtel (Suisse).

DEUX RÉACTIONS RUSSES A LA SCIENCE-FICTION AMÉRICAINE

par JACQUES BERGIER

La controverse sur la science-fiction américaine n'est pas limitée au courrier des lecteurs de « Fiction ». Elle a également gagné les pages des revues russes.

C'est ainsi que dans le numéro 4 de 1958 de la revue « Autour du Monde », M. A. Efremov (qu'il ne faut pas confondre avec I. Efremov, l'auteur de science-fiction) attaque violemment les dernières anthologies américaines. Certaines de ses critiques sont justifiées. En particulier il se plaint (et il a raison à mon avis) de l'absence de détails techniques et d'invention scientifique réelle dans la science-fiction américaine moderne. Il estime pourtant que certaines nouvelles américaines présentent une grande valeur, car elles constituent une critique de la société moderne et une protestation contre la guerre et l'oppression.

Chose curieuse, les nouvelles qu'il cite sont toutes parues dans « Fiction », ce qui prouve que notre choix n'est pas mauvais. M. Efremov analyse en particulier en détail « *Amour et cybernétique* » d'A. C. Friborg (« Fiction » n° 48), « *Recensement* » de Frederik Pohl (n° 39) et « *Le voyage prématuré* » de Poul Anderson (n° 39 également).

Par contre, « Savoir et Force », dans son numéro 3 de 1958, annonce la publication prochaine aux Editions d'Etat de Moscou d'une anthologie de la science-fiction américaine. La revue publie par la même occasion une des nouvelles extraite de cette anthologie : c'est le très beau conte de Robert A. Heinlein, « *The long watch* », malheureusement encore inédit en français.

Dans ce conte, est encadré un appel que je traduis textuellement :

Let's come to know each other better ! (en anglais dans le texte) (1).

« La rédaction de « Savoir et Force » adresse le présent appel aux écrivains et journalistes qui collaborent aux revues « Magazine of Fantasy and Science Fiction », « Science-Fiction Quarterly », « Possible Worlds of Science Fiction » (2).

« Très honorés collègues !

« Faisons connaissance ! Comme vous-même nous travaillons dans un secteur très populaire de la littérature : la science-fiction. Ici, en U. R. S. S., les livres du père de la science-fiction, Jules Verne, sont constamment réédités et les jeunes gens et les jeunes filles de notre pays les aiment plus que toute autre littérature. Il est probable que l'œuvre de ce grand écrivain français est également connue et renommée aux Etats-Unis. Mais la science a progressé depuis Jules Verne. Et plus la science pénètre au cœur de la vie, plus l'intérêt de la jeunesse pour le rêve scientifique et pour la science-fiction grandit.

« Ce mouvement est nettement visible en U. R. S. S. Les livres des auteurs de science-fiction n'encombrent pas longtemps chez nous les rayons

(1) Connaissons-nous mieux les uns les autres !

(2) « Possible Worlds of Science fiction » n'est pas un magazine mais une anthologie. Il s'agit probablement d'une faute d'impression, et l'auteur a voulu dire : « If : Worlds of Science fiction », qui est un des meilleurs magazines américains.

des librairies. Et nous savons bien que la moitié des abonnés de notre revue n'ont souscrit un abonnement que pour pouvoir lire des récits de science-fiction (1).

« Nous avons commencé à faire connaître à nos lecteurs la science-fiction américaine. Dans notre numéro de décembre 1957, nous avons publié la nouvelle de Clifford D. Simak « *Mascarade* ». Les opinions des lecteurs sont assez divisées. Les uns admirèrent l'envergure de l'idée fantastique et la tension du récit. D'autres se plaignirent du fait que le sujet de la nouvelle se rapportait à une guerre interplanétaire. Nous publions aujourd'hui une autre nouvelle de science-fiction américaine, « *La longue veillée* » par Robert A. Heinlein.

« Comme le lecteur américain, le lecteur soviétique aime les récits interplanétaires. Dès 1920, notre célèbre écrivain soviétique Alexis Tolstoï écrivait le passionnant roman « *Aelita* », décrivant les aventures de la première expédition à atteindre Mars. Rappelons également que K. D. Ziolkovsky, dont les travaux sont à la base des satellites artificiels de la Terre, avait écrit le roman interplanétaire « *Hors de la Terre* ».

« De nos jours, enfin, nombre de savants soviétiques illustres écrivent de la science-fiction.

« I. A. Efremov est membre correspondant de l'Académie des Sciences et professeur dans l'enseignement supérieur. Le célèbre biologiste A. M. Stouditski écrit également de la science-fiction. Nous nous honorons de compter ces deux savants parmi nos auteurs, ainsi d'ailleurs que les écrivains de fiction scientifique Gourevitch, Kasantsev, Nemsov, Toman.

« Leurs œuvres sont optimistes et ils croient au génie humain. Dans aucune des œuvres que nous publierons, vous ne trouverez jamais un appel à la guerre contre les autres peuples ou les autres systèmes sociaux que le nôtre.

« Nous voudrions conclure : la jeunesse soviétique et la jeunesse américaine sont séparées géographiquement; une barrière de langues et de points de vue différents les séparent aussi. Et pourtant la curiosité et l'espoir sont communs.

« Nous reconnaissons être ignorants de la science-fiction américaine. Il est probable que vous connaissez mal la science-fiction russe. Rapprochons-nous. Nous allons désormais publier les chefs-d'œuvre de la science-fiction américaine.

« Pourquoi n'en feriez-vous pas autant de la science-fiction russe ? Pourquoi ne publieriez-vous pas quelques-unes des œuvres parues dans « Savoir et Force » ? Etes-vous d'accord sur cette proposition ? »

⁂

Rappelons qu'avant même la parution de cet appel, « Fiction » publiait une nouvelle soviétique : « *L'ombre du passé* » d'Efremov.

Dans la mesure du possible, nous comptons en publier d'autres.

---

(1) En plus des auteurs russes et américains, cette revue a également publié des nouvelles de l'Anglais Arthur C. Clarke, bien connu des lecteurs de « Fiction ».



UN FANTASTIQUE INTELLECTUEL

par F. HODA

Dans une production cinématographique le plus souvent décevante, Ingmar Bergman restitue au fantastique une noblesse et une portée que nous croyions oubliées depuis l'époque de Murnau. Des films comme « *Le septième sceau* » montrent ainsi les possibilités d'un genre que les bandes d'épouvante ont trop fait dévier vers le grand-guignol.

Ce duel entre la mort et un chevalier désabusé, de retour d'inutiles croisades, est situé au Moyen Age. Mais notre époque et ses problèmes s'y reflètent avec une acuité insoupçonnable. Dans un texte intitulé : « Pourquoi j'ai tourné « *Le septième sceau* », Ingmar Bergman évoque ses souvenirs d'enfant, lorsque, accompagnant son père, pasteur, dans les églises, au lieu d'écouter les prêches, il regardait les figures sculptées sur le plafond ou peintes sur les murs. De ces images sont sortis jusqu'aux moindres détails du film. On voit même un de ces peintres d'église dessinant sur un mur des thèmes fantastiques destinés à faire peur aux hommes. « *Il m'a paru urgent et fécond,* » écrit Bergman, « *de représenter mes souvenirs d'enfance, et ce fut comme si je me sentais contraint d'exprimer le dilemme actuel (entre la croyance et le doute). Mon but a été de peindre comme le peintre du Moyen Age, avec le même engagement objectif, avec la même sensibilité et la même joie. Mes personnages rient, pleurent, hurlent, ont peur, parlent, répondent, jouent, souffrent, questionnent. Leur terreur est la peste, le Jour Suprême, l'étoile dont le nom est Absinthe. Notre effroi est d'un autre genre, mais les mots demeurent les mêmes. Notre question subsiste.* »

Il est très rare que les explications d'un auteur se rencontrent nettement avec les impressions du spectateur. Pourtant, c'est le cas ici. Sur un seul point peut-être Bergman reste en deçà de son propre film : il ne conserve pas jusqu'au bout l'objectivité du peintre du Moyen Age. Son film, me semble-t-il, penche d'un côté, celui du doute en face de la croyance.

L'histoire est relativement simple. Le chevalier de retour des croisades y a abandonné ses certitudes. Le doute le ronge, il veut savoir : Dieu existe-t-il ? A la Mort qu'il rencontre au bord d'une plage, il demande un sursis, pour lui permettre de trouver la réponse à sa question. Mais la Mort n'accorde pas de sursis. Pourtant, elle accepte de jouer une partie d'échecs avec le chevalier, partie qui apportera à ce dernier le sursis désiré. Le chevalier rencontre alors des bateleurs avec lesquels il se dirige vers son village que la peste ravage. Les processions de pénitents, mise à mort de sorcière et autres superstitions, exacerbent son désarroi. Et partout dans sa quête il retrouve la Mort. Finalement, il perd sa partie d'échecs et rentre chez lui, avec ses amis. La Mort vient les recueillir tous. Seuls le couple de bateleurs qui a abandonné le groupe du chevalier échappe à la mort.

Le fantastique ici reste constamment dans le thème de l'histoire et n'apparaît que rarement sur l'écran, quand on voit le personnage de la Mort (d'ailleurs représenté par un homme comme les autres) ou la courte vision de la Vierge aperçue par le joyeux bateleur. A cet égard on peut dire que, dans « *Le septième sceau* », le fantastique est purement intellectuel. Il résulte de sa présence constante à

l'arrière-fond du récit une puissante impression de poésie, qui manque malheureusement dans la plupart des films récents de science-fiction qu'il nous a été donné de voir. C'est qu'Ingmar Bergman a quelque chose à dire et sait le dire. Son style très personnel évoque les grands moments du cinéma scandinave, sans pour autant les copier. Ses acteurs sont continuellement présents et leur jeu qui apparaîtrait théâtral, dans n'importe quel autre contexte, s'intègre parfaitement ici dans le raffinement de la composition plastique.

On conçoit que la plupart des réalisateurs abandonnent aujourd'hui ce genre de mise en scène : il faut une bonne dose de génie pour pouvoir le rendre viable et donner au spectateur le sentiment d'un univers poétique qui n'est pourtant pas différent du monde où il vit. Par le détour de ce fantastique intellectuel que seul ce genre de mise en scène pouvait suggérer, le public se retrouve face à face avec certains des problèmes les plus actuels qui l'agitent obscurément. Ne nous étonnons donc pas si beaucoup de personnes regardent avec malaise les films d'Ingmar Bergman (1).

Je disais que l'auteur, dans la description du dilemme croyance-doute, n'atteignait pas à l'objectivité auquel il prétendait. Le chevalier suit la Mort sans avoir trouvé la solution de son problème. Et la Mort elle-même n'a pu lui apporter des éclarcissements. Mais Bergman n'est pas un pessimiste. En face du néant, il y a toujours une possibilité de bonheur. L'homme n'est pas nécessairement voué au néant. Le bateleur et sa femme retrouvent le soleil, au lendemain de la tempête. S'il fallait définir Bergman, je dirais que c'est un athée qui a parfois des doutes.

Le thème de l'amour dans ceux de ses films que nous avons pu voir semble confirmer ce point de vue. Un des personnages de « *Prison* » déclare : « *Quant à Dieu, il est mort peut-être. La vie n'est qu'un chef-d'œuvre ricanant.* » Dans « *Jeux d'été* », une femme crie sa non-croyance : « *Si Dieu existait, je le détesterais.* » Et dans « *Sourires d'une nuit d'été* » comme dans « *La nuit des forains* », Ingmar Bergman affirme qu'il n'y a de salut que dans l'amour.

Ceux qui veulent retrouver chez lui quelque chose du croyant me semblent se tromper, car Bergman ne connaît pas dans ses films ce manichéisme qui diviserait nettement les personnages en partisans de la vie et de la mort. Il ne prend pas parti entre les protagonistes et l'incertitude qui résulte semble donner une base à ce que certains appellent son agnosticisme. Pourtant, pour ne parler que du « *Septième sceau* », je crois que le compagnon du chevalier est pour ainsi dire le porte-parole de son inventeur.

Quoiqu'il en soit le film de Bergman reste ce que le cinéma fantastique nous a donné de meilleur ces dernières années.

(1) La peste n'est certes pas une plaie qui rappelle les angoisses de l'âge atomique. Mais comme le dit Bergman, cette nouvelle « peste » qu'est la terreur de la bombe H, pour être de nature différente, n'en est pas moins l'équivalent, puisque les « mots demeurent les mêmes ».



Dépôt légal : 3e trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.